

La croisière de la mort

**Richard Sapir
Warren Murphy**

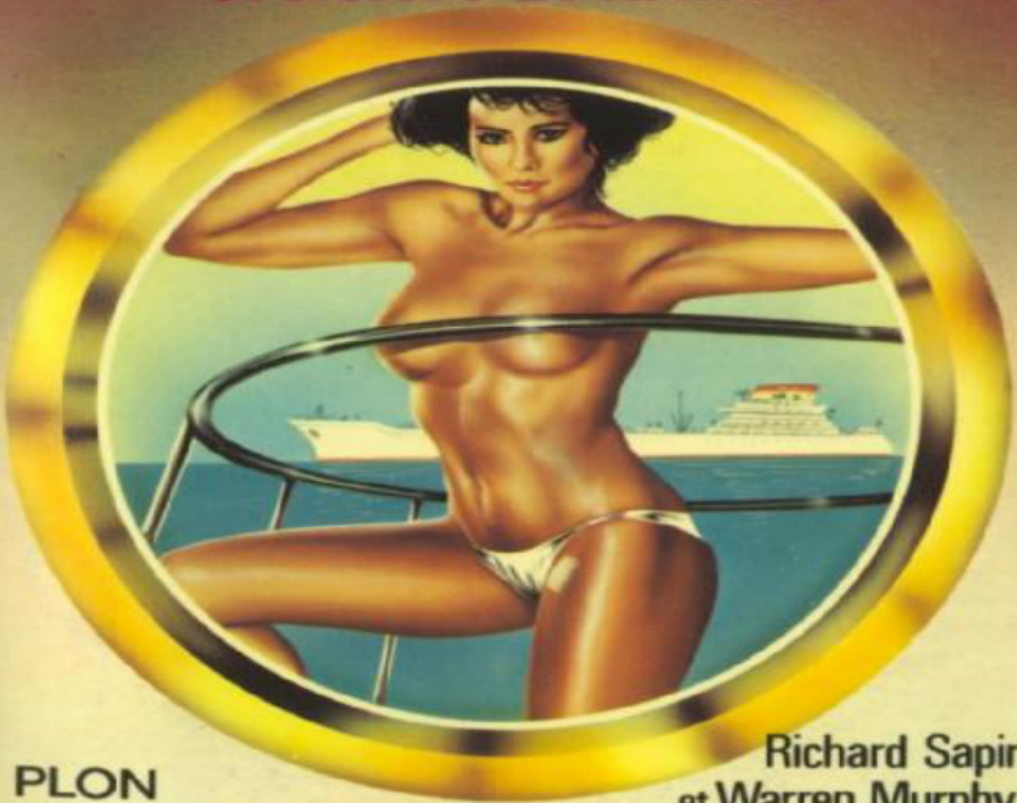
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRESENTE

L'IMPLACABLE

Croisière de la mort



PLON

**Richard Sapir
et Warren Murphy**

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFFONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVEILLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

CROISIÈRE DE LA MORT

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :

Ship of Death

Maquette de couverture : Loris

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que Les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1977 by Richard Sapir and Warren Murphy

© Librairie PLON/GECEP 1982

pour la traduction française

ISBN : 2-259-00938-7

Édition originale :

ISBN : 0-523-40041-6

PINNACLE BOOKS. INC. NEW YORK

New York N.Y. 10016

INTRODUCTION

Au début des années 60, l'Amérique était bien embêtée. Le crime proliférait, submergeait le pays, l'entraînait inexorablement vers l'anarchie ou la dictature.

Alors un jeune président des Etats-Unis prit une décision courageuse et CURE vit le jour. CURE était une agence ultra-secrète, créée pour sauver la Constitution en travaillant en dehors d'elle pour lutter contre la marée montante du crime. Pour diriger cette organisation dont lui seul, au gouvernement, serait au courant, le Président choisit le Dr Harold W. Smith, un homme taciturne de la Nouvelle-Angleterre qui avait servi dans l'OSS et la CIA.

CURE avait tout : de l'argent, de la main-d'œuvre et carte blanche. Malgré tout, elle échoua. Il lui fallait quelque chose de plus. Elle avait besoin d'un bras meurtrier pour dispenser sa justice particulière.

Ce fut ainsi que Remo Williams, un jeune policier de Newark, fut inculqué d'un meurtre qu'il n'avait pas commis, condamné à mort, envoyé sur une chaise électrique qui ne fonctionnait pas, et se réveilla au service de CURE. L'entraînement de Remo fut confié aux mains expertes de Chiun, un petit vieillard originaire du village nord-coréen de Sinanju. Depuis des siècles, Sinanju fournissait au monde des assassins et Chiun était le dernier en date des Maîtres de Sinanju.

Chiun, le Maître de tous les arts martiaux orientaux, apprit à Remo à tuer.

Au début, ce n'était pour Remo qu'un boulot. Mais, avec les années, à mesure que l'entraînement progressait, cela devint plus qu'un boulot et Remo devint plus qu'un homme. Il devint lui-même un Maître de Sinanju, déchiré entre son héritage occidental et son entraînement oriental.

Et les cadavres s'entassèrent.

CHAPITRE PREMIER

Il était gros.

Depuis sa première conception dans l'esprit de Démosthène Skouratis, il était énorme. On n'avait jamais vu plus grand.

Près de huit cents mètres de la poupe à la proue et haut comme un immeuble. On pouvait placer deux *Queen Elizabeth II* en longueur et les faire entrer dans son gros ventre. On pouvait sauter en parachute du sommet de ses superstructures jusque dans sa cale caverneuse. Construit pour transporter le pétrole du golfe Persique, il possédait les équipements d'une grande ville, la puissance de mille armées blindées et la capacité de transport d'un Etat tout entier.

— Faites-le juste un peu plus long, et nous pourrons le placer en travers de l'Atlantique, plaisanta Sir Ramsey Frawl, président de la Frawl Shipping Combine Ltd.

Démosthène Skouratis sourit, il ne souriait pas souvent et jamais largement. Il fallait guetter attentivement le léger pli de sa bouche pour remarquer que la figure basanée exprimait tant soit peu la joie.

— Je suis dans le transport maritime, pas les pipe-lines, Sir Ramsey, répondit Démosthène Skouratis.

Il buvait du sirop d'orgeat et avait refusé un verre de porto. C'était un petit homme trapu comme s'il avait été compressé. Il était assez laid pour que les autres hommes se demandent comment il s'arrangeait pour être toujours entouré de jolies filles et assez riche pour qu'ils comprennent pourquoi. Mais ceux qui croyaient que Skouratis tenait les femmes avec son argent se trompaient. Beaucoup de gens se trompaient sur Démosthène Skouratis. Cette erreur allait coûter, à Sir Ramsey Frawl Attington, le vaste domaine verdoyant où Skouratis avait pour la première fois révélé sa conception de l'immense navire.

Attington avait survécu aux raids des Vikings, à l'invasion des Normands, aux grandes crises, aux effroyables ponctions pratiquées sur la fortune familiale par la Seconde Guerre mondiale et les impôts qui avaient suivi, à plusieurs scandales nationaux compromettant la baronnie des Frawl et au manque d'empressement croissant des plus jeunes Frawl à préserver les affaires de la famille. Il ne survivrait pas aux affaires conclues avec Skouratis, l'ancien petit cireur grec, dont l'empire de transport maritime n'avait d'autre rival qu'un autre Grec, Aristote Thebos.

Quand Frawl annonça à son conseil d'administration qu'ils allaient construire le plus grand bateau du monde pour Démosthène Skouratis en personne, les actions Frawl montèrent en flèche et battirent des records historiques à la bourse de Londres. Le fait que quelqu'un vendait à découvert

de gros paquets d'actions Frawl n'inquiéta personne. Pourtant, quelqu'un d'un peu plus méfiant qu'enthousiaste aurait pu engager des détectives pour savoir qui se cachait derrière le petit bureau d'agents de change qui vendait les actions à découvert. Et il aurait appris que ce n'était autre que Démosthène Skouratis lui-même.

Vendre à découvert signifie que l'on vend des actions qu'on ne possède pas. Quand le moment vient de les livrer, si elles ont monté on perd de l'argent parce qu'on doit payer plus pour se procurer les parts que ce qu'on a touché pour vendre ces mêmes actions. Mais quand elles dégringolent, si on a vendu une action cent cinquante livres, par exemple, et qu'on peut couvrir sa vente en rachetant à deux misérables livres, alors on fait un bénéfice de sept mille quatre cents pour cent.

C'est ce que Démosthène Skouratis fit avec la compagnie Frawl.

Il savait quelque chose que Sir Ramsey ignorait. Traiter une affaire avec Démosthène Skouratis n'était pas ouvrir la porte à la fortune mais ses veines à une saignée totale. La poignée de main de Skouratis ne concluait pas le marchandage, elle le commençait.

Au début, on aurait pu croire qu'il était le père perdu et retrouvé de Sir Ramsey. Il aida la société à trouver un financement. Il usa de son influence pour obtenir les chantiers navals du Skagerrak, à Stavanger, en Norvège, pour la construction de la coque. Quand Frawl Ltd fut si lourdement engagé dans ce projet qu'ils ne pourraient pas survivre sans aller jusqu'au bout, l'affectueux papa perdu et retrouvé commença à exiger des changements. Il voulait d'autres métaux là, une structure différente ici. Il le fit si régulièrement et si minutieusement que le bateau qu'on lui livrerait aurait deux fois plus de valeur que celui qu'il avait commandé. Sir Ramsey lui-même, devenu hagard, les yeux cernés par les soucis, refusa catégoriquement le dernier changement.

— Monsieur Skouratis, nous ne sommes pas équipés pour installer des moteurs nucléaires. Je regrette, monsieur, mais nous ne le pouvons pas.

Skouratis haussa les épaules. Il n'était pas constructeur de navires, dit-il. Tout ce qu'il savait, c'était ce qu'il voulait. Des moteurs nucléaires.

— Nous sommes incapables de vous les fournir, monsieur.

— Alors je ne veux pas de votre bateau.

— Mais nous avons un contrat, monsieur.

— Nous verrons ce que les tribunaux auront à en dire, répliqua Skouratis.

— Vous savez très bien, monsieur, que nous sommes tellement endettés que nous ne pouvons pas attendre qu'un long procès complexe nous fasse rentrer dans notre argent.

Skouratis répliqua qu'il n'entendait rien aux procès. Il ne savait que ce qu'il voulait et il voulait des moteurs nucléaires. Il fit observer que le dessin final du bateau supporterait très bien des moteurs nucléaires.

— Si nous devons succomber financièrement, déclara Sir Ramsey avec toute la dignité de plusieurs siècles de noblesse, au moins le ferons-nous succinctement. La réponse est non. Livrez-vous à vos manœuvres scabreuses si vous voulez.

Mais les petits cireurs grecs ne sont pas impressionnés par de simples mots. La vie est trop dure, au bord de la famine. Et celui qui s'est élevé des ruisseaux du Pirée ne construit pas sa fortune pour la laisser saper par des gestes grandioses.

Si Skouratis ne connaissait rien à la construction des navires et aux tribunaux, il en savait long sur la finance. Or Sir Ramsey parlait de sa partie. Il n'y avait pas de gros, gros problème et c'était ridicule de parler de faillite. Voyons, Sir Ramsey ne se servait même pas de tout le potentiel de son crédit. Il y avait l'immense valeur d'Attington, un vaste domaine. Le problème de Sir Ramsey, c'était qu'il ne pouvait pas transformer mille ans d'histoire britannique en liquidités. Mais Skouratis l'y aiderait. Pour peu que Sir Ramsey ne perde pas la tête avec toutes ces histoires de faillite, Frawl Ltd pourrait étendre sa base de crédit, installer des moteurs nucléaires et faire d'importants bénéfices. Est-ce que Skouratis avait dit qu'il ne paierait pas le prix fort pour les moteurs atomiques ? Non. Jamais. Il tenait à payer ce qu'il obtenait. Mais il voulait ce qu'il voulait.

Cette fois, Sir Ramsey exigea des dépôts et des bons et des actions en garantie. Cette fois, dit Sir Ramsey, il voulait se protéger. Et il se protégea.

Mais seulement jusqu'à la date de livraison, quand il lut dans le Times de Londres que Skouratis n'accepterait pas la livraison. Les actions tombèrent aussitôt à moins d'une livre. Les créanciers pris de panique sautèrent sur la vieille firme réputée comme des marins affolés sur les chaloupes. Tous les capitaux en garantie pour les moteurs nucléaires ne purent retarder l'assaut. Et puis Sir Ramsey découvrit, quand les actions frappèrent le plancher, que Skouratis les avait rachetées et possédait une part majoritaire de la société. Grâce à une petite jonglerie habile, il se revendit à lui-même les capitaux en garantie, se vendit le navire géant au prix initial scandaleusement bas, reprit Attington parce qu'il était le banquier derrière le prêt, vendit les chantiers Frawl à une compagnie fantoche qui déposa promptement son bilan et, comme coup de pied de l'âne, racheta toutes les actions Frawl à quelques shillings et les remit aux malheureux qui les lui avaient achetées quand il les avaient vendues à découvert cent cinquante livres chacune.

C'était une manœuvre qui aurait fait saliver un crapaud.

Elle laissa trois choix à Sir Ramsey : se tirer une balle de pistolet, se pendre ou s'empoisonner. Il voulait quitter ce monde en privé, près de ses ancêtres. Ainsi, par un jour froid d'octobre, cinq ans après que le magnat grec lui eut offert cette magnifique occasion de mettre à l'épreuve le génie de Frawl, il se rendit pour la dernière fois à Attington dans sa Rolls-Royce noire.

Il dit adieu à son chauffeur et s'excusa de ne pouvoir lui donner la sécurité d'une retraite, qui était implicite quand il avait été embauché, et lui offrit une montre de gousset en or, assez moderne puisqu'elle n'était dans la famille que depuis deux cent dix ans.

— Vous avez toute liberté de la vendre, lui dit Sir Ramsey.

— Je ne la vendrai pas, Monsieur, répondit le chauffeur. J'ai travaillé pendant vingt-deux ans pour un gentleman, un véritable gentleman. Personne ne peut me retirer cela. Pas même tout l'or grec du monde. Rien n'est moins à vendre que vingt-deux années de ma vie, Monsieur.

Mille ans d'éducation dans le froid climat britannique permirent à Sir Ramsey de ne pas pleurer. Après cette minute d'émotion, la mort serait facile.

— Merci, dit-il. C'étaient vingt-deux bonnes années.

— Monsieur aura-t-il besoin de la voiture ce soir ?

— Non. Je ne pense pas. Merci beaucoup.

— Eh bien dans ce cas, bonsoir, Monsieur. Et adieu.

— Adieu, dit Sir Ramsey, comprenant que la vie est toujours plus dure que la mort.

Depuis un an, des housses recouvraient le mobilier. Il alla dans la chambre où il était né, puis dans la pièce où il avait été élevé et, finalement, dans la vaste salle de banquet avec ses cheminées monumentales où il n'avait même plus les moyens de faire du feu de bois, et passa devant les portraits de famille.

Et, avec ce sixième sens des mourants, il comprit. Il comprit que la baronnie n'avait pas débuté dans la grandeur mais fort probablement comme ce misérable Skouratis, par des mensonges, des vols et des pillages. C'était ainsi que se fondaient les fortunes, et sans doute était-il plus moral de présider à leur fin qu'à leur commencement. Sir Ramsey assisterait à la fin de la fortune des Frawl de son tombeau. C'était bien le moins.

Le murmure d'un moteur de Jaguar fit irruption dans le silence paisible de la vaste salle de banquet d'Attington.

C'était Skouratis. Sir Ramsey le devina à sa lourde course haletante. Skouratis secoua plusieurs portes avant d'en trouver une ouverte et, finalement, aspirant de grandes goulées d'air et épongeant son front en sueur, il surgit dans la grande salle d'Attington qui lui appartenait maintenant.

— Sir Ramsey, je suis si heureux d'arriver à temps !

— Vraiment ? Pourquoi ? demanda froidement Frawl.

— Quand on m'a parlé de votre dépression et quand j'ai appris que vous étiez venu ici avec un pistolet, je me suis précipité immédiatement. Je suis vraiment heureux d'arriver à temps, que vous ne vous soyez pas encore tué.

— Vous allez essayer de m'en empêcher ?

— Oh non ! Je ne voulais pas manquer votre suicide, c'est tout. Vous pouvez y aller.

— Qu'est-ce qui vous dit que je ne vais pas vous tirer dessus ? Simple curiosité, notez bien.

— Pour survivre, il faut connaître les hommes. Ce n'est pas votre genre, Sir Ramsey.

— Je viens de penser, dit Sir Ramsey Frawl, que vous pourriez m'avoir choisi pour provoquer mon propre désastre pour d'autres raisons que les affaires.

— Eh bien, oui. Mais les affaires passent toujours en premier.

— Ai-je fait quelque chose qui vous a offensé, d'une manière particulière ?

— Oui. Mais ce n'était pas dans l'intention de nuire. C'est quelque chose que vous avez dit aux journaux.

— Puis-je savoir quoi ?

— C'était peu de chose.

— Pas pour vous, manifestement, monsieur Skouratis.

— Non. Pas pour moi. Vous, en qualité de président de Frawl, avez dit qu'Aristote Thebos était le plus grand armateur du monde.

— Il l'a été. Avant le grand navire.

— Et maintenant c'est moi, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais cette réflexion remonte loin. Très loin.

— Néanmoins, vous l'avez faite.

— Et cela a suffi ?

— Non. Je vous ai dit que c'était une question d'affaires.

— Je crois qu'il y a autre chose, monsieur Skouratis.

— Non, non. Rien que les affaires. Et, naturellement, Aristote Thebos. Ce que vous avez dit.

— Et cela a suffi pour que vous vouliez me ruiner ?

— Certainement.

— Et maintenant vous voulez me regarder achever le travail ?

— Oui. Comme une sorte de grand tableau final de tout ce que nous avons accompli. Sir Ramsey sourit.

— Dommage que vous n'ayez pas lu les journaux ce matin. Vous n'avez peut-être rien accompli du tout. Vous êtes peut-être devenu le plus grand dinosaure depuis l'ère glaciaire, monsieur Skouratis. Pour les Juifs, cette journée s'appelle Yom Kippour. C'est leur fête du Grand Pardon. Votre

jugement dernier, monsieur Skouratis.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Une petite guerre a éclaté aujourd'hui au Moyen-Orient.

— Je sais. Je le savais avant les journaux.

— Avez-vous réfléchi à ce que vous allez faire avec le plus grand pétrolier du monde, quand le pétrole deviendra trop cher ? Votre pétrolier, monsieur, a été construit pour transporter du pétrole bon marché. Du pétrole bon marché en abondance.

Sir Ramsey tourna le dos à l'homme en costume mal coupé pour contempler un spectacle plus attrayant, le fauteuil dans lequel son père s'était assis pour présider de nombreux grands dîners d'apparat, fauteuil où lui-même s'était assis et qui avait servi tant de fois auparavant, quand l'empire britannique était l'empire du monde. Et il pressa la détente du petit pistolet, dont le canon était enfoncé dans sa bouche. Tout fut très facile. Bien plus facile que la vie.

Skouratis regarda la partie postérieure du crâne de Sir Ramsey éclater en un petit épanouissement rouge. Il y eut, naturellement, les témoins d'usage pour accourir, dont aucun ne se rappellerait la présence de Démosthène Skouratis. A vrai dire, il n'aurait pas eu besoin de se déranger. Il savait que Sir Ramsey était condamné, dès l'instant où ils s'étaient serré la main pour conclure le marché, pour la construction du grand navire.

Sir Ramsey n'était pas le premier mort du bateau géant. Il y en avait dix-huit autres mais, pour Skouratis, ce n'était que le chiffre moyen des personnes tuées ou blessées au cours d'un vaste projet. La véritable tragédie, c'était l'embargo sur le pétrole. Il n'y en avait plus assez à transporter parce qu'il y avait maintenant trop de pétroliers pour en transporter trop peu. Les prix quadruplèrent et, comme toutes les autres denrées, plus les prix augmentaient, moins on en utilisait.

Le grand bateau resta mouillé dans son chantier norvégien et, rien que pour faire suffisamment tourner les moteurs pour empêcher qu'il se rouille, cela coûta à Démosthène Skouratis soixante-douze mille dollars par semaine. C'était comme le financement d'une ville déserte et il aurait vendu à la ferraille l'immense navire baptisé simplement *Numéro 242* sans la grande fête qu'Aristote Thebos organisa pour lui au chantier naval quand le bateau fut terminé. Il y avait des rois, des femmes du monde, la presse et toutes les photos montrèrent la gigantesque carcasse recouverte de deux cent quarante mille dollars de bâches, des hectares, cachant les énormes pompes et l'équipement.

— Je donne cette réception pour que nous puissions rendre hommage au plus grand bateau jamais construit avant que mon pauvre, pauvre ami Démosthène soit obligé de le démanteler, déclara Aristote Thebos.

« Ridicule », ce fut l'unique réponse de Skouratis aux journalistes. Il répondit avec un petit sourire, comme si c'était vraiment ridicule.

Et il était pris au piège. Il savait qu'Aristote Thebos avait raison. Aristote aussi. Et tous les gens dans le monde qui s'y connaissent en transport maritime. Mais ce n'était jamais que soixante-douze mille dollars par semaine, et ça les valait bien pour ne pas laisser Thebos rire le dernier. Seulement soixante-douze mille dollars par semaine. Il pouvait vivre comme cela un moment. Le moment devint plusieurs années, jusqu'au déjeuner avec un diplomate africain, un jour, à New York, où Démosthène Skouratis comprit ce qu'il devait faire. Il serait célèbre pour cela, il serait grand. Aristote Thebos en mourrait d'envie. En mourrait.

Skouratis embrassa la joue noire boutonneuse du diplomate africain et dansa autour de la table dans le restaurant. Le diplomate africain parut ahuri, jusqu'à ce que Démosthène lui explique ce qu'il allait faire.

Quand le Département d'Etat américain l'apprit, il était trop tard.

— Qu'est-ce que c'est que cette blague ? Ils sont fous.

Celui qui disait cela parlait des Nations Unies. Et tout le monde, au Département d'Etat, fut d'accord avec lui.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il était censé entrer dans la pièce une fois les lumières éteintes. On lui avait dit que tout était arrangé, ce qui de nos jours, il le savait, voulait dire qu'on lui avait seulement donné le nom de la ville, Washington, le nom correct du bâtiment, le Département d'Etat, et peut-être le bon bureau, Niveau B, 1073.

Il était donc maintenant devant le 1073 Niveau B, les lumières étaient suffisamment éblouissantes pour qu'on puisse tout filmer, la salle bourdonnait dans une demi-douzaine de langues et un employé avec un pistolet à la ceinture, un insigne sur la poitrine et un air de chien battu, comme s'il essayait d'arriver au bout de sa vie sans qu'un autre incident vienne lui voler sa fierté, disait à Remo qu'il devait se décider à montrer ses papiers et entrer ou ne jamais entrer du tout.

— Personne n'entre quand les lumières s'éteignent.

— Merci, dit Remo et il continua de marcher.

On lui avait dit de ne pas attirer l'attention sur lui, on lui avait dit qu'il aurait normalement dû être mis personnellement au courant mais qu'on n'avait plus le temps ni les moyens considérables que l'organisation avait été naguère capable de fournir.

Quels moyens considérables, Remo n'en savait rien. Autrefois, avant que le quartier général soit fermé en Amérique, on lui donnait des papiers d'identité et « En-Haut » lui disait que telle ou telle personne faisait ci ou ça et qu'il pouvait toujours entrer sans ennui dans les bureaux du gouvernement. Quelqu'un l'attendait toujours, sans savoir qui il était mais sachant qu'il devait être autorisé à aller ici ou là à sa guise.

Mais ça, c'était autrefois. Des millions dépensés pour très peu. Ces temps-ci, tout était changé.

Grâce à une pièce de monnaie glissée dans un appareil prévu pour, Remo forma un numéro écrit sur un bout de journal.

— La lumière est allumée, dit-il.

— Vous avez le bon bureau ?

La voix était citronnée et pincée, comme si celui qui parlait avait la mâchoire coincée et pleine de sable.

— Niveau B, 1073, dit Remo.

— C'est bien ça. Vous devriez être admis toute lumière éteinte.

— C'est ce que vous m'avez dit.

— Je vous dirais bien de vous débrouiller comme vous voulez mais nous ne pouvons nous permettre un incident.

Au poil, dit Remo, adossé au mur.

C'était un garçon mince, en pantalon de flanelle grise, chandail foncé à col roulé et mocassins souples, achetés dans une boutique de la Via Plebiscito alors qu'il travaillait en Europe.

Il était maintenant de retour en Amérique et, à part sa tenue trop décontractée, il ressemblait à n'importe qui possédant un laissez-passer de Niveau B.

Celui qui l'examinait plus attentivement, cependant, remarquait sa façon de se déplacer, l'équilibre interne qui ne le quittait jamais, le calme de sa respiration, les yeux noirs pénétrants et les poignets anormalement épais.

Il restait quand même possible qu'on le prît pour ce qu'il n'était pas. Les hommes pensaient souvent qu'il était simplement un garçon tranquille dont l'esprit était ailleurs.

Les femmes avaient une réaction différente. Elles sentaient la puissance de Remo et lui couraient après, poussées, plus encore que par la satisfaction qu'elles le devinaient capable de leur donner, par quelque besoin primitif de porter sa progéniture comme si lui seul pouvait assurer la survie de toute la race.

Cette attention commençait à irriter Remo. Où diable étaient toutes ces femmes quand il avait dix-neuf ans et dépensait la moitié d'un mois de salaire pour un bon dîner et un spectacle afin d'obtenir, peut-être, un baiser ? Ce qui embêtait surtout Remo ce n'était pas d'avoir tant payé pour si peu, dans sa jeunesse, mais de n'être plus jeune maintenant, alors que les filles étaient plus faciles.

Il avait un jour exprimé ce regret à Chiun, un Coréen de plus de quatre-vingts ans, qui répondit :

— Tu étais le plus riche dans ta recherche. Plus que les autres dans leur accomplissement. Pour celui qui trouve facilement son plaisir, il est de peu de valeur. Mais pour celui qui cherche et qui en fait un grand triomphe, alors c'est plus riche.

Chiun lui avait encore dit qu'à mesure qu'il aurait plus de force vitale, son problème ne serait pas d'avoir des filles mais de les éloigner de lui.

— Je ne vois pas, petit père, avait-il dit à Chiun, comment savoir porter un coup va m'obtenir de la fesse.

— De la quoi ?

— De la fesse.

— Dégoutant, dit Chiun. Horrible. Abominable. Le dialecte blanc réussit à être dégradant sans être spécifique. Je te le dis maintenant et c'est la vérité : le plaisir sexuel n'est qu'un élément de la survie. C'est seulement quand la survie ne devient pas un problème majeur, seulement quand les gens ont

l'illusion d'être à l'abri des terreurs normales de la vie, seulement alors le plaisir sexuel semble être autre chose. D'abord, la survie parfaite. Les femmes le sauront et tu les attireras.

— Je ne me débrouille pas mal se défendit Remo.

— Tu ne fais rien de bien. Rien chez toi n'est adéquat, surtout pas ta perception de toi-même.

— Allez cracher dans une gouttière.

— Celui qui tente de transformer la boue en diamants doit s'attendre à laver souvent son linge, déclara Chiun.

Cela inquiéta Remo parce qu'il savait qu'il avait tort et qu'il avait parlé sans réfléchir, en ce jour lointain.

Il attendait maintenant une réponse, en tenant le combiné du taxiphone contre son épaule.

— Je ne sais que vous dire, répondit la voix citronnée.

— C'est une amélioration, dit Remo.

— Que voulez-vous dire ?

— A présent, au moins, vous avez conscience de votre inefficacité.

— Remo, nous ne pouvons nous permettre un incident. Peut-être feriez-vous mieux de partir et nous trouverons autre chose.

— Non. Je suis ici. A un de ces jours.

— Attendez, Remo..., cria la voix quand Remo raccrocha.

Il attendit que la porte du 1073 Niveau B se referme et alla aux toilettes. Les urinoirs étaient en vieux marbre plus ou moins fissuré. Dès qu'il fut seul, après avoir décliné l'offre d'un inverti, il enfonça le bord d'un urinoir dans une fissure, comme un coin, et le cassa. Les morceaux se détachèrent aussi facilement qu'une pêche mûre d'une branche au mois d'août.

Armé de deux poignées de morceaux de marbre, il en jeta un dans le couloir, puis un autre, un autre et finalement les derniers petits bouts. Avec autorité, il sortit alors dans le couloir et montra les détritres.

— Ce n'est pas le garde. Il n'a pas quitté la porte. Je me porte garant du garde.

Un homme en costume gris portant un attaché-case s'arrêta pour regarder et avant qu'il puisse repartir, Remo l'attrapa par les revers et lui cria de nouveau que le garde n'avait pas fait ça, qu'il était resté devant la porte tout le temps et ceux qui disaient le contraire étaient des menteurs.

Cette petite altercation attira les passants comme des moustiques sur une peau moite. C'était une chose que les gens du Département d'Etat étaient capables de comprendre : un urinoir cassé et une pause bienvenue dans les affaires internationales.

- Que s'est-il passé ? demanda quelqu'un au dernier rang de la foule.
- Un garde a cassé un urinoir, répondit la secrétaire à côté de lui.
- Comment le savez-vous ?
- Quelqu'un jure que ce n'est pas le garde.

Le garde avait l'ordre de rester devant la porte. Il avait une liste des numéros d'identification de ceux qui avaient le droit d'entrer. Il avait un insigne, un pistolet et une retraite dans quinze ans seulement. Pourtant, quand il vit des gens le montrer du doigt et qu'il entendit demander « Pourquoi est-ce qu'il a fait ça ? », il s'assura que la porte était bien fermée à clef et, sa liste à la main, alla voir qui le diffamait. Son emploi n'était pas de ceux où l'on attend de vous que vous fassiez bien votre travail mais où l'on essaye de ne pas le faire de travers. Et quelqu'un l'accusait d'il ne savait quoi, alors il devait immédiatement le nier.

Quand il fendit la foule, il vit la pile de débris de marbre. Un sous-secrétaire aux Affaires africaines annonçait qu'il irait au fond de cette affaire.

Remo fit pression vers le bas sur la serrure de la porte, à son point le plus faible puis, braquant toute l'énergie de son corps, le bouton froid dans ses mains chaudes, il le poussa vivement. Il recula dans la salle obscure en disant :

- Restez dehors. Défense d'entrer.

Il referma la porte et annonça que tout allait bien, personne n'était entré. La salle était obscure, à part un petit écran illuminé près du plafond. Il n'y avait pas de faisceau lumineux, alors Remo en déduisit que c'était une vidéocassette et non un projecteur de films.

- Et restez dehors ! cria Remo en s'asseyant dans le noir.

L'écran de télévision montrait l'image d'un bateau. Comme il n'y avait pas d'arrière-plan pour donner l'échelle, Remo ne pouvait apprécier sa taille. Il savait cependant que ce n'était pas un voilier parce qu'il n'avait pas de voiles, ni un porte-avions parce qu'il savait que les porte-avions avaient des trucs plats dessus. Il se dit que ça devait transporter des bananes ou des trucs de ce genre.

L'homme à sa gauche avait mangé du steak à midi et empestait la viande.

— Pour en revenir à notre catastrophe possible, dit quelqu'un près de l'écran, avec un accent britannique, qui n'a pas été mis au courant des points vulnérables par son ministère de la Marine ?

- Moi, dit Remo. Moi. Pas mis au courant.

— Ah, mon Dieu ! Nous n'avons vraiment pas le temps de faire un cours d'histoire navale, monsieur.

- Eh bien, trouvez le temps. J'ai tout le mien.

— Oui, mais, voyez-vous, nous n'en avons vraiment pas. Si cela ne vous fait rien, monsieur, je préférerais vous mettre au courant des affaires navales après la réunion.

— Vous ne me mettez au courant de rien du tout après quoi que ce soit. Dites-moi simplement ce qui se passe et laissez-moi foutre le camp d'ici. Cette salle empeste, déclara Remo.

— Vous êtes américain, si je comprends bien.

— Aussi américain que le riz et le canard. Il y eut un petit brouhaha du côté de l'écran et la voix britannique reprit :

— Excusez-moi, messieurs, nous venons de recevoir un message nous priant d'attendre quelqu'un qui doit être admis une fois la lumière éteinte. Je suppose que c'est pour que nous ne puissions le voir. Je vais donc avoir un peu de temps pour expliquer les dangers de ce navire pendant que nous attendons ce retardataire.

— Le retardataire est déjà là, dit Remo.

— Ah ? C'est donc vous.

— C'est ma mère. Allez-y, Charlie. Qu'est-ce qu'il a, ce bateau ?

— Ce bateau, comme vous dites si plaisamment, est le plus grand navire du monde. Quand il est en marche, son avant peut être dans un courant et son arrière dans un autre. Littéralement, pendant sa traversée transatlantique, il a connu par moments trois sortes de temps, simultanément. Il est propulsé par des moteurs nucléaires et chaque pale de ses hélices est plus grande que la plupart des voiliers de classe un.

— Ah, ça explique tout, dit Remo qui ne savait pas ce qu'était un voilier de classe un et commençait à soupçonner En-Haut d'une nouvelle bavure.

Il regardait donc un gros bateau, et alors ? Il entendait plusieurs langues étrangères et savait par conséquent que ce n'était pas une entreprise purement américaine. Sa principale question était : Qu'est-ce que je fais là ? Y avait-il quelqu'un qu'il était censé voir, identifier et tuer ensuite ? Existait-il quelque grand projet qu'il devrait connaître ? Quelqu'un commença à fumer dans une salle déjà empuantie d'odeurs corporelles.

— Eteignez votre cigarette, dit Remo.

— On dit s'il vous plaît, rétorqua l'homme avec un lourd accent guttural.

Il n'éteignit pas la cigarette. Remo cassa le bout incandescent et le laissa tomber sur les genoux de l'homme qui, rageusement, alluma une autre cigarette. Remo lui confisqua son briquet. L'orateur parlait d'une catastrophe mondiale, qu'ils pourraient réussir à surmonter s'ils gardaient la tête froide et travaillaient ensemble, quand le tumulte au dernier rang le força à s'interrompre.

— Nous essayons de sauver le monde, ici. Que se passe-t-il là dans le

fond ?

— C'est lui qui a commencé, déclara Remo.

L'homme nia avoir commencé quoi que ce soit. Il était chef de la sécurité du gouvernement albanais et il n'avait rien commencé.

— Si, insista Remo.

— Messieurs, dans un mois les représentants de toutes les nations du monde placeront leur vie entre nos mains, en se fiant à notre habileté pour ne courir aucun risque. Le monde attend de nous que nous fassions notre devoir. Puis-je vous demander d'agir dans un esprit de coopération ? Nous ne sommes pas ici pour tirer quelque avantage politique mais pour assurer que des centaines de délégués et des milliers d'employés du monde entier ne s'en aillent pas par le fond. Messieurs, c'est tout simplement à nous d'empêcher la plus grande catastrophe navale et diplomatique que le monde ait jamais connue, une catastrophe qui déclencherait sûrement la Troisième Guerre mondiale. Je dois donc vous prier instamment, je vous en supplie, d'oublier vos petits différends. Nous ne pouvons nous permettre de puérilités. Mais je suis tout prêt à écouter une déclaration raisonnable et bien fondée concernant la dispute au dernier rang.

Le chef de la sécurité albanaise dit que dans l'intérêt de la coopération internationale, il se retiendrait de fumer.

— Voyez ? Je vous ai bien dit qu'il a commencé, dit Remo.

Immédiatement, un homme qui s'identifia comme un agent du Secret Service américain déclara que la position de Remo n'était pas celle de l'Amérique. Il fit des excuses à l'Albanie pour la grossièreté américaine. L'Albanais accepta les excuses. Il y eut quelques applaudissements.

Remo rit et fit un bruit incongru avec sa bouche.

L'Anglais, qui se présenta comme assistant du MI 5 de Grande-Bretagne, reprit son discours. Tout le monde, il en était sûr, savait que l'immense navire appelé *Numéro 242* était sur le point d'être rebaptisé *Nef des Etats* et deviendrait le site flottant permanent des Nations Unies.

— Non, cria Remo. Je ne le savais pas. Les Nations Unies déménagent de New York ? L'Anglais prit un temps puis il s'esclaffa.

— Très amusant.

— Non, je ne plaisante pas, dit Remo. Je n'en ai pas entendu parler. L'ONU quitte New York ? C'est ça que vous dites ?

— Oui, monsieur. C'est exactement ce que je dis.

— Je parie que New York est fou de joie.

— New York peut être très heureux mais nous sommes nettement malheureux. Nous tous dans cette pièce, en essence les policiers du monde, faisons face à une situation de sécurité semblable à nulle autre dans l'histoire

du monde. Nous allons, essentiellement, devoir policer nos propres patrons. Cela risque d'être délicat. Et, à l'ère du terrorisme, tout le navire est une cible, une cible incroyable, un danger incroyable. L'un de vous peut-il imaginer ce qui se passerait si ce navire diplomatique coulait ?

Remo leva la main.

— Oui, l'Américain..., dit l'agent britannique près de l'écran de télévision.

— Je l'imagine, dit Remo. Rien. On trouve toujours un diplomate de remplacement. On ne peut pas s'en débarrasser. On dit que les flics et les soldats sont sacrificiables, mais quoi, ils doivent être entraînés. Ils ont des talents qu'il faut remplacer. Mais un diplomate ? Comment est-ce qu'il est arrivé là ? Il a dit les mots qu'il fallait à un rouge de Moscou ou il a financé une campagne aux Etats-Unis, ou un politicien de son pays voulait l'envoyer au diable. Voilà ce que c'est, un diplomate. Il ne sert vraiment à rien. C'est les flics et les soldats qui le gardent qui ont de la valeur. Si le bateau coule, il ne se passera rien.

La salle était obscure et tout le monde trouvait de la sécurité dans cet anonymat. Il y eut des murmures approuvateurs. L'agent près de l'écran s'éclaircit la gorge. Puis quelqu'un applaudit et tout le monde l'imita.

L'agent britannique toussota encore une fois.

— Néanmoins, notre tâche, notre devoir est de protéger ces hommes. Le monde attend de chacun qu'il fasse son devoir.

La *Nef des Etats* était maintenant amarrée à New York. Les cérémonies d'inauguration étaient prévues pour la semaine suivante.

— Nous avons toutes les raisons de craindre que ce navire devienne un vaisseau de la mort. Nous avons déjà eu cinq morts mystérieuses pendant sa construction. Cinq, messieurs, cinq, déclara le Britannique sur un ton vengeur.

Remo leva de nouveau la main et fut tout de suite reconnu. A regret.

— C'est tout de même un gros bateau, dit-il.

— Navire, rectifia l'officier britannique.

— Comme vous voudrez. Or si nous avons un... navire de cette taille, il doit y avoir des milliers de gens qui y travaillent. Il en faut au moins mille, je pense, pour l'entretenir quand il est garé.

— Mouillé, rectifia le Britannique.

— C'est ça. Eh bien, si vous prenez les milliers de gens qui l'ont construit et tous ceux qui le surveillent et si vous calculez que cinq personnes seulement ont été assassinées pendant tout ce temps-là et si vous examinez n'importe quelle grande ville avec autant d'habitants, vous découvrirez que ce bateau n'est pas plus dangereux que n'importe quelle autre grande ville du monde. Par conséquent, tout le monde se met dans tous ses états pour un truc

qui n'est pas plus dangereux que n'importe quel endroit contenant une masse de gens dont on n'a d'ailleurs que faire.

L'évidente clarté du postulat de l'Américain fit rire une personne et ce rire déclencha une explosion de joie délirante. Quand elle se calma, une voix américaine s'excusa pour Remo qui représentait apparemment un service qu'il ne connaissait pas. Il déclara les réflexions de Remo « malencontreuses et contre-productives ».

— Vous n'êtes qu'un con, dit Remo.

Il se leva, ouvrit la porte en laissant entrer la lumière du couloir et s'en alla. Le couloir était bondé. Un journaliste essayait de se pousser vers le centre de la petite foule.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda Remo.

— La CIA pique une crise au sujet d'un complot d'assassinat dans les toilettes, ici. Ils ont fait sauter des toilettes.

— Comment le savez-vous ?

— Par une source bien informée. Et je refuse de dévoiler son identité, malgré toutes les pressions.

En sifflotant, Remo sortit du Département d'Etat et se promena par le bel après-midi de printemps dans les rues de la capitale. Juste avant le coucher du soleil, il téléphona et parla à un magnétophone. Il savait qu'il serait entendu peu après par En-Haut. Remo laissa le message suivant :

« Ai assisté à la réunion. L'ai trouvée, et par conséquent vous, une perte de temps. Je donne donc ma démission. Effective à partir d'avant immédiatement. »

Pour la première fois depuis plus de dix ans, il était libre.

Trop c'est trop. Pendant dix ans, il avait travaillé pour CURE, l'agence secrète créée pour protéger l'Amérique contre le crime. Il avait vu sa fonction se transformer, passer de défenseur de l'ordre à détective et ça ne lui plaisait pas. Il avait vu CURE plonger de plus en plus dans la clandestinité à cause d'un Congrès résolu à détruire les Services de renseignements de la nation et ça ne lui avait pas plu. On l'envoyait effectuer à l'étranger des missions dont la CIA se serait occupée si elle n'avait été bridée par le Congrès et il n'aimait pas ça.

Trop c'était trop, et dix ans c'était encore plus trop.

La nuit tomba sur la capitale et Remo continua de se promener avec plaisir. Il n'avait pas envie de retourner à l'hôtel où Chiun, le Maître de Sinanju, l'attendait. Il avait envie de réfléchir avant de retrouver son maître qui avait toujours eu raison sur tant de choses quand il ne se trompait pas irrémédiablement.

Remo prépara son discours à Chiun. Il irait droit au but. Il avait eu tort de

travailler pour CURE et Chiun avait eu raison. Il était temps de transporter leurs talents ailleurs, où ils seraient appréciés.

Cependant, tout au fond de son cœur, Remo s'attristait. Il ne savait pas s'il abandonnait l'Amérique ou si l'Amérique l'avait abandonné, lui, depuis très longtemps, par mille petits détails.

CHAPITRE III

Le dernier amiral britannique à être décapité mourut lors d'un combat naval peu connu au large de la Jamaïque, au début du XVIII^e siècle, alors qu'il découvrait soudain qu'il était surpassé en nombre par des gallions espagnols et tenta de négocier un cessez-le-feu en gentleman.

L'amiral espagnol jura sur une relique sacrée que sa parole était son sang et son âme. L'Anglais donna sa parole d'officier et de gentleman. Sur quoi tous deux convinrent que le vaisseau britannique capitulerait et que les Espagnols n'useraient en aucun cas de représailles.

Le vaisseau britannique, voyant l'amiral espagnol si bien exposé sur le gaillard d'arrière, lâcha une bordée de boulets pendant cet intense échange de serments religieux et les Espagnols s'empressèrent de décapiter tous les Anglais à bord du navire ennemi, en gardant le capitaine pour la bonne bouche.

Une cérémonie semblable se déroulait dans la rade de New York, à bord de la gigantesque *Nef des Etats* rénovée, se prolongeant dans la baie comme une étincelante péninsule blanche. Exactement douze heures après qu'un agent non identifié de la sécurité américaine eut prouvé au cours d'une réunion secrète des Nations Unies que le navire, compte tenu de sa taille et de sa population, n'était pas plus dangereux que n'importe quelle ville du monde, l'amiral Dorsey Plough Hunt fut jeté à genoux sur la passerelle du goliath mouillé et, alors qu'il regardait avec intérêt la base de l'ordinateur manœuvrant le gouvernail, il sentit une vive piqûre à la nuque et puis plus rien. Sa tête roula sur le pont.

Une main gantée de noir écrivit sur le portrait du secrétaire général de l'ONU en place, encadré et accroché à la place d'honneur sur la passerelle, les mots SCYTHIE LIBRE !

Le chef des interprètes, organisant les horaires très compliqués pour la première croisière des Nations Unies, se retourna en entendant des pas dans sa cabine en principe fermée à clef. Il vit huit hommes entièrement vêtus de noir, la figure noircie.

En anglais, il leur demanda ce qu'ils faisaient là. Puis en français, en russe, en arabe et, finalement, dans un geste international, il leva le bras au ciel et haussa les épaules.

Ils le forcèrent à se mettre à genoux pendant qu'il essayait d'expliquer en suédois qu'il n'avait pas d'argent, ne faisait pas de politique et n'était certainement pas quelqu'un d'assez important pour leur donner quelque chose.

Il ne ressentit même pas la piqûre à la base du cou qui rendit inutilisables ses yeux et son cerveau. La tête roula sous une chaise, le corps se convulsa et,

de nouveau, les hommes en noir se servirent de son sang pour écrire sur le tableau de service : FRONT DE LIBERATION SCYTHIENNE.

Dans le titanesque navire, il y avait dix-huit chapelles, des mosquées pour les diverses sectes islamiques, des cathédrales pour les chrétiens, des synagogues pour les Juifs et des temples pour les bouddhistes et les Hindous. Dans tous les lieux du culte une tête fut placée et, sur chaque autel, le mot « Scythie » écrit.

Les hommes en noir travaillèrent et tranchèrent jusqu'au petit matin, jusqu'à ce que le sang donne le vertige à certains et en fasse triompher d'autres, toutes réactions communes aux hommes qui tuent pour la première fois et découvrent soudain que c'est ce qu'ils ont toujours voulu faire sans le savoir avant de s'y essayer.

Puis le chef, appelé « mister Scyth », commit sa première faute. Il entra dans le corridor du Moyen-Orient, sur un des ponts de passagers. Malgré les serments officiels prêtés dans le vieil immeuble des Nations Unies à New York, le corridor était gardé.

Les hommes portant des mitraillettes, des pistolets et de petites grenades à main ne s'appelaient pas des gardes mais des attachés culturels. Les attachés culturels jordaniens avaient des Webley et des Bren britanniques, les experts agricoles syriens des Kalachnikov, les Russes des fusils automatiques rendus célèbres par les affiches où un poing les brandissait en proclamant qu'un grand progrès social était gagné en tirant avec un de ces outils. En réalité, ils fonctionnaient de la même façon que les armes britanniques et américaines en projetant du plomb dans des corps humains pour faire taire ceux qui pourraient dire que les cultures n'avaient pas progressé mais étaient simplement rebaptisées. Si l'on avait suffisamment de Kalachnikov, on pouvait forcer des milliers de personnes à défiler dans les rues en rangs serrés pour manifester leur bonheur et leur liberté.

Un attaché culturel égyptien aperçut trois hommes en noir avec des sabres ensanglantés et lâcha une salve de son M-16. Un chorégraphe libyen, entendant la fusillade, jeta une grenade dans le corridor. Les chanteurs irakiens pointèrent leurs Kalachnikov du seuil de leur cabine et tirèrent sur tout ce qui bougeait, en particulier la porte des Syriens. Les Saoudiens fourrèrent des poignées de billets américains de cent dollars et de grosses coupures de couronnes suédoises dans des corbeilles à papier et les lancèrent dans le brasier infernal du corridor du Moyen-Orient.

Accidentellement, le feu croisé se révéla extrêmement efficace contre la bande d'assaillants nocturnes. Il les força à s'entasser dans un grand placard à balais, les mains sur les oreilles et la tête rentrée dans les épaules pour tenter d'échapper aux balles. Seul Mr Scyth garda son calme. « Nous devons nous échapper », dit un homme, mais Mr Scyth répliqua paisiblement qu'il n'y avait rien, à craindre. « Nous allons être coincés ici, insista l'homme. Ils vont

nous enfermer. Nous sommes dans un placard. Il n'y a pas d'issue. »

Et tous ceux qui, quelques instants plus tôt, avaient été enchantés de faire tomber des têtes, n'eurent plus du tout envie de tuer.

La délégation libanaise, qui venait à peine d'arriver de Beyrouth, dormit pendant tout le vacarme car l'ambiance crépitante ressemblait beaucoup à son pays. Ce fut aussi la délégation libanaise qui décrocha le téléphone dans la matinée pour entrer en rapport avec les autres délégations arabes dans le corridor du Moyen-Orient.

— Ecoutez, mon vieux, dit Pierre Haloub, consul adjoint de la mission libanaise. J'entends des Kalachnikov dans le couloir et une violente action de Bren environ vingt mètres plus loin, et dans le fond, à soixante ou soixante et un mètres, il y a de l'activité de M-16 ; l'un d'eux a un léger défaut de recul qui pourrait causer des ennuis à l'Egyptien d'ici onze minutes environ s'il continue de tirer à cette allure.

— Nom d'Allah ! s'écria le Syrien au bout du fil. Comment le savez-vous ?

— Le bruit, mon vieux. Est-ce que vous tirez sur quelque chose de particulier ?

— Nous sommes attaqués et nous tirons pour nous défendre.

— Ce n'est pas l'impression que donne le bruit, répliqua le Libanais. Trop désordonné. Il faut que vous téléphoniez un peu partout, pour savoir qui a tiré le premier coup de feu et sur quoi, et rappelez-moi dans quelques minutes. D'accord, mon vieux ?

Haloub finit son jus d'orange et déballa sa trousse de toilette.

— Du nouveau ? demanda un autre délégué en sortant de la luxueuse salle de bains.

Haloub fit non de la tête. Quand il eut fini de se raser, il rappela le Syrien.

— Eh bien ?

— Personne n'a commencé.

— C'est ridicule.

— Les sionistes, dit le Syrien.

— Nous ne sommes pas à un débat de l'ONU, alors ne dites pas n'importe quoi. Nous devons faire cesser le tir, pour pouvoir sortir ce matin. Qui s'est défendu le premier ?

Deux minutes plus tard, un Egyptien était à l'appareil. Il dit qu'il avait vu des hommes en noir armés de sabres ensanglantés et leur avait tiré dessus.

— Quel genre d'armes avaient-ils ?

— Des couteaux sanglants pour assassiner.

— Quel genre d'armes à feu ?

— Je n'en ai pas vu.

— Aha ! Très bien. Cessez le feu et je vais téléphoner aux autres délégations.

Le silence qui suivit réveilla le reste de la délégation libanaise.

— Quoi ? Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? demanda tout le monde en jaillissant, les yeux ensommeillés, dans la cabine principale de la mission.

— Rien. Un cessez-le-feu, répondit Haloub.

— Je ne peux pas dormir avec tout ce calme, dit un Libanais. Je n'aurais jamais dû quitter Beyrouth.

Haloub, qui était réellement un attaché culturel mais avait acquis une belle science des armes à feu et de la guérilla urbaine rien qu'en grandissant au Liban, déballa ses Magnum 357, un très gros pistolet qui faisait de très grands trous dans les gens, et un cendrier. Il ouvrit la porte du corridor et lança le cendrier sur l'épaisse moquette. Personne ne tira. Alors il sortit. Il avait déjà vu des murs comme ça après un feu croisé intense. On aurait dit que quelqu'un s'était promené dans le couloir avec une moissonneuse McCormick, en arrachant des morceaux de parois et de plafonds et de grands lambeaux de tapis.

— Otez vos mains de vos détentes et que tout le monde sorte dans le couloir. Allons, insista-t-il.

Une porte s'ouvrit. Quelqu'un passa la tête. Puis un autre. Finalement, toutes les ambassades le long du large corridor se vidèrent, tout le monde portant une arme et arborant un sourire idiot.

— C'est bon, tout le monde, dit Haloub. Nous allons découvrir ces hommes en noir aux lames ensanglantées. Je ne vois pas de cadavres, alors ils doivent être dans une cabine quelque part. Où est l'Egyptien qui les a vus le premier ? N'ayez pas peur. Avancez. Ce n'est que le cessez-le-feu de la matinée. Je suis sûr que nous en aurons des centaines avant la fin de cette croisière.

Un homme basané en robe de chambre de soie blanche, armé d'un M-16, désigna le fond du couloir au-delà d'une masse de Syriens en longue chemise de nuit qui portaient des Kalachnikov.

Haloub estima ce qu'avait été le tir croisé et, comme il n'y avait pas de cadavres, les intrus ne pouvaient être que derrière une porte fermée.

— Trouvez une porte fermée et ne l'ouvrez pas.

La porte fut trouvée immédiatement et on l'identifia comme celle d'un grand placard à balais, examiné la veille par la sécurité syrienne. Les Egyptiens déclarèrent que c'était un mensonge : il avait été fouillé par la sécurité égyptienne.

Un Libyen les traita tous les deux de menteurs et déclara que le placard n'avait jamais été fouillé par personne et que ça faisait probablement partie d'un complot de la CIA, raciste, américain et sioniste. En prétendant qu'il avait été fouillé, les Egyptiens et les Syriens se faisaient leurs complices pour brader la révolution du peuple arabe.

— Silence ! glapit Haloub.

— Raciste ! hurla le Libyen.

— Nous risquons d'être tous tués si nous déconnons, répliqua Haloub.

Le Libyen se tut. Haloub s'approcha de la porte du placard. Il fit mettre tout le monde de l'autre côté en réclamant le silence. Il montra le tapis. Il y avait du sang frais au bas de la porte. Manifestement, un des intrus avait été blessé.

Haloub se plaqua contre un côté de la porte. Ainsi à l'abri et tous les autres délégués aussi, il gratta le panneau avec le canon de son Magnum. Souvent, dans des cas pareils, les occupants ouvraient le feu. Personne ne tira.

— Ça va. Nous savons que vous êtes là-dedans. Jetez vos armes et vous ne risquerez rien, dit Haloub.

— Vous avez la parole d'un Arabe ! cria l'Irakien.

L'Egyptien s'esclaffa. L'Irakien dit qu'il ne voyait pas ce qu'il y avait de drôle.

— Je crois qu'il n'y a personne là-dedans, dit Haloub.

— Ils doivent bien être là, il n'y a pas de sortie, déclara l'agent de la sécurité syrienne, classé comme linguiste.

— Je ne pense pas. Je connais ça. Je le sens.

— Mais j'ai les plans du navire, protesta le Syrien.

— Il a raison, intervint l'Egyptien.

Tout le monde fut d'accord.

Tout le monde sauf Haloub, qui vivait au Liban, un pays où l'on devait avancer en tirant dans tous les coins pour aller à la messe le dimanche.

Quelqu'un retourna à son consulat et rapporta un des dix-huit volumes de plans du navire. De gigantesques plans d'architecte condensés. Ils trouvèrent le corridor et Haloub repéra le grand placard. C'était plutôt un petit entrepôt.

— De quoi sont faits les plafonds et les parois ? demanda-t-il.

— D'acier blindé.

— Alors il n'y a absolument aucun moyen théorique pour que cette bande ne soit pas enfermée dans le placard, dit Haloub.

Tout le monde fut d'accord.

Du fond du couloir, plusieurs gardes en uniforme bleu de l'ONU

accoururent pour demander ce qui s'était passé. Tout le monde était-il sain et sauf ? Oui, tout le monde, assura Haloub. Les gardes leur dirent qu'ils avaient de la chance. Des fous s'étaient introduits à bord et coupaient les têtes.

— Nous les tenons enfermés dans ce placard, dit quelqu'un.

La force de l'ONU demanda à prendre la relève. Haloub refusa. Entre tous les hommes du couloir, il avait le plus d'heures de combat. Il tourna simplement le bouton de la porte du placard et l'ouvrit tandis que tout le monde se précipitait à couvert.

Le placard était vide. Il y avait du sang par terre, mais il était vide. Le couloir devint une ruche où fusaient accusations et contre-accusations. Haloub s'extirpa de la foule et retourna à son consulat.

Il laissa l'attaché de presse libanais rejoindre les autres, de crainte que la presse américaine « publie encore une histoire à la con sur les Arabes enragés de la détente ».

Haloub organisa une réunion de la délégation libanaise. Chez eux, beaucoup se seraient tiré dessus à première vue. Mais là, loin de leur pays, tous ceux qui avaient goûté à la guerre civile, qui avaient tristement appris que les cadavres ne sont pas une solution et qui comprenaient mieux la mort que les autres, écoutèrent attentivement Haloub, un chrétien maronite.

— Messieurs, dit-il, ce navire est un cercueil.

Il n'y eut aucune accusation de complot, rien qu'une attention sérieuse de la part d'hommes sérieux.

— Des crimes ont été commis à bord, cette nuit. C'est un immense bateau contenant des milliers de gens. Pourtant ces meurtres semblent être l'œuvre de terroristes. Or, les terroristes peuvent frapper n'importe où. Ils ne m'inquiètent pas trop. Ce n'est pas pour ça que j'appelle ce Léviathan un cercueil. Non. Ce paquebot est un cercueil parce qu'il a des passages secrets qui nous sont inconnus, mais connus des gens qui ont commis les meurtres.

On demanda comment Pierre Haloub le savait. Il parla du tir croisé et de la traînée de sang vers la porte du placard puis de l'absence de toute personne dans le placard apparemment bien fermé.

— Je crois que ce navire a été conçu pour tuer beaucoup de gens.

— Des Arabes ?

— Non. Tous. Tout le monde, répondit Pierre Haloub au dernier jour de sa vie.

*

* *

A Washington, le président des Etats-Unis assura au Conseil national de sécurité, à deux ambassadeurs, à huit sénateurs américains et à un interviewer, qu'il croyait fermement à la sécurité du grand navire baptisé *Nef des Etats*.

— Tout en regrettant naturellement la décision des Nations Unies de quitter New York – particulièrement ainsi, à la suite d'une querelle à propos du parking gratuit et du veto de notre représentant à la résolution de l'ONU exigeant une augmentation de cinquante pour cent de l'impôt sur le revenu des Américains pour aider les nouvelles nations à « se trouver » – nous considérons toujours l'ONU comme l'espoir de la paix par la négociation, du progrès par la raison et du changement par l'amour et le respect mutuel.

— Et les décapitations, la fusillade et l'horreur dans les appartements du consulat libanais ?

— Je suis heureux que vous me posiez cette question, dit le Président au journaliste. Cela vous prouve à quel point nous avons besoin de la paix.

Puis il s'excusa et entra, furieux, dans le bureau de son principal collaborateur. Pourquoi ne l'avait-on pas averti des horreurs à bord de la *Nef des Etats* ? Et que s'était-il passé dans les appartements du consulat libanais ?

— Brûlés vifs, monsieur le Président. Tout le consulat a flambé. Ils ont été rôtis. Cinq bombes, apparemment.

— Ah bravo ! Bravo ! Nous avons bien besoin de ça ! Nous en avons bien besoin ! J'aimerais bien que ces salauds, s'ils ont envie de se griller les uns les autres, attendent d'avoir quitté la rade de New York, pour qu'on ne nous en rende pas responsables.

— Quelle est votre position, monsieur le Président ? Pour la presse.

— Nous sommes contre le gril comme moyen de résoudre les querelles internationales. Je monte dans ma chambre.

Il dut attendre une demi-heure dans sa chambre et toutes les cinq minutes il se tourna vers le tiroir du haut d'une commode. Il pianota sur l'accoudoir d'un Chippendale. A dix-huit heures quinze précises, il forma un numéro sur le téléphone rouge caché dans le tiroir qu'il avait tant regardé.

— Vous m'avez assuré, déclara froidement le Président, que ces deux-là seraient en mission à bord. Vous m'avez donné votre parole. Aujourd'hui, j'entends parler de massacres sur ce navire. Nous et toutes les autres nations auxquelles je peux penser, sommes engagés à la sécurité de ce navire. Qui, quoi et pourquoi cette bavure ? Je veux le savoir.

— Allô ? Allô ? répondit une voix de femme avec l'accent du Bronx. C'est toi, Selma ? Selma ? Selma ?

— Qui est à l'appareil ? demanda le Président.

— Qui êtes-vous ? J'essaye de joindre Selma Wachsberg. Qui êtes-vous ?

— Je suis le président des Etats-Unis.

— Une superbe imitation, Mel. Vraiment épatante. Passe-moi Selma, tu veux ?

— Il n'y a pas de Selma ici.

— Ecoute voir un peu, gros malin. Je ne cherche pas un numéro d'imitateur. Passe-moi Selma.

— Ici, c'est la Maison-Blanche. Il n'y a pas de Selma.

— Allez, ah !

— Je suis le président des Etats-Unis et je veux que vous dégagiez la ligne.

Une autre voix intervint, pincée et citronnée. Elle expliqua qu'il y avait une interférence.

— Et comment ! s'écria la femme du Bronx. Je veux Selma Wachsberg.

— Je veux une explication, dit le Président.

— Madame, dit l'homme à la voix citronnée, ceci est une ligne privée du gouvernement. Il y a eu une erreur. J'ai besoin de parler en privé. C'est important.

— Mon coup de fil est important aussi. Le vôtre, c'est au sujet de quoi ?

— La survie possible du monde, répondit le citron.

— Le mien est plus important. Raccrochez.

— Madame, c'est votre Président qui vous parle et il vous demande votre aide. Je ne la demande pas seulement au nom de votre pays mais au nom du monde entier.

— Allô ? Allô ?

— C'était une autre voix féminine, plus jeune que la première.

— Selma ? C'est toi ?

— Ce que je veux savoir, c'est ce qui est allé de travers dans la rade de New York, dit le Président.

C'était un risque, certainement. Mais il savait qu'il ne pourrait pas joindre de nouveau cet homme avant le petit matin et il ne pouvait attendre jusque-là pour savoir ce qui s'était passé. Les lignes téléphoniques fonctionnaient de telle manière que leurs deux numéros n'existaient qu'à des heures précises. De plus, s'il ne donnait pas trop de détails, les deux femmes ne sauraient pas de quoi ils parlaient. Il se dit que rien ne marchait plus, en Amérique.

— Ruth, Ruth, c'est toi ?

— C'est moi, Selma. Qui est ce con sur ta ligne ?

Nous n'avions pas nos gens là-bas, dit le Dr Harold W. Smith, l'unique directeur que l'agence secrète CURE avait jamais eu.

— Qui ça ? demanda Selma Wachsberg, pensant qu'il y avait eu une réception où elle n'avait pas été invitée.

— Pourquoi ? Vous me l'aviez assuré, gronda le président des Etats-Unis à qui Smith avait promis, la semaine précédente, que son unité spéciale de deux hommes serait lancée comme équipe de sécurité flottante, à l'insu des autres services de sécurité.

— Allez-vous raccrocher tous les deux ? J'ai à parler de choses importantes, déclara Ruth Rosenstein, habitant au 2720 Grand Concourse, dans le Bronx, qui avait découvert un comptable célibataire qui disait que, oui, il aimerait bien faire la connaissance d'une jeune fille charmante appelée Selma, qui était une cuisinière fantastique.

— Petit désordre. Unité ne veut plus travailler pour nous.

Smith savait que deux femmes, sur une ligne accidentellement ouverte, ne pourraient absolument pas retracer la communication ni même comprendre de quoi il était question.

— Dites, vous êtes mariés, tous les deux ? demanda Ruth Rosenstein, sachant que de bonnes unions avaient été conclues grâce à de plus grands hasards.

— Oui, dit le président des Etats-Unis.

— Oui, répondit le Dr Harold W. Smith de CURE.

— Ruth, tu n'as pas honte ? cria Selma Wachsberg, secrètement ravie que la question ait été posée carrément, ce qui lui évitait de le faire avec tact.

— Vous êtes juifs ? demanda Ruth Rosenstein.

— Non, répondit Smith.

— Non, dit le Président.

— Alors ça n'a pas d'importance, dit Ruth.

— Ruth ! protesta Selma qui, à trente-quatre ans, estimait que la priorité numéro un dans la vie était l'amour, pas la religion.

Eh bien, envoyez quelqu'un, ordonna le Président.

— Ce sont nos seuls quelqu'un, nous ne sommes pas une armée.

— Voulez-vous dire que nous sommes impuissants ? demanda le Président.

— Probablement, répondit Smith.

— Avez-vous essayé la méditation transcendente ? demanda Selma.

— Au diable la MT, moi je prends du Mogadon, dit Ruth qui avait découvert que la plupart des problèmes deviennent moins ardues après une bonne nuit de sommeil.

— Avez-vous des suggestions ? voulut savoir le Président.

— Moi ? dit Ruth.

— Non, non, pas vous.

— Je vais essayer de persuader cette équipe. Mais je ne garantis rien. Sans eux, je ne sais pas ce que nous ferons, avoua Smith.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Selma.

— Il ne peut pas donner de garanties, expliqua Ruth.

— Ah ? fit Selma.

— Tu ne trouves pas qu'il imite bien le Président ? dit Ruth.

— C'est lui. Je savais bien que je reconnaissais sa voix, répondit Selma.

— Allons donc, dit Ruth.

— Je te dis que c'est lui, insista Selma, abasourdie.

— Vraiment ? Ecoutez, monsieur le Président. Ne vous en faites pas. J'ai voyagé. Ce pays est le plus grand et le plus épatant du monde. Faites ce que vous jugez bon et laissez-les tous mariner dans leur jus.

— Si vous voulez nous aider, madame, raccrochez, dit le Président.

— Qui est-ce qui paye cette communication ? demanda Ruth.

— Franchement, je n'en sais rien, répondit le Président.

— Mieux vaut raccrocher, monsieur le Président, conseilla Smith. Nous nous contacterons plus tard.

— Bonne chance, vous deux, leur souhaita Ruth.

*

* *

A bord du navire de l'ONU, les enquêteurs du bord fouillèrent les débris calcinés du consulat libanais. Les cadavres restaient où ils avaient été brûlés jusqu'à l'os, raides et cassants, les lèvres carbonisées ce qui fait que les squelettes avaient l'air de sourire.

L'équipe d'enquêteurs était composée d'un Américain, d'un Russe, d'un Anglais, d'un Chinois et de cinq Arabes de la sécurité.

Les Arabes s'observaient entre eux et surveillaient tous les autres. L'agent de la sécurité chinoise surveillait le Russe, et l'Américain surveillait le Chinois, le Russe et les Arabes. Ils se tenaient au milieu du salon d'attente du consulat et tournaient en rond. Cela laissait le Britannique libre de fouiller dans les coins. Il avait trouvé les défenses parfaitement adéquates, même si elles avaient été sans doute dressées à la hâte par Pierre Haloub, chef de la mission libanaise.

Personne n'aurait dû pouvoir pénétrer, les mettre tous hors de combat et incendier les bureaux. Pourtant, quelqu'un l'avait fait. Haloub et tous les autres étaient morts. Comment ? Les Libanais étaient des hommes prudents,

tous des survivants de Beyrouth, où le simple fait de se réveiller le matin est une importante démonstration de prudence et de ruse.

De plus, pensait l'inspecteur Wilfred Dawes, anciennement de Scotland Yard et actuellement prêté au MI 5, c'était ce consulat libanais qui avait dit au consulat égyptien voisin que le navire était un cercueil. Auraient-ils été tués précisément parce qu'ils savaient quelque chose ? N'était-ce pas Pierre Haloub qui avait imposé le cessez-le-feu dans la matinée et repéré le placard aux traînées de sang où les terroristes avaient disparu ? Avait-il appris quelque chose ?

Dawes n'était pas un homme imposant mais son ventre rond et ses joues maflues le faisaient paraître plus gros. Il portait un costume de tweed marron et un gilet de flanelle avec une cravate foncée sur une chemise blanche. La raie de ses cheveux grisonnants semblait tracée au cordeau. Il fumait du tabac bon marché et avait la ferme intention de toucher sa retraite au lieu de fournir à sa femme une pension de veuve.

Quand il retourna dans le salon principal où tout le monde s'observait, il avait une assez bonne idée de la raison pour laquelle le consulat libanais avait été choisi pour la destruction, bien qu'il ne sût pas comment on avait fait. Le mot clef était cercueil. Il avait été prononcé par un homme à qui la mort quotidienne était familière et Haloub n'était pas porté à l'exagération. Le mot avait aussi été entendu, ce qui était également tout à fait logique.

Les autres agents de la sécurité demandèrent à Dawes ce qu'il avait fait.

— J'ai un peu farfouillé dans les coins.

En disant cela, l'inspecteur Dawes du MI 5 fournissait aux autres leur premier sujet d'entente. Dawes faisait partie de leur équipe et s'il voulait travailler pour les Nations Unies, il devait le faire avec l'esprit de corps adéquat, à savoir rester avec tout le monde de manière à discuter à fond. Alors que Dawes farfouillait dans les débris calcinés, l'équipe de sécurité avait trouvé une explication idoine et voulait que Dawes y adhère.

— Quelle explication avons-nous ? demanda-t-il.

— Tout le monde sauf l'Amérique dit que c'est l'œuvre de sionistes, dit le délégué libyen.

— Je vois. Et que dit l'Amérique ?

— L'Amérique dit que ce n'est pas le travail des sionistes.

— Je vois, répéta Dawes.

— Et vous, qu'est-ce que vous dites ?

— Je m'abstiens, répondit Dawes.

Il comprenait que s'il devait résoudre cette énigme et avouer publiquement, n'importe où à ce bord, qu'il avait élucidé ce crime, il serait aussi mort que les squelettes carbonisés qui l'entouraient. Ce n'était pas

impossible à élucider, simplement dangereux.

Il devait d'abord découvrir quand il avait été décidé de transformer ce pétrolier en paquebot de luxe, qui avait procédé aux transformations et une foule d'autres faits assommants, qui tous s'étaient perdus dans la lumière éblouissante de la publicité. Il arrive que l'on projette tant de lumière sur un sujet que l'on ne voit que la lumière et pas le sujet. Ainsi en était-il de la *Nef des Etats*. Dawes avait entendu, lu et vu tant de publicité à son sujet que ce fut pour lui un petit choc quand il s'aperçut qu'il n'en connaissait rien du tout.

L'abstention de l'inspecteur Dawes, ce jour-là, fut appelée de la « lâcheté morale » par les autres agents de la sécurité. Dawes haussa les épaules. Il avait du travail.

CHAPITRE IV

Avant l'argent, la mort. Tel était le marché.

Remo vit Chiun hocher la tête, imperceptiblement, le souffle de barbiche blanche bougeant à peine, les longs ongles reposant paisiblement sur le berceau de sa main. Il était assis, en kimono de fil d'or brodé d'argent et de pierreries. Remo n'avait jamais vu le Maître de Sinanju avec ce kimono, pas une fois en dix ans. Il avait demandé à Chiun s'il devait porter un kimono, lui aussi.

— Non, répondit Chiun. Tu es ce que tu es, et c'est très bien.

Chiun n'avait encore jamais fait de compliments à Remo. Mais depuis que Remo était revenu à bord du petit yacht à moteur amarré à Virginia Beach, en Virginie, et avait avoué qu'il avait été stupide, parfaitement stupide de servir un pays qui ne voulait plus se battre pour lui-même, Chiun répétait qu'il était remarquable, supérieur et bon au point que Remo regrettait les insultes et la dérision de naguère.

— Comment oses-tu te traiter de stupide et d'indigne ? protesta Chiun quand Remo revint, et la colère parut électriser son corps frêle. Tu as reçu Sinanju. Toi, un des rares entre les siècles, tu sais employer ton corps comme il a été fait. Tu penses. Tu agis. Tu es supérieur.

— Non, vous aviez raison, petit père, insista Remo. Vous avez jeté des diamants dans la boue. Vous m'avez donné Sinanju et qu'est-ce que j'étais ? Rien. Je n'étais rien quand vous avez commencé à m'entraîner. Je ne connais même pas mes parents. J'ai été élevé dans un orphelinat. Pas de passé. Pas de présent. Pas d'avenir. Rien. Zéro multiplié par zéro ça fait zéro.

Chiun sourit, sa figure jaune parcheminée exprimant une joie secrète.

— Rien, tu dis ? Indigne, tu dis ? Est-ce que tu crois qu'un Maître de Sinanju serait assez fou pour déverser un océan de sagesse dans un bol fêlé ? Crois-tu que moi, Chiun, je ne puisse juger la valeur ? Me traiterais-tu d'imbécile ? Ton désespoir te fait-il perdre la raison ? Voilà que tu dis que j'ai commis une erreur.

— Ne riez pas. Bon Dieu, ne riez pas, gronda Remo, mais le petit rire grinçant de Chiun s'éleva.

— J'ai commis une erreur, moi, dit Chiun et cela l'amusa comme un hochet amuse un bébé. Moi, j'ai pris une mauvaise décision.

— Mais non, vous n'avez pas pris de mauvaise décision. Ils ont payé son tribut à votre village et vous étiez payé pour m'entraîner.

Comptant. Ils payent comptant, vous enseignez. Alors vous avez bien fait. L'or a été livré à Sinanju chaque année à l'heure et vous avez agi avec sagesse.

Chiun remua légèrement la tête.

— Non. J'aurais pu te montrer comment bouger tes mains et tes pieds mais je ne t'aurais jamais donné Sinanju si tu en avais été indigne. Tu as appris en dix ans seulement ce que d'autres ne maîtrisent qu'au bout de cinquante ans. Quand tu en auras soixante, tu seras un grand Maître. Moi, je le dis. Comment oses-tu le nier ?

Mais j'ai jeté ma vie aux ordures pendant plus de dix ans. Ce pays se désagrége. Il ne vaut rien, je crois.

— Non. Il t'a produit et par conséquent n'en dis pas de mal. Crois-tu que le peuple de Sinanju, un pauvre petit village de Corée du Nord, soit digne des Maîtres de Sinanju ? Jamais de la vie. Le peuple est paresseux et mangeur de viande. Néanmoins, de ses reins sont venus les joyaux de l'Histoire. Nous. C'est ainsi. Tu es bon. Sache cela si tu ne sais rien d'autre. Tu es bon. Tu reçois le bon et bientôt tu donneras le bon. Dans vingt-cinq ou trente ans, tu pourras enseigner et jamais on ne possède autant que lorsqu'on donne aux autres.

Malgré tout le contrôle de son corps, qui lui disait même quels éléments se déplaçaient dans son sang, Remo se cramponna dangereusement au bord du précipice des larmes. Il les sentait dans ses dents. Et il ne pleura pas. Il capitula.

— Oui, bon. Vous savez, Chiun, je suis bon. Bougrement bon.

— Mais ingrat. Incroyablement ingrat et tu abuses des douces âmes paisibles.

La douce âme paisible était, naturellement, Chiun. Les abus, c'était quand Remo ne faisait pas tout le marché et la cuisine, respirait bruyamment pendant la rediffusion de vieux feuilletons télévisés, appréciait mal la poésie de Chiun, plus particulièrement son « Ode à un pétale de fleur s'ouvrant au soleil matinal » de quarante mille pages en Ung du VII^e siècle avant J-C.

— Vous avez raison, dit Remo. Je suis ingrat, je ne veux plus entendre votre poème. On dirait une cruche de verre se cassant dans un tambour en fer-blanc, même si vous appelez ça de la poésie. Vous avez encore raison, petit père. Je suis ingrat.

Et comme Remo disait cela avec son ancienne méchanceté joyeuse et son manque de sensibilité, et comme il le disait avec le sourire, Chiun ne fit que les réflexions désobligeantes de routine qui, bien entendu, ne produisaient plus aucun effet sur son élève blanc.

Ce fut alors que Chiun annonça que la leçon la plus importante qu'il donnerait jamais à Remo allait commencer. C'était le « marchandage » et Remo devait l'apprendre, maintenant qu'il était délivré de son travail pour le Dr Smith.

— Je n'ai jamais aimé cet homme, dit Chiun. C'est un fou. Alors

maintenant, tu dois m'observer attentivement, car l'avenir de Sinanju dépend de cet exercice crucial. Car quel peut être l'avenir d'un artiste s'il n'a rien à manger ?

Chiun décida que puisque la Maison de Sinanju n'avait pas travaillé pour les Perses depuis douze cents ans et puisque la Perse était désormais riche de pétrole et avait ce que Chiun considérait comme la forme de gouvernement la plus éclairée et la plus raisonnable – une monarchie absolue dirigée par l'empereur, le Shah in Shah, prétendant au Trône du Paon, Shah Reza Pahlevi de Perse, appelée maintenant Iran – ce serait la Perse qui aurait la première l'occasion de profiter des services de Remo et de Chiun.

— Petit père, l'ambassadeur d'Iran ne va pas venir à Virginia Beach rien que pour nous. Je sais qui vous êtes, vous savez qui vous êtes, Smitty sait qui vous êtes et peut-être une demi-douzaine de personnes dans le monde entier le savent, mais vous ne pouvez pas espérer qu'un ambassadeur à Washington lâche tout du jour au lendemain rien que pour négocier un contrat pour quelques coups.

— Premièrement, répliqua Chiun, ce n'est pas du jour au lendemain. Deuxièmement, je ne supplie pas un ambassadeur. Il n'est qu'un véhicule de Sa Majesté. Et troisièmement, quand tu verras comment un véritable gouvernement est dirigé, tu verras mieux combien tous les autres sont mauvais.

— Il ne viendra pas.

— Demain. Je crois que la chaleur de midi sera bonne.

— Jamais, déclara Remo.

Vingt heures plus tard, il accueillait à bord du petit bateau amarré à Virginia Beach un des plus célèbres ambassadeurs de Washington. Les gardes du corps du diplomate appartenaient à une petite force d'élite qui avait consacré sa vie à la protection du trône du Shah et avaient peaufiné leurs mortels talents en jonglant avec de très gros poids. Chacun de ces deux hommes pesait cent vingt kilos et mesurait dix centimètres de plus que Remo.

L'ambassadeur portait un costume foncé à fines rayures qui lui allait comme une seconde peau et avait dû coûter autant qu'une pièce de musée. Les gardes du corps le suivaient. Il transpirait abondamment sous le soleil estival et s'épongeait le front avec un mouchoir de soie.

Il considéra la mince charpente de Remo avec le mépris d'un homme à qui l'on offre dans un restaurant des fruits blets, un homme déjà repu.

— Permettez-moi de dire ceci. Avant l'argent, le sang, déclara-t-il à Remo.

— Quoi ?

— Vous êtes censé être Sinanju, non ?

— Vous voulez dire le Maître de Sinanju ?

— Exact. Je suis Mahoud Zarudi, ambassadeur de sa Très Sereine Majesté, empereur, Shah in Shah, monarque du Trône du Paon, Shah Reza Pahlevi. Je suis ici sur son ordre. Je n'ai pas l'intention de m'attarder. Il y a ce soir à New York une réception à laquelle je dois assister, pour le lancement de la *Nef des Etats*, le nouveau siège des Nations Unies. Je vais vous donner le choix maintenant pour sauver votre vie et ne pas me faire perdre mon temps.

Remo, très nonchalant en short blanc et teeshirt rayé, toisa le dandy en costume rayé et les deux colosses derrière lui à la tête rasée. Le premier avait une cicatrice ronde au sommet du crâne, comme s'il lui était arrivé un jour de ne pas bouger pour permettre à quelqu'un de lui taper dessus avec une batte de base-ball.

— Je ne suis pas le Maître de Sinanju, dit Remo. Il est à l'intérieur.

— Et qui êtes-vous donc ? demanda l'ambassadeur.

— Vous n'avez pas envie de le savoir, fiston, dit Remo.

Il introduisit de mauvaise grâce l'ambassadeur Zarudi dans la petite cabine où Zarudi annonça à Chiun, Maître de Sinanju, qu'avant l'argent il devait y avoir du sang car il ne voulait pas perdre son temps ni l'argent de l'empereur.

— Quand on possède un trésor national, on est toujours assailli par des charlatans cherchant à voler le peuple de ses richesses naturelles. Sa Majesté a l'impression d'avoir correspondu avec le vrai Maître de Sinanju. Sa Majesté a un cœur ouvert et gracieux.

Chiun, assis au centre de la cabine dans son somptueux kimono, hocha sereinement la tête.

— La grâce du cœur du Shah m'est bien connue.

— Et, de même, la légende de Sinanju en Orient. Très bien connue de ceux qui sont assis sur les trônes, répliqua l'ambassadeur. Et de ceux qui tentent d'utiliser cette légende pour voler ses richesses au peuple.

Remo ferma derrière lui la porte de la cabine.

— Si vous parlez du pétrole du sous-sol, extrait par des Américains avec des machines américaines et rendu précieux par le besoin qu'en ont les Américains, alors ce n'est un trésor que parce que nous acceptons de le payer. Vous en avez autant besoin que nous de poussière. Vous vous êtes multipliés dessus, c'est tout.

Remo s'attendait à être grondé par Chiun mais il n'y eut pas de reproches. Il savait qu'il devait se taire et écouter. Il avait honte d'avoir ouvert la bouche.

Zarudi ignore Remo comme si la réflexion ne méritait pas de réponse. Les deux gardes du corps encadraient massivement le mince Américain.

— Comme je disais, reprit Zarudi, nous devons protéger notre trésor national. La Maison de Sinanju n'est qu'une légende. Car pour croire qu'il existe une Maison de Sinanju, on doit croire qu'il existe des hommes capables

de gravir et de descendre des falaises à pic aussi vite que d'autres courent sur un terrain plat. On devrait croire qu'il existe des hommes capables de casser de l'acier avec leurs mains et qui ont des réflexes assez rapides pour saisir des flèches au vol. Voilà ce qu'on doit croire, pour croire à Sinanju. Je n'y crois pas.

— Alors qu'est-ce que vous fichez ici ? demanda Remo.

— Je suis ici sur l'ordre de mon souverain. Il désire employer un Maître de Sinanju et je désire lui prouver que Sinanju n'est qu'un conte de fées, comme les ogres qui mangent des bébés, Ali Baba et les Quarante Voleurs et tous les autres contes que l'on utilise pour distraire les enfants.

Chiun leva une main délicate. C'était pour Remo un signal de se taire mais l'ambassadeur put le prendre pour une approbation.

— Je suis d'accord, dit-il. Ce que nous n'avons pas, paraît ne pas exister. Vous avez simplement vu des gens qui ne sont pas nous et, par conséquent, comme nous sommes si différents, vous ne pouvez croire en nous. C'est une très sage conclusion.

— Nous pouvons régler cette impasse, vieillard, si vous nous faites une petite démonstration de ce que vous prétendez être. N'êtes-vous pas un peu vieux ?

— Si, dit Chiun. Pour faire mes dents. Sur ce, Remo rit très fort pour manifester son mépris. Un des gardes du corps pressa ses mains l'une contre l'autre pour indiquer qu'il pourrait écraser la tête de Remo comme un grain de raisin. Remo sourit.

— Je vous avertis que ces deux hommes appartiennent à la garde personnelle du Shah et sont les plus redoutés de tout le Moyen-Orient, déclara l'ambassadeur.

— Après votre coiffeur, dit Remo...

— Vous devez montrer qui vous êtes, déclara Zarudi. Vous devez le prouver contre ces hommes. Je regrette mais c'est ainsi.

— Comment savons-nous si vous ne désirez pas nous faire exécuter ces deux hommes pour rien ? demanda Chiun. Nous ne travaillons pas pour rien. Ce ne serait pas professionnel.

Alors je vous paierai pour assassiner mes deux gardes du corps. Mille dollars chacun. Nous allons appareiller et aller dans les eaux internationales au-delà de la limite des trois milles, et puis vous pourrez toucher votre argent ou mourir. Je ne souhaite pas cela, vieillard, mais je dois protéger le trésor de mon peuple.

Zarudi sentit le menton d'un de ses gardes du corps se poser sur son épaule, par derrière. C'était un grave manquement à l'étiquette et pourtant le garde du corps souriait. Zarudi regarda avec colère au fond de ses yeux noirs, son expression exigeant des excuses. Mais l'homme ne le regarda pas. Il

continua de sourire. Et puis Zarudi s'aperçut que le bras droit du mince Américain était étendu jusqu'au cou de l'homme. Il tenait la tête du garde du corps contre l'épaule de Zarudi. Jamais le garde n'aurait dû le laisser faire.

— Tue-le, ordonna Zarudi.

Mais le garde du corps se contenta de sourire sur l'épaule, son menton effleurant la joue de l'ambassadeur.

— Tue-le, ordonna Zarudi en se retournant sur la droite.

Mais l'autre garde le regardait fixement, avec un sourire maladif et des larmes dans les yeux. Il croisait ses mains devant son pantalon foncé, encore plus foncé à l'entrejambe où il l'avait mouillé.

— Tue-le, répéta Zarudi.

— Monseigneur, regardez, bégaya le garde en montrant son camarade.

L'ambassadeur, déjà irrité par l'insolence de l'homme qui osait reposer son menton sur une épaule diplomatique, entendit tomber un liquide poisseux sur son soulier gauche quand il se déplaça. Il baissa les yeux. Le bras du garde saignait sur sa chaussure. Zarudi se demanda comment il était possible que son bras soit là en bas alors que le menton était sur son épaule.

Zarudi recula d'un pas en chancelant et quand il vit la tête du garde tenue en l'air et le corps décapité par terre, saignant du cou comme un égout rouge, il hurla. L'Américain avait décapité le garde avec ses mains et en silence. Zarudi se rappela les énormes muscles du cou du garde et la réflexion des militaires disant que pour les corps à corps, les gardes personnels du Shah aimaient ajouter des couches musculaires à leur cou parce que c'était là que les combattants frappaient.

— Et voilà le travail, trésor, dit Remo, lâchant la tête pour s'épousseter les mains. On doit croire ce qu'on doit, ne doit-on pas ?

Et ce fut ainsi que le trône du Paon, dans le dernier quart du XX^e siècle, accueillit de nouveau les services de la Maison de Sinanju, avec un cœur heureux et des sentiments optimistes sur l'alliance du Trône et de la loyale Maison.

— Loyale jusqu'à la fin des étoiles. Longue vie au Shah. Longue vie à l'impératrice. Longue vie au prince qui dans bien, bien des années, montera sur le trône qui lui revient dans la véritable gloire de sa vraie royauté, la Maison de Sinanju à sa main droite, son épée, son bouclier et son assurance de la victoire dans tous les combats !

Ainsi parla Chiun.

— Cette ordure-là par terre est à vous ? Nettoyez-moi ça.

Ainsi parla Remo.

L'ambassadeur, avec un empressement terrifié, tint à assurer le Maître de Sinanju de sa reconnaissance et de sa joie de pouvoir rapporter à son Shah que

le trône et la Maison étaient maintenant alliés, mais il demanda si l'Américain devait venir aussi et, dans ce cas, s'il ne pourrait traiter un peu plus protocolairement l'ambassadeur.

— Dites, gronda Remo en empoignant cent cinquante dollars de cravate diplomatique pour en faire un socle au menton. Je suis très poli. Très.

Zarudi se demanda si Remo ne pourrait l'exprimer un peu moins vigoureusement. Et Chiun parla :

— Quand il y a une fleur d'une grande beauté et d'une grande valeur, il y a parfois des épines. Plus grande la beauté, plus pointue l'épine. Nous sommes sûrs que Sa Majesté saura apprécier ce que vous avez enduré en son nom.

Ainsi, il fut convenu que la Maison de Sinanju se mettrait au travail immédiatement, pas dans la capitale, Téhéran, mais plutôt comme gardes spéciaux à bord du paquebot géant *Nef des Etats* où il y avait eu des ennuis et où la délégation iranienne pourrait être en danger.

Le petit yacht à moteur fut conduit au-delà de la limite des trois milles, le corps et la tête furent lestés et immergés avec une prière de Chiun sur le grand bonheur de perdre sa vie au service de son empereur. Cela amena le sujet du paiement des mille dollars, qui ne serait pas accepté en papier monnaie mais en or et en pierres précieuses, la grande émeraude à la main droite de l'ambassadeur couvrant apparemment ces mille dollars de frais.

L'ambassadeur protesta que la bague valait dix-huit mille dollars.

Chiun expliqua que c'était un prix de détail, pas de gros, et qu'il ne voyait pas pourquoi la Maison de Sinanju serait responsable des tarifs inflationnistes d'intermédiaires surpayés.

L'ambassadeur Zarudi répondit qu'il donnait sa bague d'un cœur léger.

— Ou avec un doigt en moins, dit Remo.

Dans l'avion de New York, Remo raconta à Chiun qu'il avait vu des images de la *Nef des Etats*. Smith avait voulu qu'il en apprenne quelque chose pour CURE. Il dit qu'il ne savait pas quel effet cela lui ferait, s'il était obligé de tuer des Américains, au service de la Perse. Il ne savait pas s'il en serait capable.

— Ne t'inquiète pas, dit Chiun. Nous travaillons pour des crétins.

— Mais vous avez dit qu'il n'y avait rien de mieux que de travailler pour la couronne de Perse.

Chiun eut soudain un trou de mémoire. Mais il fit observer que lorsqu'ils verraient l'empereur, Remo devrait être plus protocolaire.

— Vous pensez que je ne suis pas assez poli ?

— Non. Tu es très poli. Je te demande d'être un peu plus traditionnel.

— Non. Je crois que vous avez raison. Je ne suis pas poli.

— Tu peux apprendre à être poli. Tu peux atteindre le summum des bonnes manières gracieuses simplement en me suivant.

— J'aime mieux être moi.

— Un noble but et fort digne.

— Vous dites ça parce que je n'ai pas le moral. Je crois que j'aimais mieux avant, quand vous m'insultiez.

— Moi aussi. Mais je ne t'insultais pas. Le crapaud pense toujours que la fleur offense son vilain corps. Quant à ta volonté d'être simplement toi-même, les pierres qui bordent la route le font. Ton contentement de toi est l'écrasant triomphe du mauvais goût sur la perspicacité. Quant à la cour du Shah à Téhéran, il me faudra traîner de la boue devant le trône du Paon et tenter de la déguiser en joyau. Cela m'a épuisé, d'essayer de te remonter le moral. Je suis fatigué d'être gentil.

Une hôtesse arriva de l'avant de l'appareil, porteuse de deux messages. Un, l'ambassadeur voulait que Remo et Chiun le rejoignent immédiatement. Deux, l'hôtesse se contenterait de Remo, plus tard. Elle lui adressa un sourire lascif.

— Dites-lui que s'il a à nous parler, il n'a qu'à venir ici, répondit Remo.

— Dites-lui, ajouta Chiun, que nous travaillons industrieusement pour lui.

— Bon, mais laquelle des deux réponses ? demanda l'hôtesse.

— C'est la même chose, répliqua Chiun.

Bientôt, le second garde du corps, encore vivant, vint respectueusement de l'avant avec deux enveloppes. Il annonça que l'ambassadeur Zarudi aimerait que ses tueurs à gages lisent les articles de journaux, pour connaître les dangers du navire des Nations Unies.

Remo confia à Chiun qu'il avait assisté à une sorte de conférence sur ce bateau et que les agents de la sécurité de nombreuses nations craignaient qu'il devienne la cible de terroristes, capables de prendre tout le bateau en otage à sa première croisière.

Chiun prit la moitié des coupures de presse et donna l'autre à Remo. Chiun lut. Mary Worth et Remo Peanuts. L'autre face des coupures était marquée au crayon rouge. Les titres parlaient d'un nouveau groupe terroriste, le Front de Libération scythien.

Chiun demanda à échanger les coupures. Il lut Peanuts et Remo Mary Worth. Chiun n'aimait pas les animaux qui parlent. Au bout d'un moment, l'ambassadeur en personne arriva.

Que pensait, demanda-t-il, le Maître de Sinanju des dangers des Scythes ? Qu'avaient appris, au cours de la glorieuse histoire de la Maison de Sinanju, les plus grands assassins du monde sur les Scythes ? Zarudi fit observer que les Scythes jadis redoutés n'existaient plus en tant que peuple. Du moins,

c'était ce que tout le monde croyait, mais on avait cru la même chose de la Maison de Sinanju. Les Scythes existaient peut-être.

Chiun déclara que l'utilisation du nom était très importante. Il expliqua que les Scythes étaient d'anciens ennemis des Mèdes, les ancêtres de l'ambassadeur qui vivaient avant les Perses. Tout excité, Zarudi hocha la tête, oui, oui, c'était vrai. Et Chiun dit que l'emploi même du nom représentait des dangers particuliers pour le trône du Paon. Mais en même temps que les dangers c'était un grand avantage, parce que ceux qui utilisaient le nom de Scythes ne savaient pas que la Maison de Sinanju régnait maintenant sur la nuit au nom de la Perse, attendant de semer la mort chez les ennemis de l'ambassadeur.

— Vous allez attaquer ? demanda Zarudi.

— Non, répondit Remo. Nous allons utiliser leur force comme leur faiblesse. Plus on paraît faible, plus ce sera fatal pour les Scythes.

Chiun approuva.

— Gloire à la Maison de Sinanju, dit l'ambassadeur.

Chiun réclama de plus amples renseignements sur les Scythes, de préférence avec Mary Worth au dos.

— Un moment de grand danger et de grandes possibilités, dit Chiun à l'ambassadeur, en clignant de l'œil à Remo.

Il examina attentivement les coupures de presse de Remo. Il n'y avait plus de Mary Worth.

CHAPITRE V

Ce fut un lancement grandiose.

Le gigantesque navire des Nations Unies sortit de la rade de New York, avec assez de lumières pour fournir un mois d'électricité à l'Iowa.

Il y avait là assez de journalistes du monde entier pour former tout le personnel du New York Times, du Times de Londres, et de la Pravda réunis mais ils durent tous couvrir l'événement du quai, les Nations Unies ayant estimé que la presse internationale était trop friande de scandale et qu'on ne pouvait s'y fier. Désormais, toutes les nouvelles sur les activités de l'ONU seraient transmises par le chargé de presse de l'organisation, un Africain gagnant quatorze mille dollars par an et possédant un diplôme d'Artisanat Culturel Anthropologique, autrement dit de vannerie.

Les cales du géant des mers contenaient assez de provisions et d'alcools de luxe pour fournir les grandes armées de Gengis Khan pendant deux ans de campagnes. Les impressionnants moteurs nucléaires, profondément scellés dans leurs habitacles réfrigérés, propulsaient les immenses hélices avec cent vingt fois la puissance de la bombe atomique de Hiroshima.

La Nef des Etats avançait comme une péninsule blanche immaculée, quittant lentement la terre pour le vaste océan Atlantique. Les hommes n'étaient que de simples points sur ce géant. Il faudrait aux délégués une année entière pour l'explorer complètement, avec ses salles de bal, ses salles de conférences, ses consulats, ses courts de tennis, son stade-gymnase au sol d'astro-turf pouvant contenir cinq mille spectateurs. Lancé à pleine vitesse, il fallait au vaste navire un minimum de douze milles vingt-sept pour s'arrêter.

Il n'y avait aucune sensation de mouvement mais on avertit les passagers que de soudains grondements de tremblement de terre à l'arrière ne seraient que les ondes de choc de l'étrave fendant les eaux à l'avant. En réalité, le navire ne fendait pas les vagues, il les écrasait. Une démonstration faite pour les délégués avait usé, comme comparaison, d'un manche à balai enfoncé dans un haut gobelet étroit. L'eau remontait et débordait autour du manche à balai.

L'ambassadeur Zarudi lui-même expliqua ce qu'il savait de ce monstre tandis que des porteurs se chargeaient des quatorze malles laquées de Chiun. Zarudi demanda au Maître de Sinanju ce qu'il pensait de cette merveille du XX^e siècle.

— Pleine de courants d'air, dit Chiun.

L'ambassadeur en personne montra à Chiun comment régler la température, au moyen d'un thermostat fournissant également le degré précis d'humidité désiré.

— Etouffante, dit Chiun.

Zarudi régla de nouveau le thermostat.

— Humide, dit Chiun.

L'ambassadeur retourna au contrôle.

— Sec, dit Chiun.

Zarudi proposa à Chiun de régler la température et l'humidité lui-même, à son goût.

— Non, répondit le Maître de Sinanju. Les épreuves pour la gloire et l'honneur du trône du Paon ne sont pas des épreuves mais une joie.

Remo savait que c'était ridicule parce que le corps humain lui-même est la plus grande chaudière et le plus grand climatiseur, si l'on sait s'en servir et Chiun le savait. Cependant, il ne dit rien parce que Chiun avait expliqué que lorsqu'on travaillait pour un empereur, la seule personne à qui l'on devait plaire était l'empereur. Il avait mis en garde Remo contre une amitié exagérée avec l'ambassadeur Zarudi, à quoi Remo répondit que cette amitié serait fort improbable.

— Sois poli mais pas amical, avertit Chiun. Zarudi demanda à Chiun d'examiner le dispositif de sécurité du consulat, pour voir si un groupe terroriste trouverait une faille dans ces défenses.

— C'est vous qui avez construit tout ça ? demanda Chiun après avoir sereinement visité des cabines, des salons de réception, des bureaux, des salles de transmissions, des salles de conférences et des chambres à coucher.

— Non. Ça l'a été par le grand armateur Démosthène Skouratis. C'est le plus grand navire jamais lancé.

— Et ce Skouratis est loyal à l'empereur ?

— Il ne l'a pas construit pour l'empereur mais pour le monde.

— Si quelqu'un taillait un costume pour quelqu'un d'autre, le porteriez-vous ?

— Non. Bien sûr que non, répondit Zarudi qui passait pour l'homme le plus élégant du corps diplomatique.

— Si vous ne confiez pas votre apparence à quelque chose fait pour quelqu'un d'autre, pourquoi lui confiez-vous votre vie ? Vous direz à Sa Majesté que le Maître de Sinanju déclare que ce consulat n'est pas sûr parce qu'il n'a pas été construit par des mains perses. Cela, je le donne en cadeau. Nous ne sommes pas des gardes du corps mais nous savons comment ils doivent penser et travailler. Vous parlez de flammes dans les cabines et de gens qui disparaissent après avoir coupé des têtes. Ce n'est pas du tout surprenant. Vous devriez être reconnaissant que ces choses se soient passées tôt, révélant le plus grand défaut de votre cuirasse, votre fausse impression de sécurité. Car le plus grave de l'homme est son illusion de sécurité.

— Que devons-nous faire ? demanda Zarudi.

— Construire votre propre forteresse.

— Mais nous faisons partie d'un immense navire. Nous ne pouvons pas construire le nôtre.

— Alors apprenez à mourir de manière à ne pas faire honte à votre empereur.

Le sang-froid glacial de Zarudi se brisa comme un cube de glace sous un coup de maillet. Pourquoi le Maître de Sinanju avait-il été recruté ? Si Zarudi était tué, ça révélerait la faiblesse du trône du Paon. Comment le Maître de Sinanju pouvait-il conseiller à son employeur de bien mourir ? Chiun, dit Zarudi, n'avait pas été embauché pour rester les bras croisés et regarder mourir les favoris de l'empereur.

— La plus grande épée ne rend pas le monde sûr pour les puces, pontifia Chiun et il tourna le dos à l'ambassadeur.

Remo haussa les épaules. Cette affaire ne lui plaisait pas. Il n'aimait pas Zarudi. Il n'aimait pas ce bateau. Il n'aimait pas le parfum des diplomates ni être entouré de serviteurs. Ils le mettaient mal à l'aise.

Dans leurs cabines, il y avait des cadeaux du Shah : des services à thé en argent, une coupe ornée de pierreries, un grand téléviseur de fabrication française incrusté des symboles de la Maison de Sinanju en or et en argent, des boîtes de porcelaine, des nattes de soie pour dormir, des fruits exotiques, du gibier et une jeune fille aux yeux noirs en tailleur européen très strict. Elle avait été élevée à Paris et devait être leur secrétaire.

— Nous n'en avons pas besoin, dit Remo. Merci quand même.

— J'ai beaucoup de correspondance, protesta Chiun. Elle sera utile.

— A qui écrivez-vous ?

— Des tas de gens m'écrivent, affirma Chiun.

Et puis ce fut la minute de silence parce qu'il allait étrenner le téléviseur du Shah.

— Un empereur, déclara-t-il, sait comment traiter un assassin. En Amérique, Smith avait tellement honte qu'il nous faisait travailler en secret. Quelle disgrâce ! Tu vois maintenant, Remo, comment les gens civilisés respectent la Maison de Sinanju.

Monter sur le pont, c'était comme si on prenait le métro pour traverser New York. On savait qu'on finirait par arriver à destination mais on ne savait pas trop comment. Des agents de la sécurité portant des badges de diverses nations encombraient les ascenseurs. Les hommes qui étaient dans la cabine avec Remo transportaient tout un assortiment de fusils, de mitraillettes, de pistolets, de quoi remplir un petit arsenal.

— Je vois que vous êtes de la sécurité iranienne, dit un homme mince à

l'accent non identifiable, armé d'un automatique très encombrant qui avait l'air d'un fusil de chasse sans crosse.

Remo portait un badge iranien avec sa photo sur un tee-shirt noir, ses mocassins habituels et un pantalon de flanelle grise.

— Ouais, grogna-t-il.

— Vous n'avez pas d'arme, observa l'homme.

— Non.

— C'est un peu dangereux, non ?

— Quoi ?

— De ne pas avoir d'arme.

— Non.

— Vous n'avez pas l'accent iranien.

— J'ai étudié l'art des langues à Newark, dans le New Jersey.

— Vous n'avez pas le type iranien.

— Ça aidait, à Newark.

— Je connais un chemin plus rapide pour monter sur le pont, vous voulez le prendre ?

— D'accord, dit Remo.

L'homme était très intéressé par le nouveau système de sécurité du consulat iranien.

— Il paraît que vous avez quelque chose que personne d'autre n'a.

— Vraiment ? dit Remo.

— Oui. L'ambassadeur Zarudi s'en est vanté. Tout le monde parle du nouveau système de sécurité iranien. Il paraît que c'est le meilleur du monde.

— Vous m'en direz tant.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit sur un couloir qui avait l'air décoré avec de la tuyauterie galvanisée du XX^e américain. Les autres corridors que Remo avait vus étaient ornés de tapisseries, de tapis, avec un bel éclairage indirect se reflétant sur du teck et de l'acajou poli. Là, le sol était en simple caoutchouc.

Le revêtement étouffait les pas de l'homme. Depuis dix ans, Remo n'avait jamais fait de bruit en marchant. Il pouvait courir dans un couloir jonché de pop-corn, aussi silencieusement qu'un Kleenex tombant sur un coussin. C'était la manière de marcher qui comptait, pas la vitesse. Mais ce vilain sol gris semblait conçu pour étouffer le bruit infernal d'une démarche normale.

Des bandes roses, bleues et noires couraient le long des parois grises. C'était manifestement un couloir de service mais sans plomberie. Remo reconnut les bandes pour une des formes les plus nouvelles d'installation électrique. Mais pourquoi était-elle exposée et pas la plomberie ? Remo

conclut de ces faits contradictoires qu'ils ne lui plaisaient pas beaucoup.

— Je ne vois pas le pont, dit-il.

— Nous y arrivons.

— Quand ?

— Bientôt. Ne parlez pas si fort.

— Crevez, dit très fort Remo et il se mit à chanter.

— Je vous l'ai demandé une fois poliment, dit l'homme et le gros pistolet sortit de son étui.

— Vous ne vous êtes pas prosterné à genoux en demandant. Où est le pont ?

— Vous allez garder le silence.

— Et sinon, vous allez tirer avec ce truc ? C'est stupide.

— Ce truc a un silencieux. Ce n'est pas vraiment un fusil, vous savez.

— Sans blague ? dit Remo en l'arrachant aux mains de l'homme si vite que l'autre replia son index sur le vide, là où s'était trouvée la détente.

Remo avait le pistolet dans sa main et cherchait où était le silencieux. Dans le temps, il connaissait assez bien les armes à feu mais celle-ci devait être d'un modèle récent. Il la lança vers l'homme et au moment où il levait les bras pour l'attraper au vol Remo lui enfonça un index dans le nombril. Le sol étouffait aussi le bruit des corps qui tombaient. L'homme resta seul, par terre, à gémir tout bas.

Remo arpena les couloirs inconnus à la recherche d'une sortie. Il passa devant une salle où toute une paroi était couverte d'écrans de télévision, tous en marche, diffusant des images de ce qui se passait dans les salles de conférences, les salons et même les cabines particulières.

Une poignée d'hommes étaient groupés devant un écran de contrôle portant la mention « Ambassade suédoise ». Remo regarda pardessus une épaule pour voir ce qu'il y avait d'intéressant. Un homme et une fille forniquaient sur un lit. Autrefois, ces choses-là l'amusaient mais quand une personne ne fait plus qu'un avec son corps, tout le reste devient naturel. Ce n'était pas plus passionnant que de regarder une fleur s'épanouir. Sur un autre écran, des voyants rouges clignotaient et tout le monde se tourna vers celui-là. Remo y vit l'homme qu'il avait mis hors de combat, qu'on aidait à se relever.

— Il est plus rapide que nous ne pensions, disait l'homme dont la voix était transmise aussi. Je n'ai même pas vu ses mains.

— Tu n'as pas pu tirer ? demanda un de ceux qui l'aidaient.

— Je n'ai pas vu ses mains. Mon pistolet était entre ses mains avant que je puisse presser la détente. C'est incroyable. On ne voit pas ses mains.

— Ça ne va pas plaire au Numéro Un.

— Au cul, le Numéro Un ! On ne voit pas ses mains.

Remo regarda l'homme reprendre haleine et faire un pas hésitant. Apparemment, tout le navire était surveillé. Il quitta cette salle au moment où quelqu'un exigeait de savoir qui était responsable de ce manquement à la sécurité.

— Il faut cesser d'observer les chambres, ce ne sera plus toléré, dit-il avec un accent allemand.

— Je n'étais pas de service, se défendit un autre avec l'accent français.

Le secteur a été violé. Alerte générale.

Remo s'attendit à entendre des sirènes ou des gongs mais il n'y eut qu'un clignotement de lumières. Les groupes semblaient bien organisés car ils se précipitaient en silence et tout le monde savait où aller. Ce fut ce mouvement, cette rapide prise de position sans une multitude d'ordres spectaculaires qui mit la puce à l'oreille de Remo.

Il ne connaissait rien des lumières, des corridors secrets ni du sol qui permettait aux maladroits de marcher en silence. Mais il savait comment les gens se déplaçaient, seuls ou en groupe. Ceux-là s'entraînaient depuis plus d'un an. Le navire venait à peine d'être lancé et les experts de la sécurité qu'il avait vus à Washington auraient dû se tirer mutuellement dessus maintenant. De petits détails seulement alertaient Remo : les gens qui ne se bouscullaient pas en franchissant des portes, leur air de savoir qui passait sans même regarder. C'était simplement des gens normalement maladroits qui étaient adroits en groupe. Toutes leurs armes étaient équipées de silencieux. Certains avaient de longs couteaux.

Et Remo remarqua autre chose. Ces gens avaient été entraînés par groupes séparés et réunis tout récemment à bord. Aucun ne s'apercevait que Remo ne devait pas être là, sans aucun doute pour deux raisons : beaucoup de visages leur étaient inconnus et leur sentiment de sécurité absolue dans ces corridors éliminait toute peur. Mais il savait qu'il serait bientôt découvert parce qu'il était le seul à ne pas avoir de position précise.

Remo imita la course lourde des autres, en claquant ses pieds sur le sol jusqu'à ce qu'il entende un cri.

— C'est lui !

A ces mots, il s'élança, souplement. Ses jambes paraissaient lentes mais uniquement comme un véhicule sur lequel se déplaçait son corps. Des balles sortant des canons à silencieux claquèrent contre les parois. Remo traversa un trio comme un boulet dans du beurre. Il laissa derrière lui un homme sans thorax. Il plongea dans une grande salle. Un homme était assis le dos tourné devant un pupitre d'ordinateur qui couvrait tout un mur. Pas de sortie.

Les autres pointaient deux fusils à la porte quand Remo la franchit. Pas question de retourner à l'ascenseur parce qu'il ne le retrouverait jamais ; dans

leurs tours et leurs détours, tous les couloirs se ressemblaient.

Il avait besoin d'aide pour trouver une issue. Il s'en prit à un jeune homme à la mine sympathique armé d'un long couteau, qu'il balança comme une batte de base-ball. Quand le jeune homme fut par terre, il le retourna et son index se mit au travail sur les circuits nerveux aboutissant au crâne.

— Comment est-ce que je peux sortir d'ici ?

— *No hablo inglés*, dit le jeune homme.

Remo fit pression plus fort.

— *No hablo inglés* !

— Merde, dit Remo et il jeta l'homme au fond du corridor.

Il se rua dans une petite pièce, vide à l'exception d'un balai dans un seau en plastique. Derrière le seau, il y avait un panneau, toujours en métal gris terne, insonorisé par un revêtement de caoutchouc. Remo glissa ses mains sur le panneau. Il le déplaça en pressant et en poussant de côté. Le panneau coulisssa presque sans bruit. Il sentait la graisse. Toutes les parties mobiles baignaient apparemment dans l'huile.

Le panneau s'ouvrit sur un placard qui sentait fortement le détergent. Remo distingua tout de même l'odeur un peu salée de sang séché. Il était dans un placard à balais. Il referma le panneau derrière lui.

De l'autre côté du cagibi, au-dehors, il entendit des pas, sonores. Il entendit des bruits, comme si des gens crachaient.

Il alla ouvrir la porte et sortit dans un large couloir à la moquette épaisse, aux murs ornés de tapisseries et à l'éclairage savamment tamisé. C'était le navire qu'il connaissait.

Remo erra par le dédale des couloirs et se retrouva en terrain familier devant l'ambassade iranienne. C'était un coup de chance, parce qu'il aurait dû passer au moins deux heures à la chercher s'il n'était pas tombé dessus par hasard. Il y avait des guides et des agents tous les cent mètres, bien sûr, mais ils en étaient encore à apprendre leur boulot.

Le laissez-passer de Remo fut jugé bon et le garde du corps s'inclina en le laissant entrer. Les salons et les bureaux ressemblaient à un appartement occupant tout l'étage d'un immeuble et Remo entra discrètement dans sa cabine, où Chiun dictait à la jeune personne fournie par le gouvernement iranien.

Chiun dictait en persan. De temps en temps la fille pouffait et regardait Remo.

— Qu'est-ce que vous venez de dire, petit père ? demanda-t-il après une de ces manifestations.

— C'est une plaisanterie perse. Elle ne peut pas être traduite en anglais, dit Chiun qui portait un kimono du soir rose pâle brodé de fils d'or.

— Essayez toujours, dit Remo.

— En anglais, ça perd son sel.

— Voyons quand même.

— Il marche comme il marche parce qu’il marche, dit Chiun d’un air ravi et la fille pouffa.

— Ah oui ?

— C’est ça, la plaisanterie, expliqua Chiun.

— Quoi ?

— Il marche comme il marche parce qu’il marche.

— Ce n’est pas drôle.

— En persan, c’est très spirituel.

— Ouais, eh bien j’ai une nouvelle pour vous. Nous passons à la télévision.

— Vraiment ? dit Chiun en se redressant un peu.

— Oui. Ce n’est pas un seul navire mais deux. Il y a celui que tout le monde connaît et puis il y a l’autre qui est construit à l’intérieur.

— La télévision nationale ?

— Non, un circuit fermé. Il y a des gens qui nous observent tous. Ils peuvent entrer et sortir par des placards et probablement aussi à travers les murs. Ce doit être comme ça qu’ils ont tué les Libanais. Ils nous écoutent en ce moment.

— Je ne suis pas télégénique, dit Chiun à qui on avait fait visiter un jour un studio et qui avait compris en voyant la magnétoscopie de lui-même combien la technologie occidentale avait du chemin à faire.

Elle pouvait reproduire des images reconnaissables mais pas la grâce, la grandeur et la bienveillante magnificence des gens vraiment merveilleux. Ces Blancs avaient encore un sacré travail devant eux.

— Tout le bateau est un piège mortel, petit père.

A cet égard, il est comme le reste du monde, déclara Chiun. Nous restons.

Et il leva une main délicate vers un minuscule appareil au plafond, installé sur le même angle que les écrans de télévision en bas. L’appareil était cassé. Chiun avait tout compris et mis hors d’état la caméra.

*

* *

A Skagerrak, en Norvège, où le navire géant avait été construit, l'inspecteur Dawes, prêté par Scotland Yard du MI 5, décela par déduction analytique précise les mêmes principes que Remo avait découverts à bord de la *Nef des Etats*.

Il avait isolé un sous-traitant qui avait acheté « X » quantités de matériaux pour faire « Y » et à qui il en était resté « Z ».

— Monsieur, dit l'inspecteur Dawes, la solution de ce mystère est Z. Je l'appelle le facteur Z. Z représente les matériaux qui sont restés parce que vous ne les avez pas utilisés pour construire ce que vous étiez censé construire. A la place, vous avez construit autre chose, un réseau caché à l'intérieur du navire, et vous êtes par conséquent complice de meurtre. Ne le niez pas.

Et Dawes rappela les voyages du sous-traitant, les dates exactes de ses mois d'isolement passés en consultation en Grèce.

— Mais, monsieur, reprit Dawes, vous ne consultiez pas Démosthène Skouratis, l'armateur du navire. Vous consultiez quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui ne recule devant rien. Quelqu'un pour qui le massacre d'innocents ne signifie rien. Quelqu'un qui est prêt à investir des millions de dollars et de nombreuses années pour arriver à ses fins.

Le constructeur l'écouta avec un visage de pierre. Il était assis dans le living-room aux murs de bois et au sol dallé. Une grande baie donnait sur le fjord argenté. Le sous-traitant avait des cheveux blond-blanc et une figure aussi impassible qu'un lac gelé. Il buvait à petits coups une liqueur verte sucrée.

L'inspecteur Dawes caressa sa pipe. Son ample bedaine tirait sur les boutons d'un gilet de tweed si serré qu'il dut se contorsionner pour sortir de la poche un cure-pipe.

— Et c'est ce qui me déroute, monsieur, dit-il. Je sais qu'il y a deux navires qui sortent de la rade de New York. Je sais que cela représente le travail de plusieurs années. Je sais que cela exige une grande connaissance de la construction navale et énormément d'argent. Je sais également que ce piège a commencé par la transformation de la coque géante d'un superpétrolier en paquebot de luxe. Je sais aussi que les Scythes étaient d'antiques cavaliers et n'existent plus. Ce que je ne sais pas, et ce qui me déroute, monsieur, c'est qui diable se donnerait tant de mal ?

Le sous-traitant vida son verre.

— Vous dites que des gens ont été tués ? demanda-t-il.

— Beaucoup, jusqu'à présent. Je pourrais ajouter qu'obéir simplement à l'ordre de construire quelque chose de spécial n'est pas un crime. Vous n'avez rien fait de criminel.

Le sous-traitant se remplit à ras bord un verre de liqueur verte. Il le but et clappa des lèvres.

— Rien de criminel ?

— Rien.

— Vous avez un esprit logique, n'est-ce pas ?

— J'aime à le croire, répondit Dawes.

— Si tous ces gens ont été tués, comme vous dites, pourquoi serais-je différent ? J'entends par là, pourquoi hésiterait-on à me tuer ? Si je n'ai rien fait de criminel, alors je n'ai pas à vous parler.

— Cela pourrait devenir très criminel. Je suis sûr que votre pays, la Norvège, a des lois maritimes et économiques qui punissent les gens qui disent construire une chose et en construisent une autre.

— Oui.

— J'ai vu un appartement plein de corps calcinés et fumants, carbonisés jusqu'aux os. Je sais qu'un homme comme vous ne voudrait jamais construire quelque chose qui serait responsable de cela, n'est-ce pas ?

Le Norvégien se servit encore un verre.

— N'est-ce pas ? Insista Dawes.

Le sous-traitant but la moitié de la liqueur verte sucrée au parfum de menthe.

— N'est-ce pas ? répéta Dawes.

— Si, dit le constructeur.

— Si quoi ? demanda Dawes en s'éclaircissant la gorge.

— Si, je ferais quelque chose comme ça. Je le ferais, déclara le Norvégien et il enfonça son poing dans l'ample bedaine de l'inspecteur de Scotland Yard et regarda la masse de graisse rose s'écrouler sur les dalles.

Il sortit et se rendit dans le petit atelier qu'il avait construit en apprentis, un été, et prit un madrier en chêne d'un mètre vingt. Il façonna un manche avec une lime à bois moyenne, lissa tous les nœuds avec du papier de verre de 0,20 et retourna dans le living-room dominant le fjord où l'inspecteur Dawes essayait de se remettre du coup de poing violent.

L'inspecteur avait une main sur l'accoudoir d'un fauteuil de bois brut. Il gémissait.

— Vous m'avez cassé une côte, marmonna-t-il.

— Sûr, dit le sous-traitant et il lui fracassa la tête avec le madrier d'un mètre vingt.

Il lesta le corps avec des gouges de plomb, prit soin de bien envelopper Dawes et le plomb avec du ruban de nylon de trois centimètres et jeta le

cadavre au fond du fjord très bleu.

Cela fait, il nettoya ses dalles avec un détergent industriel et de l'eau chaude, puis il alla clouer le madrier de chêne au plafond du grenier qu'il aménageait.

Il alla ensuite à Oslo au volant de sa Mercedes de sport verte et expédia un télégramme à une petite société de construction navale de Saint Mary's Axe à Londres.

Il s'était toujours demandé pourquoi le Numéro Un avait voulu un réseau aussi cher. Et puis, en apprenant que l'immense navire allait abriter les Nations Unies, il s'était dit que le Numéro Un représentait un système d'espionnage d'un gouvernement quelconque.

Mais quand les meurtres avaient commencé, quand tout le monde, à la télévision et dans les journaux, disait que c'était l'œuvre du front de libération d'un peuple qui n'existait plus depuis des siècles, il s'était posé de nouvelles questions. Il y avait trop d'argent en jeu, cependant, pour s'interroger longtemps.

Il n'en eut d'ailleurs pas le temps. Sur le chemin du retour, une voiture le força à s'arrêter sur le bas-côté. Il supposa que c'était la police et présenta automatiquement son permis par sa vitre baissée. Les papiers revinrent très rapidement dans sa figure, poussés par une balle de 45 qui enfonça les fibres de carton dans son cerveau en même temps qu'un joli morceau de lobe occipital.

CHAPITRE VI

Démosthène Skouratis ne souhaitait pas voir de journalistes. Il ne désirait pas dîner avec le prince de Monaco ni avec le couturier Saint-Laurent. Pas plus qu'il n'avait envie d'honorer de sa présence les tables de divers casinos. Il ne répondait à aucun des câbles des jolies filles de sa vie. Il ne s'occupait que du strict nécessaire pour empêcher son empire de se dissoudre dans sa complexité fiscale.

Il restait sur son yacht, le *Tina*, en haute mer, en évitant les ports. Il ne mangeait que ce que son médecin personnel considérait comme le minimum pour ne pas mourir. Il dormait dans la journée, par petits sommes de vingt minutes. La nuit, il arpentait les ponts en bois de teck. Il n'allait pas parler de la mer avec le capitaine, comme il le faisait normalement quand il ne pouvait dormir. De temps en temps, il hurlait à l'Atlantique noir. Il marchait jusqu'à ce qu'il soit assez fatigué pour trouver ses bienheureuses vingt minutes de sommeil et puis il remontait sur le pont. Dans la journée, il crachait au soleil.

L'équipage était bien dressé et une partie de son entraînement consistait à ne pas penser à ce que faisait le grand Démosthène Skouratis. Et à ne pas en parler. Celui qui travaillait pour M. Skouratis ne parlait pas à la légère de M. Skouratis, même si tout le monde savait que, de jour en jour, il devenait plus fou qu'une abeille enfermée dans une bouteille.

Revenu dans la Méditerranée, à cinquante milles au large du Maroc, le *Tina* prit à bord un passager du yacht *Corning*. Ce passager portait un costume foncé, une chemise blanche et une cravate discrète. Il était chauve, mince, le nez chaussé de lunettes sans monture. Il souffrait modérément du mal de mer, son estomac tenu en place par sa seule volonté suisse. C'était un banquier. Un des principaux banquiers de M. Skouratis.

L'équipage l'ignorait mais Démosthène Skouratis était le propriétaire de la banque, dont le principal objet était de lui consentir les prêts les moins onéreux possibles avec l'argent d'autres gens.

Skouratis reçut son banquier dans une cabine. Le Grec portait une serviette autour de son gros abdomen velu. Il ne s'était pas rasé depuis trois jours et sa figure évoquait du papier goudronné poilu, avec des lèvres violacées pincées pour cracher des imprécations.

Le banquier n'eut pas à réprimer des signes de détresse au spectacle de Skouratis se noyant de désespoir sous ses yeux, parce que le banquier n'éprouvait aucune détresse. Ce n'est pas une émotion très suisse. C'est le genre de choses dont on peut fort bien se passer. Les Arabes, les Juifs, les Grecs vivaient avec ces émotions et cela ne leur faisait certainement aucun bien, pensait le banquier. Les Italiens ne restaient jamais tranquilles assez longtemps pour se payer une bonne dépression et les Suédois se suicidaient

pour soulager leur ennui. Le banquier n'avait jamais compris pourquoi le monde n'était pas comme la Suisse, mais il s'en moquait un peu. Il lui suffisait que la Suisse fût suisse.

Il désira tout d'abord transmettre à M. Skouratis les félicitations du conseil d'administration de la banque. M. Skouratis avait subi une catastrophe financière et, par son génie, l'avait transformée en un bénéfice de 28,3 pour cent, dévaluation du dollar comprise.

Pour un minimum de cadeaux aux délégations du Tiers monde, M. Skouratis avait collé le fardeau de la gigantesque coque sur les Nations Unies. Grâce à son génie, il avait imaginé l'argument massue – que l'Amérique était trop raciste pour abriter les Nations Unies – et avait brillamment manipulé le vote. Maintenant, les Etats-Unis payaient leur part des centaines de millions de dollars de frais du navire pour se faire traiter par le monde entier de racistes, ce qui était parfait parce que l'argent était maintenant entre les mains de M. Skouratis. Le dernier transfert de fonds avait été effectué et c'était cela que le banquier venait annoncer. Félicitations du conseil d'administration.

— Vous serez toujours à l'aise, dit Skouratis, parce que vous ne serez jamais très riche.

— Plaît-il ? dit le banquier.

— Vous ne serez jamais très riche parce que vous ne serez jamais très pauvre.

— Pardon ?

— Je dis, espèce de cadavre desséché, glapit Skouratis, que vous connaissez les chiffres. Vous ne connaissez pas les gens. Je connais les chiffres et les gens. Vous ne me connaissez pas mais je vous connais.

Skouratis souleva sa masse trapue du coussin de soie où il était assis et écrasa des comprimés de Maalox dans un verre d'eau jusqu'à ce que le mélange devienne laiteux. Il avala tout le verre.

— Je connais les chiffres aussi bien que vous, banquier. Croyez-vous que j'ai gardé cet énorme rafiote à flot, à soixante-douze mille dollars par semaine, pour un profit ? C'était l'entreprise commerciale la plus stupide au nord de Tanger. M'avez-vous cru aussi idiot ? Saviez-vous que je n'ignorais pas du tout que c'était beaucoup plus raisonnable de le vendre à la ferraille ?

— Nous vous avons indiqué dans des rapports que c'était économiquement infaisable, dit le banquier.

Il ne transpirait pas sous le chaud soleil de la Méditerranée. Skouratis luisait comme une saucisse. Il posa le verre vide du médicament stomacal qui apaisait le brasier de son ventre pendant quelques minutes.

— Le navire géant – et si vous me connaissiez vraiment, vous le sauriez – n'était pas une entreprise commerciale.

— Mais nous avons fait un bénéfice.

— Bénéfice, bénéfice. Bien sûr que nous avons fait un bénéfice. Nous en aurions fait bien plus dans d'autres affaires. Pourquoi est-ce que j'ai voulu construire le plus grand navire du monde ? Est-ce que vous vous êtes posé la question ?

— Parce que vous êtes armateur.

— Je suis aussi sidérurgiste, financier, propriétaire foncier, un homme d'argent. J'ai construit ce navire pour être le plus grand. Pour être le plus important. Je l'ai construit par orgueil. Après les premiers cent millions de dollars, banquier, l'argent n'est que de l'orgueil. L'intérêt seul de cent millions, dans un investissement modeste, est de deux cent mille dollars par semaine. Pensez-vous que je ne pourrais pas vivre luxueusement avec ça ? Pensez-vous que mes besoins ne seraient pas couverts par ça ? L'orgueil. La fierté. L'ego, si vous voulez. J'ai construit ce bateau parce qu'il était le plus grand, pas le plus intelligent.

Skouratis attendit, en observant le banquier. C'était l'esprit suisse au travail. Il donnait une explication ; elle collait, pourquoi chercher plus loin ? Mais plus loin, c'était le fond des choses.

— Vous pourriez me demander pourquoi je voulais le plus grand navire. Et je pourrais vous répondre que je veux être plus grand qu'un certain homme.

— Vous-même ? demanda le banquier en se hasardant follement dans la philosophie.

— Ne dites pas de bêtises. C'est bon pour les équipes d'athlétisme et autres imbéciles musclés. Je voulais être plus grand qu'Aristote Thebos.

— Ah oui, vous êtes des concurrents amicaux.

— Amicaux, ha ha ha !

— Mais vous ne vous combattez pas financièrement. Je supposais donc que vous étiez amis.

— Est-ce que le loup cherche querelle à l'ours ? Non. Le loup attaque le cerf et l'ours attaque le saumon. C'est pourquoi nous ne nous combattons pas financièrement. Nous sommes trop dangereux l'un pour l'autre. Nous nous battons moralement. Et j'ai perdu.

Le banquier était au courant de la réception donnée à Skagerrak quand le navire de Skouratis était apparu comme un gigantesque éléphant blanc. Il s'était demandé pourquoi, sur le moment.

Il savait que lorsque Thebos avait épousé une star de cinéma, Skouratis s'était marié avec une cantatrice célèbre ; et puis Thebos avait divorcé et épousé la veuve d'un Président américain et divorcé encore.

Le banquier avait eu fortement conscience de tout cela quand il avait reçu l'ordre d'avancer deux cent mille dollars pour tourner un film qui en rapporta

deux mille, ce qu'il n'avait pas compris sur le moment. Les deux cent mille dollars servirent à acheter un vieux sous-marin de la Seconde Guerre mondiale et à le rénover, en l'équipant d'objectifs spéciaux japonais sur une caméra allemande spéciale. Il y eut dix-huit mille dollars pour le photographe et de nombreux chèques à de nombreuses personnes, rien que pour faire approcher ce sous-marin et cette caméra spéciale près de l'île de Thebos dans la mer Egée. Là, le photographe prit des clichés de la femme de Thebos toute nue et les vendit ensuite deux mille dollars à un magazine pornographique américain. Perte sèche : cent quatre-vingt-huit mille dollars. C'était apparemment un investissement absurde mais, étant le genre de banquier qu'il était, il ne mit pas en doute le génie de Skouratis.

Le banquier avait connaissance aussi d'un transfert de fonds peu après que la fille de Démosthène, Tina, marraine de ce yacht, commence à fréquenter un gigolo célèbre. Le gigolo avait été présenté à Tina à une soirée chez Thebos. Le gigolo fut retrouvé dans un ruisseau de Paris, par un matin de printemps, après plusieurs transferts de fonds. C'est-à-dire, la plus grande partie du gigolo. Il avait été sexuellement mutilé et ces restes servis sur un plat d'argent à Aristote Thebos dans un restaurant de Lucerne, le lendemain soir.

Le patron du restaurant, naturellement, ne savait rien de cette monstruosité. Le lendemain, le banquier vira au compte du restaurant une somme considérable.

Après cela, Aristote Thebos lui-même épousa Tina Skouratis, bien qu'elle ait vingt ans et lui cinquante-sept. Elle se suicida dans l'année.

En disant que Thebos et Skouratis avaient des rapports d'amicale coopération, le banquier suisse entendait : fondés sur des choses qui ne blessaient pas des intérêts vitaux. Par intérêts vitaux, il entendait profits. Par conséquent, la concurrence entre les deux hommes pouvait être jugée amicale.

— J'ai construit le grand navire contre M. Thebos, parce que je voulais un symbole flottant, dans tous les ports, disant que j'étais le plus grand, et par plus grand, je voulais dire meilleur que ce joli vomit de chat aux cheveux argentés, Aristote Thebos. Quand j'ai échoué, il a rappelé au monde mon échec en donnant une fête. Alors je ne pouvais plus vendre à la ferraille ce gouffre financier géant. Je ne pouvais pas parce que je ne voulais pas.

— Mais vous avez tout sauvé en le vendant aux Nations Unies.

— Exact. Jusqu'à ce qu'il devienne un bateau de la mort. Thebos va le transformer en coque inutile, amarrée quelque part et ne servant à personne, un monument contre moi, tout comme je l'ai fait construire contre lui. Tout comme j'ai utilisé Sir Ramsey Frawl, qui était l'amant de Thebos.

— Je ne savais pas que Sir Ramsey était homosexuel.

— C'était un aristocrate britannique. Il aurait monté une mangouste si elle s'était laissé faire.

Le banquier ne mentionna pas qu'il pensait la même chose des Grecs. Et des Suédois. Et d'à peu près tout le monde à part les Suisses. Encore n'était-il pas très sûr de son oncle William. Il espérait de tout son cœur que M. Skouratis garderait la serviette bien serrée autour de lui.

— Monsieur, comment savez-vous que M. Thebos est responsable des meurtres ?

— Un, les meurtres ont commencé après que j'eus fait mon bénéfice. Deux, ils exigeaient de l'adresse, de la coordination, une connaissance des navires et un important investissement. Trois, ça ne sert strictement à rien qu'à rendre le navire inutilisable. La Scythie n'existe plus. Le Front de Libération scythien ne cherche à libérer personne. C'est un prétexte. C'est la manière qu'a cet individu de me dire « ha ha ha ».

— Est-il possible qu'il soit simplement fou ?

— Non. Il a fallu des années et des milliards pour transformer mon beau monument en horrible machine de mort. Les fous ne sont pas si bien organisés. Mais s'il reste un doute dans votre esprit, devinez qui organise une grande fête ? Ce soir et demain soir. Deux nuits de fête pour les délégués à bord du navire. Et devinez à qui la fête rend hommage ?

— A vous, monsieur Skouratis.

— Dès maintenant, murmura Skouratis, je suis vaincu. Je deviens le nouveau Howard Hughes. Je sais pourquoi il est devenu un ermite. Tout a commencé par de l'orgueil. Quand l'orgueil est blessé par un incident, on évite une réception ou une apparition en public afin que l'incident ne vous soit pas rappelé et ensuite ça devient une habitude. On glisse seul vers son propre tombeau, par un toboggan graissé avec votre propre argent. Si j'étais un salarié, je devrais affronter le matin et le ridicule et m'y adapter d'une façon ou d'une autre. Mais quand on peut vivre seul à bord d'un yacht et éviter cette première flèche de ridicule, on a tendance à le faire jour après jour jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de jours et plus de temps.

— Pourquoi me racontez-vous tout cela, monsieur Skouratis ?

— Parce que nous allons faire la guerre et je veux que vous connaissiez l'esprit de votre commandant en chef. Je peux aussi bien faire la guerre, je suis déjà un homme mort. Vous avez beaucoup à faire.

Le banquier prit des notes pendant deux heures. Tous ses ordres donnés, Démosthène Skouratis sourit comme un crapaud digérant une grosse mouche. Et ce fut le banquier qui prit du Maalox pour calmer ses brûlures d'estomac.

*

* *

Ils avaient raison. On ne sentait pas les vagues, à l'avant, parce que la *Nef des Etats* ne les fendait pas. Elle les écrasait.

Remo se promenait sur le Pont 18, avec l'impression de naviguer à bord de l'Empire State Building. On voyait la mer tout en bas, qui s'agitait là-bas, et on le savait uniquement parce qu'on vous l'avait dit. Autrement, on se croyait très, très haut, dans un lieu où l'air était bon, lourd de la riche odeur de sel des premiers temps de la planète, avec l'Amérique quelque part derrière, l'Afrique quelque part devant, parce qu'on ne bougeait pas. Tout était aussi calme qu'un gobelet sur une table dans un monastère désert. La quarante-cinquième personne de la journée, ahurie par la technologie moderne, s'approcha de Remo, pour lui dire à quelle vitesse ils allaient vraiment.

Il devait y avoir une grande soirée dans la nuit, au stade international, donnée par Aristote Thebos en hommage à son compatriote Démosthène Skouratis. Naviguant à un demi-mille de la *Nef des Etats*, Remo apercevait l'*Ulysse*, le yacht de Thebos.

Le Haut-commandement de la sécurité de l'ONU avait diffusé un communiqué sur tous les télésécriseurs de tous les services de sécurité des délégués pour annoncer que maintenant la sécurité du navire était assurée. Chiun avait dit à Remo qu'il était inutile de mettre les autres au courant d'un secret qui appartenait maintenant à la Maison de Sinanju. Cela signifiait que le gouvernement iranien ne devait pas non plus connaître l'existence d'un navire dans un navire. Il y avait temps pour tout et ce n'était pas le moment.

— Bonjour, vous. Vous avez l'air de vous ennuyer, dit une jeune femme.

C'était une jolie brune aux traits réguliers éclatants de santé, une personne plus habituée à la brosse à récurer qu'à l'appliqueur de fond de teint. Elle était radieuse.

Remo se retourna en direction de l'Amérique.

— Oui, un peu.

— Je m'appelle Helena. Je vous ai vu monter à bord avec l'Oriental.

Comment ? Il y avait tant de gens qui embarquaient par tant de passerelles, comment avez-vous pu me distinguer ?

— A la jumelle. J'ai trouvé ces malles intéressantes. Coréennes, n'est-ce pas ?

— Oui.

— C'est très intéressant. Elles ont l'air d'avoir connu bien des dynasties et des époques.

— Vous êtes une experte de la Corée ?

— Oui. Et de beaucoup d'autres choses.

— Où enseignez-vous ?

— Nulle part. Papa ne me le permettrait pas. Je ne suis jamais allée à l'école. Mais j'ai beaucoup lu et quand je vois le nom d'un professeur sur un livre qui me plaît, je le fais venir.

— Le livre ?

— Le professeur. Mais papa me fait taire. Il dit qu'aucun homme n'aime une femme qui pense. Qu'en pensez-vous ?

Remo examina la jeune femme avec curiosité. Il haussa d'abord un sourcil, puis les épaules et se retourna vers l'Atlantique, si loin en bas. Le soleil se couchait dans du rose au-dessus de l'Amérique. Devant, c'était la nuit.

— Que pensez-vous d'une femme qui pense ? Insista Helena.

— Je ne m'occupe pas de ces choses-là.

— De quoi vous occupez-vous ?

— Ça ne peut pas vous intéresser.

— Ça m'intéresse. Je le demande.

— Je m'occupe d'être ce que je dois être, à fond. Satisfaite ?

— Ça paraît philosophique.

— Non, c'est aussi simple que de respirer.

— Vous êtes une superbe personne, je crois.

— Et vous vous faites trop de vent. Qu'est-ce que vous êtes, journaliste, passagère clandestine ?

— Non. Simplement un être humain. C'est à ça que je travaille.

— A vous entendre, ce serait un accomplissement au lieu d'un accident, dit Remo, qui savait qu'il n'avait jamais cherché à devenir un être humain, avant de naître, et personne d'autre non plus.

— C'est parfois très difficile d'être simplement humain, vous ne trouvez pas ? demanda Helena.

— Pas si on a essayé d'être un aardvark. C'est vraiment difficile d'être un aardvark. Si tout le monde voulait bien essayer d'être un aardvark, on verrait que c'est facile d'être humain.

Remo quitta le pont, l'Atlantique lui ayant été gâté par la bouche d'Helena. Elle le suivit dans le couloir au tapis blanc cassé et dans l'ascenseur jusqu'au pont sud-américain.

— Est-ce que j'ai dit quelque chose qui vous a vexé ? demanda-t-elle.

— Je ne me souviens pas de vous avoir demandé de m'accompagner, répliqua Remo.

— Je crois que vous appelez au secours. Je crois que, tout au fond, vous êtes quelqu'un de très bien. Je sens ces choses, déclara Helena.

Remo essaya de lire un panneau indicateur, encadré dans du lucite

transparent. Derrière lui, un mur s'entrouvrit d'une ligne, en silence.

— Je crois que vous avez peur d'aimer, dit Helena.

— Où est le pont du Moyen-Orient ? Je me perds sur ce rafiot.

Il voyait le reflet du mur dans le lucite. Helena était en train d'expliquer à Remo quelle âme bonne et tendre il était en réalité quand elle le vit partir à reculons d'un bond. Il étudiait le plan sur le mur et puis brusquement, il reculait comme si un train lui était rentré dedans. Plus étonnant encore, le mur vers lequel il reculait s'était ouvert comme s'il y avait là un passage. Il y avait des hommes à l'intérieur. Ils étaient armés de couteaux. Ils entamaient une ruée dans le couloir quand le doux Américain à l'âme égarée leur rentra dedans comme une lame de fer dans de l'herbe mouillée. Il était silencieux et Helena entendit des grognements et le craquement sec d'os cassés étouffé par du muscle déchiré. Elle crut reconnaître certains des hommes mais elle ne pouvait en être sûre parce qu'ils tournaient autour d'elle comme des électrons affolés. L'Américain semblait bouger très lentement et les autres très vite, pourtant c'était ses coups qui frappaient les hommes aux couteaux, et leurs couteaux frappaient le vide et des endroits où l'Américain n'était pas.

Helena avait vu des exhibitions de karaté mais jamais rien d'aussi pur que ce que pratiquait cet homme.

Puis un des hommes la regarda, ses yeux s'arrondirent, il grommela quelques mots gutturaux et toute la bande se glissa derrière le mur en traînant ses blessés. Le panneau coulisssa sur eux, en laissant deux hommes dans l'ultime paix de l'ultime anesthésie.

— Pourquoi ne s'étaient-ils pas servis de pistolets ? se demandait Remo.

— Etait-ce une exhibition ? C'était magnifique, dit Helena.

— Remo se retourna. Quoi une exhibition ? Quand une exhibition ?

— Vous êtes superbe. Comment vous appelez-vous ? demanda Helena.

Remo haussa un sourcil.

— Vous pouvez avoir confiance en moi. N'ayez pas peur. La seule chose que nous ayons à craindre, c'est la peur elle-même.

— C'est la plus grande connerie que j'aie jamais entendu proférer par une bouche humaine. C'est con, ça, vraiment con.

Remo estima que s'il suivait le couloir tout droit, il arriverait à un escalier. Tout le monde utilisait les ascenseurs, mais il s'y sentait mal à l'aise. D'ailleurs, monter ou descendre vingt à trente étages, ce n'était rien. Il essaya de se rappeler comment il était monté sur le pont extérieur ; mais il avait erré sans but et il ne s'en souvenait pas. Il s'était surtout intéressé aux murs et aux placards.

Il regrettait, pour une fois, de ne pas avoir de mission à bord de ce navire. Si quelqu'un lui avait dit de faire le ménage, de vider les bandes qui se

cachaient à bord, il l'aurait fait. Si on lui avait dit de virer tous les délégués qui ne parlaient pas un bon anglais, il l'aurait fait. Si on lui disait de balancer Helena pour le salut de l'humanité, il le ferait.

Mais tout ce qu'on, en l'espèce Chiun, lui avait dit c'était de ne pas arriver en retard au consulat iranien afin qu'il puisse escorter l'ambassadeur Zarudi à la grande fête donnée ce soir dans le stade, en l'honneur de l'armateur du navire, Démosthène Skouratis.

Remo trouva un escalier. Helena demanda pourquoi ce qu'elle disait de la peur était con.

— Parce que la peur, comme la respiration, est nécessaire. La peur est une bonne chose. C'est ce qui maintient les gens en vie. Trop de peur, la peur inutile, c'est ça que vous vouliez dire. Ça c'est mauvais.

Remo trouva une sortie de la cage d'escalier, mais elle conduisait dans une salle de conférences contenant une centaine de délégués.

— Vous ne lisez pas l'arabe, n'est-ce pas ? demanda Helena. Voulez-vous que je traduise ?

— Non.

— C'est la Commission agricole des Nations Unies.

Remo vit que les délégués n'étaient pas tous des délégués. La plupart étaient des gardes du corps. Les délégués avaient disposé ces hommes autour d'eux comme des armures, un incroyable gaspillage de main-d'œuvre. Ils formaient de petits groupes. Il y avait une vingtaine de groupes.

Helena expliqua que la Commission agricole venait de voter deux résolutions à l'unanimité : une pour déplorer l'abandon de l'agriculture dans les pays arabes dits occupés, l'autre pour condamner le monde occidental responsable de la famine dans le Tiers monde et les pays communistes. Cela fit sourire Helena.

Remo voulait retourner au consulat iranien.

— Vous savez ce qu'il y a de drôle ? dit-elle.

— Je n'écoutais pas.

— Eh bien, les pays chargés de l'agriculture ne peuvent pas se nourrir. Quand les Algériens ont flanqué les Français à la porte, ils exportaient des produits agricoles. Maintenant, avec le gouvernement algérien, ils doivent importer de quoi manger.

— Je connais les absurdités de l'ONU, comme tout le monde, dit Remo. Vous ne prenez pas un zoo au sérieux, alors pourquoi prendre ça au sérieux ?

— Parce que j'espérais plus des Nations Unies.

— Pourquoi ? L'ONU est formée de gens, pas vrai ?

— Vous désespérez de la race humaine, n'est-ce pas ?

— J'ai des yeux et des oreilles.

— S'il y avait une chose que l'ONU offrait, c'était de l'espoir. C'est pourquoi je demande plus à l'ONU, parce que j'ai de l'espoir.

— Et une incapacité absolue à voir quelle perte de temps c'est.

— J'espère quand même. J'espère que les nations sous-développées vont cesser d'inventer de nouveaux mots pour cacher leur sous-développement et vont y mettre fin, au lieu d'attendre que l'homme civilisé nourrisse éternellement leurs excès de population. Quand ces pays parlent de distribution inégale des richesses, ils se plaignent en réalité d'une distribution inégale de caractère et de méthodes de travail. L'Europe n'est pas physiquement riche. Ses travailleurs font sa richesse. Tout comme au Japon et aux Etats-Unis. Le Tiers monde proteste en réalité parce que les pays industrialisés ont cessé de diriger ses pays à sa place et maintenant il crève de faim. Eh bien, il était victime de la famine avant la colonisation et maintenant il est victime de la famine parce que les colonisateurs ont été chassés.

— Et alors ? demanda Remo.

— Alors des nations entières avec un taux d'analphabétisme à peine moins élevé que celui de l'âge de pierre, des nations qui choisissent leurs chefs pour le couteau le plus rapide ou le pénis le plus long de la région, dirigent le parlement symbolique du monde. Cela signifie tout simplement qu'il n'y aura jamais de corps constitué international pour l'alimentation, la santé ou la science. C'est comme si vous lâchiez vos enfants dans un temple et qu'ils aillent déféquer sur les saintes écritures.

— Vous voulez que je vous dise ? Je m'en fous. Et je ne sais pas pourquoi ça vous intéresse.

— Parce que le monde fait un pas de géant en arrière. Avez-vous remarqué qu'ils ont bien pris soin de faire construire ce navire par les nations industrialisées et de le faire marcher par elles. Des Britanniques, des Américains, des Scandinaves, voilà l'équipage, surtout autour des moteurs atomiques.

— Vous semblez avoir compris le monde, dit Remo.

Helena rit, d'un petit rire sans joie, et ses yeux se voilèrent.

— Comprendre le monde n'est pas un problème. Vivre sa journée en est un. Ne me quittez pas, s'il vous plaît.

Remo regarda au fond des yeux nostalgiques, vit la supplication du visage, plaça une chaise entre eux et sortit de la salle de conférences avant qu'elle puisse le suivre. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire si la moitié du monde ne savait pas se servir de contraceptifs ou pensait que c'était trop de tracas et voulait que l'autre moitié nourrisse ses rejetons ? La stupidité n'était pas une nouveauté. Il avait entendu les mêmes arguments de la bouche d'Américains qui ne connaissaient rien à l'économie du monde ou qui étaient capables de

rester parfaitement imperturbables en débitant des insanités.

Helena courut dans le couloir derrière Remo.

— Nous sommes des âmes sœurs, vous ne voyez pas ? Dès que je vous ai vu à la jumelle, j'ai su que nous étions des âmes sœurs. Ne me quittez pas. Je me jetterai du haut de la passerelle. Je suis une malade. J'ai besoin de vous. Je vous enrichirai.

— Vous me connaissez depuis cinq minutes et si je vous laisse, vous vous suiciderez... et vous croyez nécessaire de me dire que vous êtes malade ?

Remo trouva un autre escalier et si certaines personnes n'étaient pas trop disposées à le diriger vers le consulat iranien, d'autres, quand on le leur demandait gentiment, s'empressaient d'offrir de le conduire personnellement. La demande gentille consistait à ôter le pouce du thorax de la personne. Remo devait demander comme ça ou compter sur l'honnête bonne volonté de quelqu'un, ce qui risquait de le faire errer dans cette ville flottante pendant des semaines.

Quand il arriva au consulat iranien, Helena l'y attendait.

— menteuse. Je n'aime pas les menteurs, dit Remo.

— Quoi ? demanda-t-elle, son visage comme de la porcelaine brisée, ses yeux deux puits de souci.

— Vous avez dit que vous alliez vous tuer.

— Oui, mais j'ai décidé de vivre.

— Jugement téméraire, dit Remo.

Il se débarrassa finalement d'elle en entrant dans son appartement où Chiun s'entretenait avec l'ambassadeur. Zarudi avait reçu beaucoup de demandes de renseignements sur ses deux nouveaux agents de la sécurité. Le bruit courait que quelqu'un avait rencontré les terroristes scythes et vaincu certains. Était-ce Chiun ou Remo ?

La main est silencieuse comme la nuit, répondit Chiun et l'ambassadeur s'inclina. Quand il fut parti, Remo grommela :

— « La main est silencieuse comme la nuit. » Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— C'est bon pour les clients. Ça leur plaît.

— Je me demande.

— Tu laveras ton sang de la douleur.

— Qu'est-ce que vous racontez ? demanda Remo.

— Tu n'as pas quitté facilement l'Amérique.

— Je me fous de quitter l'Amérique, répliqua vertement Remo. Je me fous de ne plus travailler pour un bled aussi nase. Je m'en fous.

Toute la soirée, Remo se répéta qu'il s'en foutait.

Il s'en foutait ce même soir, quand Chiun et lui se rendirent à la première réception des deux jours de pendaison de crémaillère du navire. Il laissa même quelqu'un lui mettre un verre de champagne dans la main avant de se rendre compte de ce que c'était.

— Vous savez, c'est bon de changer d'employeurs, dit-il à Chiun.

— Alors pourquoi as-tu versé ce verre dans la poche de cet homme ? demanda Chiun.

— Bof, fit Remo.

Il s'en foutait. Il se foutait éperdument de ne plus être au service de l'Amérique.

Il s'en foutait quand il aperçut Helena dans la loge principale du balcon, dominant le gigantesque stade-auditorium. Elle remplissait très joliment une robe noire, décorée d'une seule broche en diamants et platine entre ses seins gonflés. Elle était seule et Remo se demanda ce qu'elle faisait dans une loge manifestement destinée à être la loge royale.

De la loge iranienne, à quinze mètres, Remo lui cria :

— Je croyais que vous alliez vous suicider ?

— J'ai une raison de vivre, lui cria Helena.

— Navré de l'apprendre, dit Remo.

CHAPITRE VII

En application de la Résolution sur la Liberté d'Information par laquelle les Nations Unies avaient aboli la couverture de ses activités par la presse et interdit la *Nef des Etats* à tous les journalistes, aucune télévision ne diffusa la grande fête.

Mais les caméras étaient à l'œuvre. Dans des recoins cachés tout autour du stade, elles se braquèrent sur Remo et transmirent son image dans la ville secrète profondément enfouie dans le ventre du navire. Au moins une caméra diffusait des images de Chiun.

Initialement, le paquebot avait été inondé de caméras pour que les délégués puissent être suivis partout et leurs déplacements notés sur des tableaux quotidiens. On avait dit aux observateurs que lorsque tous les tableaux seraient programmés après quelques jours seulement d'observation, les ordinateurs pourraient alors calculer avec précision l'endroit où chacun se trouvait. Les gens obéissaient à des schémas rythmiques avec aussi peu d'imagination qu'un arbre, la différence étant que les arbres ne se prenaient jamais pour autre chose que des serveurs du temps, faisant pousser des feuilles au soleil, les laissant tomber aux gelées. Les gens, eux, croyaient agir de leur propre volonté. Pourtant, il y avait des moments dans la journée où ils avaient besoin de compagnie, d'autres où ils voulaient être seuls, des moments où ils se sentaient en pleine forme, d'autres où ils avaient sommeil, et tout cela venait d'une horloge interne qu'ils ne pouvaient pas lire.

Sauf Remo.

Depuis l'incident dans l'ascenseur et dans le couloir, Remo avait été constamment suivi, observé et mis sur bande, parce qu'il était possible de connaître le rythme d'une personne grâce à quatre heures d'observation intense. Oscar Walker le croyait fermement. Il aurait parié sa vie là-dessus.

Le Numéro Un le voulait et Oscar Walker l'avait promis. Et maintenant, tout au fond du navire, Oscar essayait de déchiffrer toute l'information recueillie depuis le milieu de l'après-midi, quand le premier rapport d'avertissement sur Remo était arrivé.

Le problème, pour Oscar Walker, dans la vingt-septième année de sa vie, c'était qu'il y avait trop d'informations sur cette personne dont beaucoup se déchiffraient très mal.

Ce n'avait pas été comme ça à l'université de Cambridge. On n'avait jamais dit à Oscar que des êtres humains se promenaient avec une cadence respiratoire plus semblable à celle d'un paresseux à trois doigts que d'un homme âgé apparemment d'une trentaine d'années. Le plus déroutant, c'était que ce rythme respiratoire était exactement le même que celui du vieil Oriental dans le secteur iranien, qui en paraissait quatre-vingts. Deux

nouveaux agents de la sécurité, engagés par les Iraniens, potentiel élevé.

Oscar Walker étudia personnellement le tableau de Remo. Oui, il se fiait à ses ordinateurs mais il n'y avait rien comme l'œil humain pour lire les messages humains imprimés.

Le premier homme que Remo avait rencontré dans l'ascenseur ce jour-là et à qui il avait pris son arme... L'homme avait subi trois ans d'entraînement dans le Service spécial de l'Armée de l'air britannique, il ne pouvait être négligent ni dérouté par un boulot nouveau et difficile. Les SSA étaient les meilleurs commandos du monde. Même si Oscar était britannique lui-même. Il ne l'était pas au point de se faire tuer par une erreur de calcul.

Il passa au peigne fin les antécédents de ceux qui avaient succombé à la machine à tuer au service des Iraniens : Remo.

Ce Remo présentait une moyenne cuma de 2,7 ans per sur le K, ce qui en langage clair voulait dire que chaque homme qu'il avait tué avait une moyenne de 2,7 ans d'expérience antipersonnel. La moyenne était abaissée du fait que dans la mêlée il avait tué plusieurs observateurs de télévision inexpérimentés. De plus, Il ne s'était pas servi d'armes mais de ses mains. Bon. Pas de difficulté. Oscar Walker pouvait tirer ses conclusions. Tout le corps de Remo était une arme. Ça se déchiffrait très bien et ça expliquait le curieux rythme respiratoire.

Mais pourquoi l'Iran n'avait-il pas signalé, par un des réseaux normaux, la présence d'un navire dans le navire ? Rien. Tous les messages envoyés et reçus se déchiffraient normalement.

Pourtant, les conversations entre Remo et le vieux Coréen au même rythme respiratoire révélaient que Remo savait que le navire intérieur était le chemin d'accès secret du groupe scythe, pour aller n'importe où exécuter ses missions terroristes. Mais Remo ne l'avait dit qu'au vieux Coréen... Chiun, lut Oscar... et le vieux Coréen n'avait rien fait.

Le Numéro Un en personne avait ordonné l'attaque spéciale contre Remo dans l'après-midi. Un assaut avait été organisé. Remo avait été suivi par une équipe qui le guettait. Dans le couloir, les caméras fonctionnaient, les microphones aussi, et l'équipe était sortie du mur et avait attaqué Remo. Oscar Walker l'avait observé à la télévision. Un observateur lui avait dit : « Ils vont le tuer, alors ce n'est pas la peine que vous analysiez ses mouvements, d'accord ? »

Non seulement Oscar avait du mal à analyser les mouvements mais il avait du mal à les voir.

Les caméras étaient bien éclairées, braquées sur de nombreux angles. Mais le sujet n'avait pas été attaqué dans le couloir. Il avait attaqué lui-même et Oscar n'avait jamais assisté à pareil assaut.

Il fit passer et repasser les bandes, les passa encore au ralenti et ne vit que

des mains floues. Il ralentit encore les images et il n'y avait toujours que des mains floues en mouvement, même à l'allure super-lente, un flou trop rapide pour être suivi à l'œil nu. Et puis l'équipe d'assaut avait vu la fille et pris la fuite.

Le standard téléphonique d'Oscar Walker s'éclaira.

— Avez-vous l'information sur cette personne ?

— Non, monsieur, répondit Oscar.

— Le Numéro Un la veut. Il en a besoin avant minuit. C'est à minuit qu'il quittera la réception. Nous voulons quelque chose avant.

— Oui, monsieur, dit Walker qui savait ce que signifiait « nous voulons ».

Le verbe n'était pas souvent employé mais quand il l'était, c'était très important. La vie pouvait en dépendre.

Oscar fit passer plusieurs séquences par les faits et puis les faits par les séquences, il essaya de jongler avec tous les renseignements disponibles et de les arranger en une multitude de schémas sans aboutir à quoi que ce soit. Rien à faire. Il n'y avait aucune prédiction de l'horloge biorythmique qui faisait fonctionner ces deux hommes, Remo et Chiun. Pas la moindre.

Le biorythme. Walker se rappela son intérêt pour ce sujet, à l'époque de l'université qui lui paraissait si lointaine et si sûre. C'était ce mot qui l'avait attiré dans la petite annonce d'emploi. Il était diplômé de biologie et, avec le désastre économique de la Grande-Bretagne, il ne s'attendait pas à gagner dans sa partie. Il était diplômé de biologie et d'informatique et il avait espéré avoir au moins la chance de trouver une place d'employé d'assurances.

— Je ne peux pas croire qu'il existe quelqu'un dans le Royaume-Uni qui soit prêt à payer un salaire permettant de vivre pour travailler sur les biorythmes, avait dit Walker.

— Vous n'êtes pas payé pour travailler dans le Royaume-Uni.

— Je me disais bien que c'était trop beau. Où ? Au pôle Sud ? Quelque part sous terre où je deviendrai aveugle ? Où est-ce que vous voulez que je travaille ?

— Vous allez à Saint-Martin.

— Aux Antilles hollandaises ? La station de villégiature ?

— Oui.

— J'ai besoin de gagner ma vie, pas de prendre des vacances au pair.

L'agent de placement sourit. Quand Oscar Walker apprit combien il gagnerait il fit un vaillant effort pour ne pas paraître surpris. Parce que s'il ne gardait pas son calme, ils risquaient de comprendre qu'ils lui proposaient quatre fois un salaire de débutant.

Il vola en première classe jusqu'à l'aéroport de Christiana, qui ressemblait

à une gare des cars de Liverpool entourée de béton blanchi par le soleil. Une limousine avec chauffeur le conduisit dans une villégiature près de Mullet Bay. Son appartement était plus beau qu'une suite dans un hôtel. Il avait une bonne, un maître d'hôtel, une cuisinière et une femme avec de très gros seins et des cuisses accueillantes. La femme ne parlait pas de libération. On n'avait pas besoin de communiquer avec elle. Elle n'exigeait pas d'interminables bagatelles de la sorte. Elle était là. Pour lui.

C'était un bijou. Elle lui offrait un corps tiède et une bouche cousue et Oscar Walker pensa qu'il tuerait pour les gens qui lui fournissaient cela.

Peu après, il apprit que c'était justement ce qu'ils envisageaient.

Tous les gens qu'il rencontrait gagnaient les mêmes salaires astronomiques. Mais au cas où l'argent ne suffirait pas à assurer la loyauté, certaines personnes disparaissaient. Comme ce chef d'un groupe d'action qui pensait pouvoir gagner gros en vendant à la presse londonienne l'histoire de ce terrain d'entraînement de luxe ultra-secret. Il en avait assez de répéter sans cesse ses manœuvres d'assaut. « C'est pire que le foutu SSA », disait-il.

Ce jour-là, il ne reparut pas à l'entraînement et Walker fut convoqué par son supérieur qui voulait savoir pourquoi il n'avait pas rapporté, en haut lieu, les plaintes de l'homme.

Ainsi, on savait tout ce qu'il faisait.

L'initiation fut simple et effrayante. Il fut maintenu éveillé pendant deux jours entiers, sans sommeil, et puis à minuit, dans un petit bosquet, on lui donna une pilule à avaler. Le monde se déploya en formes étranges et luxuriantes, en couleurs qu'il n'avait jamais vues. Oscar supposa qu'il était drogué. Aussi ne se fâcha-t-il pas trop quand quelqu'un lui tendit la tête de l'homme qui avait projeté de parler à la presse londonienne du centre d'entraînement secret. La tête tenait dans le creux de sa main.

Il prêta serment de loyauté au Numéro Un dans ce bizarre état de défonce. La figure du Numéro Un paraissait familière, cheveux blancs, maintien royal, un très bel homme. Oscar pensa que la drogue était sans doute pour quelque chose dans sa perception de la chaude nuit démente, des couleurs bizarres et de la minuscule tête. Il sombra dans un sommeil délicieux et rêva qu'il n'existait pas de plus grand amour que son amour pour le Numéro Un.

Il avait déjà vu la figure du Numéro Un. Il l'avait vue quand il était à Cambridge, il l'avait vue même avant, dans les journaux, avec ces cheveux argentés. Toujours avec une femme. Mais dans son sommeil, la nuit de son initiation, il ne se rappela pas son nom.

Il se réveilla sur un bateau, couché sur des coussins de soie. Entre ses pieds nus, il apercevait de petites îles. Il y avait d'autres hommes autour de lui, sur des coussins aussi. Leurs yeux étaient tous drôles, plus noirs qu'ils n'auraient dû l'être. Les pupilles étaient dilatées.

Des filles au corps huilé servaient des fruits sur des plateaux d'argent. Oscar Walker vit son reflet dans le fond d'un plat. Ses grandes pupilles noires repoussaient le bleu de ses yeux.

Plus tard, il aperçut dans le lointain un autre yacht. Il se releva. Il distingua le nom sur la poupe. *Ulysse*. Il sut alors qui était l'homme aux cheveux d'argent. Aristote Thebos.

C'était lui le Numéro Un.

— Aimons le Numéro Un ! Aimons le Numéro Un ! cria-t-il et sur le pont tous les hommes reprirent en chœur.

Le Numéro Un apparut dans les lumières de son grand yacht et leur dit qu'il les nourrirait, les protégerait et les conduirait pour régner sur le monde.

On donna à tout le monde quelque chose à jeter par-dessus bord, en offrande au Numéro Un. Oscar allait lancer son offrande quand une main retint la sienne et la lui fit regarder. C'était une tête, une petite tête noirâtre pas plus grosse qu'une orange. Il n'avait pas rêvé la tête. Des fibres blanches recouvraient la petite boule sans yeux. Des cheveux blancs. C'était l'ancien membre du SSA qui s'était plaint et avait menacé de tout dévoiler à la presse.

Quelqu'un saisit le bras d'Oscar et lui fit jeter la tête à la mer. A partir de ce jour, il aima le Numéro Un de tout son cœur si bien que lorsqu'il dut faire une étude du biorythme de ce tueur, Remo, qui était un ennemi du Numéro Un et qu'il n'arriva à rien, sa douleur fut grande. Il trembla et contempla la main qui avait tenu la petite tête.

Le tableau téléphonique s'éclaira de nouveau.

— Négatif, murmura Oscar Walker.

Et il entendit les mots qu'il redoutait :

— Présentez-vous au rapport au Numéro Un.

En tremblant, Oscar prit trois tranquillisants qu'il fit passer avec un double dry avant de quitter son pupitre d'ordinateur. Avec un peu de chance, il tomberait raide avant de regarder le Numéro Un dans les yeux pour lui apprendre son échec.

Un panneau métallique glissa dans un des passages secrets et Oscar Walker sortit sur une plate-forme qui n'était qu'à quelques mètres au-dessus de l'Atlantique. Derrière lui, le panneau se referma. Deux hommes le firent monter dans une vedette. Il y avait là une petite table devant un haut fauteuil semblable à un trône. Oscar s'assit, flottant, sur une chaise pliante à la table. Il sentit les tranquillisants et le dry lui amollir le corps. Sa bouche semblait vouloir fonctionner à son insu. Ses lèvres bougeaient n'importe comment sans attendre qu'il le leur commande. Il trouva ça drôle et il rit.

Il y avait un écran de télévision à bord de la vedette et des hommes regardaient les images de la fête transmises du grand stade-auditorium. Celle

d'un diplomate apparut. Walker le reconnut.

— Il va renverser son verre, dit-il, d'une voix pâteuse et lointaine, en montrant l'écran.

— Que dites-vous ? demanda quelqu'un.

— Cet homme va renverser son verre. C'est même stupéfiant qu'il ait pu se lever ce matin.

Des têtes se rapprochèrent de l'écran. Le gros diplomate en smoking, avec une rangée de décorations sur sa poitrine, s'inclina. Il avait un verre de champagne et il porta un toast, sur toutes ses médailles.

Il y eut des rires à bord de la vedette et Oscar fut heureux d'avoir pu apporter un peu de joie dans la vie de tout le monde. Sa tête ballotta. Il entendit une voix, celle du Numéro Un. Oscar se força à soulever les paupières. Le Numéro Un était assis dans le fauteuil, face à la petite table.

— Aimons le Numéro Un, marmonna Oscar.

L'équipe de sécurité iranienne, ce Remo et ce Chiun, quand allons-nous leur régler leur compte ? demanda le Numéro Un d'une voix glaciale.

— Remo et Chiun ? dit Oscar avec un sourire idiot.

— Oui. Quand pourrons-nous les attaquer ?

— Jamais, dit Oscar Walker avant de tomber raide.

Ce fut son dernier mot parce que, même quand il se réveilla, il s'aperçut qu'il était impossible de parler sous l'Atlantique, avec de lourdes chaînes autour de ses pieds qui l'entraînaient lentement vers le fond de l'océan. Il regretta de ne pouvoir parler. Il aurait voulu clamer une dernière fois : « Aimons le Numéro Un. »

CHAPITRE VIII

Démosthène Skouratis fonçait déjà à toute allure vers la *Nef des Etats* quand arrivèrent les premiers articles de journaux.

Ils étaient transmis sur un appareil à fac-similés installé dans la plus grande cabine du yacht qui servait à Skouratis de bureau flottant. L'appareil était relié aux bureaux de l'armateur dans toutes les capitales du monde, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et chaque fois qu'une nouvelle édition sortait des presses, des fac-similés, de la Une et des pages financières étaient transmis par radio à Skouratis, où qu'il soit.

Les premières éditions du soir annonçaient que Thebos organisait une fête de deux jours en l'honneur de la *Nef des Etats* et de son constructeur, Skouratis. Chaque article publiait les mêmes citations. Thebos regrettait que M. Skouratis ne soit pas venu pour la première soirée et, non, il ne croyait pas que Skouratis craignait que le navire ne soit pas sûr et refusait d'y mettre les pieds. Skouratis n'avait jamais eu peur de mettre le pied sur aucun autre de ses navires et Thebos ne pouvait donc croire cela du grand armateur Skouratis. Peut-être Skouratis assisterait-il à la seconde soirée.

Venant de New York, de Londres, de Paris, les articles étaient tous pareils : Thebos laissait entendre en le niant que la *Nef des Etats* était dangereuse et que Skouratis avait peur de monter à bord de son géant des mers.

Skouratis lut les articles avec attention. Aussi sûrement que s'il le tenait au bout d'une ficelle, Thebos l'attirait vers le grand navire des Nations Unies.

— Voleur d'enfants ! jura Skouratis en grec et il roula en boule les pages pour les jeter dans la déchiqueteuse.

Mais il se souvint que tous les journaux étaient classés chaque jour, alors il lissa les pages avec soin et les déposa dans la corbeille du classement.

Puis il alluma un long cigare cubain et contempla la légère houle de l'Atlantique glissant contre les flancs du *Tina*. Et il sourit.

Thebos avait gagné le premier round. Mais Skouratis allait un peu voir comment Thebos apprécierait la suite du jeu, dans quelques jours, quand il devrait encaisser.

Mais ce ne serait pas avant un jour ou deux. Pour le moment, Skouratis se rendait à une fête, à toute allure. Il consulta sa montre. La première soirée n'était pas finie.

Aucune importance. Il serait présent pour la deuxième nuit de fête.

CHAPITRE IX

Il n'y avait pas eu de plus belle fête depuis la dernière soirée à bord du *Titanic*.

Le ministre des Affaires étrangères d'un pays africain, une femme choisie pour le contrôle de ses muscles vaginaux par un président lui-même élu pour sa puissance génitale, devint la vedette de l'affaire quand elle s'installa dans le placard à balais du stade et s'offrit à tous ceux qui en voulaient pour cinq dollars le coup. Dollars américains.

Il y avait une longue file d'attente devant le placard à balais, ce qui créa un terrible problème pour l'ambassadeur français qui voulait faire la queue mais ne voulait pas abandonner celle où l'on distribuait des porte-clefs souvenirs en or massif que l'armateur Aristote Thebos avait fait graver au nom de son concurrent et ami Démosthène Skouratis.

Le Français résolut son problème avec un savoir-faire typiquement français : prendre l'or, la fille pouvait attendre.

D'ailleurs, à en juger par les grognements émanant du placard, elle était installée pour une longue soirée.

Aristote Thebos, du haut de la loge royale tendue de velours dominant la gigantesque arène, regardait la délégation indienne envelopper des sandwiches dans des mouchoirs et les fourrer dans les poches de leurs costumes mal coupés.

— Les voilà, dit-il. Les maîtres du monde. Est-ce que ça ne te fait pas plaisir de savoir qu'ils sont responsables de la paix du monde ?

Helena sourit avec douceur.

— La puissance du monde, papa, est là où elle a toujours été. Entre les mains de ceux qui sont qualifiés pour s'en servir. Dieu soit loué.

Au-dessous d'eux, les délégués des Nations Unies allaient et venaient en hâte, du caviar au cognac, des porte-clefs à la prostituée, en se félicitant d'avoir déménagé leur siège d'une ville où les journalistes s'imaginaient qu'ils avaient le droit de rapporter tout ce que faisaient les gens.

Deux bagarres éclatèrent. Trois diplomates asiatiques qui jouaient à qui boirait le plus de Courvoisier dans des chopes de bière ronflaient ivres morts dans un coin.

Thebos contempla la salle.

La seule chose qui gâche mon plaisir, c'est que ce cireur de souliers ne soit pas là ce soir.

— Il ne va pas venir du tout, papa.

Oh si. Il viendra. Quand il aura lu la presse, il viendra, assura Thebos en

souriant de toutes ses dents blanches qui le faisaient paraître encore plus bronzé. S'il a vu les premières éditions, il est déjà en route. Mais ce sera pour demain. Maintenant, je vais retourner au yacht. Plus on vieillit, plus on se lasse vite des clowns.

— Moi aussi, papa.

Leurs gardes du corps les précédèrent quand ils quittèrent la loge royale, en formant autour d'eux un rempart de muscles et d'os.

Puis, on ne sait comment, Remo se trouva derrière les gardes du corps à côté d'Helena.

— Où allez-vous ? demanda-t-il.

— Je croyais que vous ne m'aimiez pas.

— C'est vrai, mais vous avez vu le choix que j'ai.

D'un signe de tête, il désigna derrière son épaule la salle de banquet qui commençait à ressembler à un cirque romain après une émeute.

— Hé, vous ! Tirez-vous de là ! cria un des gardes du corps, puis il avança sur Remo, les mains tendues.

— Allez-vous-en, dit Remo. Vous ne voyez pas que je parle à la dame ?

Le garde posa ses mains sur les épaules de Remo. Remo les fit tomber. Le garde essaya de les relever mais elles s'y refusèrent.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Remo à Helena. Pourquoi avez-vous droit à tous ces gorilles ?

— Qui est cet individu ? demanda Thebos à sa fille.

Moi d'abord, dit Remo. J'ai posé ma question le premier. Vous attendrez.

— C'est mon père, dit Helena. M. Thebos. Remo claqua des doigts.

— Ah ! Alors c'est vous qui donnez cette fête.

— Thebos hocha la tête.

— Vous devriez avoir honte, lui dit Remo.

— Honte ? Helena, qui est cette personne ?

— Honte, insista Remo. Donner une fête à tous ces gens, c'est les encourager. Honte.

— Qui est-ce ?

Thebos, Helena et Remo avaient continué d'avancer lentement et ils montaient à présent par un des larges escalators automatiques, entourés de gardes. Celui qui avait posé ses mains sur les épaules de Remo restait en bas, contemplant ses mains, incapable de les bouger et incapable de voir ce qu'elles avaient. Thebos se retourna et dévisagea Remo, en cherchant à le reconnaître.

— Je suis Remo, dit Remo.

— C'est Remo, dit Helena.

— Ça ne m'avance guère.

Thebos dut sauter quand l'escalator arriva au pont supérieur. Helena le quitta aisément. Remo se laissa glisser jusqu'à ce qu'il soit déposé sur l'épaisse moquette. Sans bouger les pieds, il continua de glisser sur un mètre avant de se remettre à marcher.

— Je travaille ici, dit-il. Je suis, avec l'Iran. C'est comme ça que ça s'appelle maintenant. Mais Chiun l'appelle la Perse. Je crois que je l'aurais préféré quand c'était la Perse. Les melons étaient merveilleux, affirme Chiun.

Thebos s'arrêta.

— Vous êtes Remo, dit-il comme s'il entendait ce nom pour la première fois.

— C'est ce que j'ai dit, reconnut Remo.

— Et vous êtes avec l'Iran ?

Remo acquiesça et vit les yeux glacés de Thebos se poser sur lui. C'était des yeux gris, durs, aussi profonds que les glaces du Pôle, et ils mesuraient Remo au centimètre, le pesaient au gramme, et ne le trouvaient manifestement pas à leur goût.

— Gardes, dit Thebos. Débarrassez-moi de cette personne. Je regrette, dit-il à Remo en souriant, mais Helena et moi devons partir et vous nous agacez.

— Je n'agace pas Helena.

— Il ne m'agace pas, dit Helena.

— Vous m'agacez.

Thebos recula et les gardes avancèrent sur Remo. Bien entraînés, ils marchèrent sur lui de l'avant, de l'arrière et sur les flancs, et Thebos entraîna Helena à l'écart pour leur laisser de la place.

Remo disparut sous une masse de costumes noirs convergeant sur lui. Les costumes parurent se lever comme une belle pâte quand le levain commence à agir. Les costumes palpitérent un instant puis retombèrent en tas. Thebos et Helena virent voler des bras, des jambes ruer, entendirent des grognements.

Puis Remo se retrouva à côté d'eux et se retourna vers les gardes. Il sourit à Thebos.

— Charmants garçons. Venez. Je vais vous conduire où vous allez.

— Il prit aimablement le bras d'Helena et l'éloigna de la masse grouillante des gardes du corps. Thebos les suivit. A chaque pas, il se retournait sur ses gardes qui continuaient de se bagarrer entre eux.

— Comment avez-vous fait ? demanda Helena.

— Quoi donc ?

— Comment leur avez-vous échappé ?

— Oh, ça. Ce n'est rien du tout, vous savez. Il suffit d'attendre qu'ils bougent selon un certain rythme, et puis on copie leur rythme et c'est comme une espèce de pulsation, quand elle se déploie vers l'extérieur on la suit mais quand ça revient vers l'intérieur on continue de marcher et on est parti. Les sens de la plupart des gens ne sont pas assez aigus pour comprendre qu'il y a une personne de moins dans leur mêlée. Si on les laisse tranquilles, ils se battront encore longtemps avant de s'apercevoir que je ne suis plus là. C'est comme une balle de fusil, vous savez. On ne peut pas être blessé par une force quand on se déplace au même rythme qu'elle. Si vous avancez sur la trajectoire d'une balle, aussi vite qu'elle, elle ne peut pas vous faire de mal. On est blessé quand la balle va dans un sens et que vous n'allez pas dans le même. On peut même attraper une balle en l'air, si on veut. Mais je ne vous le recommande pas, parce que ça nécessite de la pratique.

— Combien de pratique ? demanda Helena.

— Cinquante ans. Huit heures par jour.

— Vous n'avez pas cinquante ans.

— Non, mais j'ai Chiun comme maître. Ça supprime d'emblée quarante ans.

Le pont principal était à plus de trente mètres au-dessus de l'Atlantique. Remo chercha des yeux un escalier pour descendre sur la vedette de Thebos amarrée le long du gigantesque paquebot et Thebos en profita pour pousser vivement Helena dans un ascenseur qui descendit aussitôt vers la plate-forme juste au-dessus de l'eau.

— Bonne nuit, Remo ! cria Helena alors que l'ascenseur plongeait au-dessous de la rambarde et qu'elle disparaissait.

Elle semblait triste et déçue. Remo se pencha et regarda l'ascenseur descendre rapidement le long du flanc du navire, vers la vedette.

Thebos et Helena sortirent sur la plateforme. Remo pesta, il voulait encore parler à la jeune fille. Son père ou elle pourraient avoir une idée de ce que Skouratis faisait avec ce bateau, pourquoi il avait construit tous ces passages secrets et ces cabines cachées.

L'équipage de la vedette largua les amarres et avec un puissant grondement elle s'éloigna de la *Nef des Etats* vers le yacht de Thebos, qui naviguait à cinq cents mètres.

Sur le pont principal, même à trente mètres au-dessus de l'eau, Remo sentait sur le bout de sa langue les fines gouttelettes salées. Sa figure était humide d'embruns qui, diffusés à une telle hauteur, n'avaient pas plus de consistance que du brouillard.

Au-dessous de lui, l'Atlantique était noir et paraissait froid. La vedette toute blanche disparut dans l'obscurité de la nuit en quittant le navire de

l'ONU et ses lumières.

Zut, pensa Remo.

Il ôta ses mocassins noirs et enjamba la rambarde. En descendant à la rencontre de l'Atlantique, il ralentit sa respiration et força sa circulation sanguine à s'éloigner de la température de sa peau pour plonger dans ses organes internes. Sa température dermique baissa à mesure qu'il tombait et s'assurait que la froideur de l'eau n'allait pas aspirer la chaleur vitale de son corps.

Il fendit l'Atlantique les pieds devant, plongeait de six ou sept mètres, s'arqua et se retourna sur lui-même en profondeur et refit surface en nageant vers le yacht. Il entendait devant lui les moteurs de la vedette.

Helena était assise dans un fauteuil de pont, à l'arrière de l'embarcation. À côté d'elle, Thebos répondit à ses pensées muettes.

— C'est un, garçon très séduisant, je suppose. Mais très dangereux.

— Certains disent ça de toi.

— Mais naturellement, dans mon cas c'est faux, dit-il en riant. À moins qu'on ait la malchance d'être un petit cireur grec prétentieux qui n'a jamais appris à respecter ses supérieurs. Ce Remo, c'est autre chose. Il y a eu beaucoup de morts sur ce paquebot, à cause de lui.

— Comment le sais-tu, papa ? Tu n'es pas monté à bord avant ce soir ?

— J'ai entendu des rumeurs, dit vaguement Thebos. Et n'oublie pas que huit de nos meilleurs hommes sont là-bas sur ce navire. Sept sont en train de se battre entre eux. Le dernier ne peut pas bouger les mains ni les bras. Il est dangereux, ce Remo. Crois-moi.

Helena se tut. Ses mains reposaient sur le plat-bord chromé de la vedette. Elle sentit une légère pression humide sur ses doigts, comme si un petit poisson avait sauté en lui frôlant la main. Elle la retira.

— Tu parles de Skouratis, dit-elle. Je ne comprends pas ce que tu veux faire avec lui, papa.

— Rien, ma chérie, dit Thebos.

Il regardait droit devant lui et Helena connaissait cette expression. Il contemplait l'avenir, à travers les jours, les semaines, les mois ou les années, un avenir inconnu que lui seul pouvait voir. Il souriait légèrement. Elle reposa ses doigts sur le plat-bord et les retira presque immédiatement quand elle fut de nouveau frôlée par quelque chose d'humide. Elle regarda sa main puis elle se pencha vers l'eau, s'attendant à voir un cordage détaché claquant contre le bord. Elle vit les dents de Remo. Il lui souriait. Puis il porta un doigt à ses lèvres pour lui imposer silence.

Elle se tourna vers son père pour voir s'il avait remarqué quelque chose mais il regardait toujours devant lui un monde où ses fantasmes étaient des

réalités, son pouvoir incontesté, sa puissance inégalée.

Helena regarda de nouveau la mer. Remo avait disparu. L'avait-elle rêvé ? Elle se tourna de tous côtés. Pas la moindre trace.

Helena sourit. L'imagination et le désir étaient de puissantes drogues. Elle comprenait mieux son père et ses rêveries personnelles.

Quand la vedette accosta l'*Ulysse*, l'équipage se précipita pour aider Thebos et Helena à monter à bord. Celle-ci s'attarda sur le pont, regarda partout dans l'eau et soupira. Une hallucination.

Mais ses doigts picotaient toujours.

Thebos donnait des ordres au pilote de la vedette.

— Retournez là-bas. Vous trouverez huit de nos cinglés à bord. Ramenez-les.

— Où sont-ils, monsieur ?

— Probablement en train de se battre contre un fantôme sur un des ponts inférieurs.

Helena se retourna lentement.

— Bonne nuit, papa.

— Bonne nuit, ma chérie.

Thebos la suivit des yeux. Grande et svelte, comme sa mère. Mais sa mère avait été une femme d'affaires au jugement infaillible. Bien souvent des hommes avaient dit à Thebos qu'ils préféreraient traiter avec lui plutôt qu'avec sa femme, pas parce qu'elle avait une meilleure tête mais parce que sa suffocante beauté faisait d'eux de plus mauvais hommes d'affaires.

Helena avait hérité un peu de cette beauté et toute l'intelligence, mais ni son père ni sa mère ne lui avaient transmis le sens des affaires. Il avait vivement désiré un fils. Mais sa première femme était morte en donnant le jour à un fils qui était mort aussi et il n'avait pas mieux réussi avec sa succession d'épouses. Pas de fils pour poursuivre la lutte contre Skouratis. Rien qu'Helena. Thebos sourit. Il avait au moins une fille ; Skouratis n'avait rien. La seule fille qu'il avait eue s'était suicidée peu après avoir épousé Thebos. C'était un de ses meilleurs souvenirs.

Derrière lui, la vedette redémarra et fila dans la nuit vers la Nef des Etats. Thebos alla se coucher. Le lendemain, Skouratis arriverait et tous les comptes seraient réglés. Tous.

Et il serait le Numéro Un. Sans la moindre question.

*

* *

La femme de chambre personnelle d'Helena avait préparé le lit dans la cabine à l'avant et dormait à présent à côté, reliée à sa maîtresse par une sonnette branchée sur le petit écouteur qu'elle portait en dormant. C'était une vieille tradition, quand on était au service de la famille Thebos.

La petite veilleuse était allumée quand Helena entra. Sans grand espoir, elle regarda autour d'elle mais la cabine était déserte.

Remo avait été une hallucination, un mirage, le résultat de deux verres d'ouzo au lieu d'un. Dommage.

Elle s'assit à sa coiffeuse pour ôter ses bijoux et sursauta quand la porte de la salle de bains s'ouvrit. Remo apparut, portant un des peignoirs de bain en éponge velours d'Helena. Il croisa son regard dans la glace.

— Je suis heureux d'avoir trouvé ça, dit-il. Mes vêtements sont trempés et j'ai horreur de le faire en vêtements mouillés.

— De faire quoi ?

— L'amour.

— Ah ? Nous allons faire l'amour ?

Elle se leva pour faire face à Remo, qui nouait autour de sa taille la ceinture du peignoir. Il regarda au fond de ses yeux noirs.

— Naturellement. Non ?

— Si, murmura-t-elle. Mais pas naturellement.

— J'ai entendu parler des Grecs, répliqua Remo.

Helena rit, d'un joli rire de gorge perlé qui, sans être fort, contenait toutes les joies. Elle secoua la tête.

— Naturellement, ça veut dire une fois. Et nous allons faire l'amour plus d'une fois. Beaucoup plus d'une.

Elle ôta les anneaux d'or de ses oreilles.

— Vous croyez que j'en suis capable ?

— Vous le serez, Remo, vous le serez.

— Bien. Mais avant, nous causons.

— Non. L'amour passe avant. Nous causerons après.

Elle se servit d'un instrument à long manche pour tirer sur la fermeture à glissière de sa robe du soir.

— Nous parlerons en même temps, déclara Remo. Si votre père déteste Skouratis, pourquoi organise-t-il cette fête ?

Helena haussa les épaules. Le mouvement fit glisser la robe noire.

— On ne sait jamais ce que fait mon père. Je crois qu'il est vraiment impressionné par le navire de Skouratis.

— Je n'en crois rien.

— Je ne veux pas le croire. Skouratis est un grossier personnage, mauvais et lourd, dont la place est dans une cour de ferme. J'ai averti mon père. Qui dort avec les moutons sent la crotte de mouton.

— Possible. Les Grecs doivent en savoir plus que moi là-dessus.

— Je hais cet homme. Il contamine tout ce qu'il touche.

— Il a construit un assez beau bateau.

— Un navire, pas un bateau. Bof. Du tape à l'œil. Il risque de ne jamais traverser l'Atlantique.

Elle enjamba la robe tombée autour de ses pieds. Elle portait un slip de dentelle de soie et un demi-soutien-gorge diaphane qui faisait pigeonner ses seins.

— Ce bateau est comme une ville, dit Remo.

— Navire, rectifia Helena. Qu'est-ce que ça peut faire ?

Elle retourna à sa coiffeuse et alluma une cigarette marron. Remo respira l'âcre odeur de tabac fort.

— Savez-vous qu'il y a un navire dans le navire ? dit-il. Comme une ville souterraine.

— Tout le bazar devrait être sous terre, dit Helena en tirant une autre profonde bouffée, et elle rit. Ou sous l'eau. Avec un peu de chance, il y sera peut-être bientôt. Avec tout le zoo qu'il transporte. Le zoo de Noé a survécu ; celui-là pas. Un sur deux, ce n'est pas mal.

— Vous ne savez rien des passages secrets de ce navire ? Insista Remo. Vous vous rappelez ces types qui sont sortis du mur cet après-midi ?

— Encore une des mesures de sécurité idiotes de Skouratis.

Helena posa sa cigarette dans un cendrier et mit ses bras dans le dos pour dégrafer son soutien-gorge.

— En avez-vous parlé à votre père ? Sait-il ce que manigance Skouratis ?

— Il n'en a pas la moindre idée.

Helena jeta son soutien-gorge par terre. Elle tira une dernière bouffée rapide de la cigarette avant de l'écraser dans le cendrier. Puis elle leva les bras et s'avança vers Remo.

— Il est temps de se coucher, murmura-t-elle en souriant, mais Remo secoua la tête.

— Il faut que je rentre.

Il ôta le peignoir de bain d'Helena. Dessous, il était encore en pantalon et tee-shirt.

— Quoi ? s'écria-t-elle.

— Il faut que je parte, maintenant. C'est une longue distance, à la nage.

— Vous me quittez ? S'exclama-t-elle, scandalisée.

— A moins que vous ne vouliez retourner à la nage avec moi.

— Ecoutez, ce n'est pas parce que vous avez réussi un assez joli tour que vous devez croire que c'est arrivé. Je sais que vous avez laissé la vedette vous remorquer au bout d'un cordage. Alors ne faites pas l'imbécile. Dans la matinée, je vous ferai raccompagner par la vedette.

— Navré, je préfère nager, dit Remo. Je ne fais plus jamais d'exercice. D'ailleurs, je ne pense pas que votre père serait content que je passe la nuit ici.

— Mon père vit sa vie et moi la mienne. Nous avons conclu ce pacte quand je suis devenue une femme.

— Je connais les pères. Ils respectent les pactes de ce genre quand ce ne sont que des mots. Mettez-les en vigueur et rien ne va plus.

— Non, vous verrez.

— Navré, faut que je me sauve. A bientôt.

— Vous êtes un porc, dit Helena.

— Probablement.

— Je vous déteste. Déteste.

— Comme la plupart des gens. Je dois avoir quelque chose.

— J'espère que vous vous noierez.

Les petits seins d'Helena frémirent tant elle tremblait de rage.

Remo s'approcha d'elle et lui posa une main sur la joue.

Allons, ne montez pas sur vos grands chevaux.

Elle repoussa violemment sa main.

Allez-vous-en, porc ! Retournez à votre auge avec vos semblables !

— Ma foi, si vous devez être désagréable...

Remo ouvrit la porte. Derrière lui, Helena lança une phrase en grec. Sans connaître le grec, il sut que c'était une grossièreté.

CHAPITRE X

Quand Remo sortit de l'ascenseur sur le pont principal, tout dégoulinant, le paysage était désert à l'exception d'un homme. On entendait au loin des chansons et des rires, les derniers bruits d'orgie de la fête donnée par Thebos qui se traînait jusqu'au matin.

L'homme se tenait à dix mètres de l'ascenseur, le dos tourné, et contemplait l'océan.

Il serrait sous son bras un rouleau de papier. Il portait une veste de smoking en brocart bleu qui aurait eu un franc succès au mariage d'un rocker.

Ses cheveux clairsemés étaient coupés court, impeccablement, pas un cheveu déplacé. L'homme se penchait, appuyé à la rambarde, comme s'il écoutait un secret porté par le vent.

Remo ne voyait pas sa figure. Il n'en avait pas besoin.

— Salut, Smitty, dit-il en s'approchant. Qu'est-ce que vous faites ici ?

Le Dr Harold W. Smith, chef de CURE, se retourna lentement.

— L'eau était bonne ?

— Pas mauvaise. J'essaye de faire dix tours de l'océan toutes les nuits pour rester en forme. Qu'est-ce que vous faites ici ? Pourquoi portez-vous cette veste ridicule ?

— Je croyais que vous n'aimiez pas mon costume gris.

— Après avoir vu pendant dix ans un gars dans le même costume, naturellement je ne l'aimais pas. Je ne pensais quand même pas que vous iriez vous déguiser en clown.

Smith renifla d'un air pincé.

— Je m'efforce toujours de m'habiller comme les indigènes. Je me suis dit que ce ne serait pas déplacé, ici à cette fête.

— Si vous voulez vous habiller comme les indigènes de ce bateau, portez une feuille de vigne, conseilla Remo.

— Navire, pas bateau. A propos de vêtements. Je suis surpris de vous voir encore en tee-shirt et en pantalon de flanelle. Je croyais vous trouver en pantalon de soie bouffant et babouches à la pointe retroussée.

— Bon. Maintenant que nous sommes à égalité vestimentaire, qu'est-ce que vous faites ici ?

— Navré, Remo. C'est un secret d'Etat.

— Vous avez des secrets pour moi ? Maintenant ?

— Je ne peux pas me promener en racontant tout ce que je sais à tous les gardes du corps iraniens que je rencontre, déclara Smith.

Remo prit un temps, et un air peiné.

— Pour moi ? Des secrets ?

Smith haussa les épaules, un petit haussement triste d'un homme essayant de déplacer le fardeau du monde sur son dos, pour que ce soit moins pénible.

— Très bien. Alors moi, dit Remo, je vais vous dire ce que vous faites ici. Vous êtes là parce que vous pensez que des choses vont aller de travers sur ce bateau et vous allez essayer de l'empêcher. Vous avez ce gros rouleau de papier sous le bras parce que c'est probablement les plans du bateau...

— Navire. Un paquebot est un navire, pas un bateau.

— Je m'en fiche. Vous avez ces plans parce que vous pensez qu'il y a quelque chose de pas clair avec ce rafiot et tous ces terroristes, ces assassins et tout. J'ai raison, jusqu'à présent ?

— Assez, reconnut Smith.

— Bien. Alors je m'en vais vous en dire plus. Il va se passer quelque chose de grave à bord de cette baignoire mais je ne sais pas quoi. Et tous ces plans ne vous montreront rien du tout au sujet du bateau parce qu'il est bourré de passages et de cabines dont personne ne sait rien de rien. Et ce que je veux savoir, c'est pourquoi vous ne rassemblez pas simplement la délégation américaine pour vous tirer tous avant qu'il arrive un malheur.

— S'il arrive malheur à ce navire, déclara Smith, ce sera une catastrophe pour le monde.

— Le monde a survécu à la mort de Laurel et Hardy, il survivra bien à la perte de ces clowns. Voyons, Smitty ! Vous avez vu ces gugusses, ce soir. Vous voulez les sauver ? Fichez le camp avec votre ambassadeur et sa smalah. Inquiétez-vous de l'Amérique.

— Ce n'est pas ainsi que nous agissons. Désolé, Remo, mais c'est une des choses que nous n'avez jamais comprises à propos de... de mon pays.

— Ça, c'est un coup bas, Smitty. Un sale coup bas.

— Votre choix, pas le mien.

— Alors vous allez rester sur ce bateau... bon, bon, navire, OK... Vous allez rester et risquer votre peau en cherchant à savoir ce qui va se passer et en essayant de l'empêcher et tout ça pour une bande de salauds cupides et bidons en pantalon rayé, qui voleraient des centimes sur les yeux d'un mort !

— Oui, dit Smith.

— Alors Chiun a raison.

— Ah ? En quoi est-ce que Chiun a raison ?

— En disant que vous êtes fou. Que vous avez toujours été fou. Et que vous le serez toujours.

— Je comprends qu'on puisse le penser. Chiun et vous, et tous les

mercenaires qui ne travaillent que pour de l'argent ont du mal à comprendre les gens qui ne travaillent pas uniquement pour l'argent. Pour vous, ils sont sans doute fous. Ça vous plaît d'être au service de l'Iran ?

— Ce n'est pas mal. Ils sont gentils. L'Iran produit de bons melons et personne ne nous confie des missions stupides.

— Je suis heureux de voir que vous allez si bien.

— Ecoutez, Smitty. Vous êtes ici pour assurer la sécurité du paquebot, c'est ça ? Mais c'est ce que vous vouliez que nous fassions, Chiun et moi. D'accord, nous avons eu nos problèmes, vous et moi, mais Chiun et moi sommes ici. Et c'est nous qui allons assurer la sécurité du navire. Alors pourquoi ne partez-vous pas tout simplement ? C'était ce que vous vouliez que nous fassions. Nous allons le faire.

— Presque, Remo. Mais pas tout à fait. Voyez-vous, vous travaillez pour l'Iran et, autant que je sache, les Iraniens pourraient jouer un rôle dans ce qui va se passer à bord. Rien de personnel, mais je ne peux pas me fier à vous comme à un agent objectif et impartial alors que vous travaillez pour des gens qui pourraient être dans le camp opposé.

— Vous êtes l'homme le plus casse-bonbons que j'aie jamais connu, déclara Remo.

— Je regrette, dit Smith, mais je vous prie de m'excuser. J'ai beaucoup de travail.

Il se tourna de nouveau vers l'océan et examina un seul feuillet qu'il avait extrait du rouleau de papier sous son bras. Remo s'éloigna de quelques pas et revint.

— Vous êtes complètement cinglé, dit-il. Smith hocha la tête sans se retourner. Remo fit de nouveau quelques pas et revint encore.

— Et votre veste est horrible.

Smith acquiesça.

— Et vous êtes un sale ladre radin et j'espère qu'en ce moment la délégation américaine est en train de bouffer des élastiques et de gaspiller des trombones en se bombardant avec.

Smith approuva.

— Vous n'allez pas vous retourner pendant que je vous engueule ? cria Remo.

Smith se retourna.

— Vous présenterez mes respects au Shah, dit-il.

— Aaaaaah, fit Remo, dégoûté, et cette fois il s'en alla.

CHAPITRE XI

— Je ne veux pas en entendre parler, petit père.

— Non, bien sûr, dit Chiun. Pourquoi voudrais-tu entendre parler de quelque chose dont dépend notre vie ?

— Ma vie ne dépend pas de l'état de la télévision iranienne. Je me fiche qu'ils aient des feuillets ou non. Ils n'en ont pas, la belle affaire. Ça ne va pas me retirer un seul jour de vie.

— Typique. Typique. Insensibilité crasse envers ton maître, indifférence à son malheur, tu ne penses qu'à toi et à ton confort. Qu'on te donne un océan pour y patauger la nuit et tu te moques absolument de ce qui peut m'arriver.

— Ecoutez. C'est vous qui avez voulu travailler pour l'Iran. Alors cessez de vous plaindre.

— Et c'est toi qui ne m'as pas dit à quelles profondeurs avait sombré le glorieux trône, du Paon. La Perse était une grande nation avec de grands souverains. Cet Iran, comme ils disent, eh bien, pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ? Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas dit combien il est arriéré ? Pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'ils n'avaient pas de beaux drames de l'après-midi ? Qu'ils avaient très peu de télévision ?

— Comment diable est-ce que j'aurais pu le savoir ? Riposta Remo.

— Parce que c'est une des choses que tu es censé savoir. Pourquoi penses-tu que je te garde auprès de moi ? Parce que tes manières à table m'emplissent d'amour et de respect ? Parce que ta figure avec son gros nez est pour moi une rose épanouie à la rosée du matin ?

— Je n'ai pas un gros nez, protesta Remo.

— Tu es un Américain. Tous les Américains ont un gros nez, déclara Chiun.

— Et tous les Coréens se ressemblent.

— Ce n'est pas un mal quand notre ressemblance à tous est une belle ressemblance. Tu aurais dû savoir que la Perse s'était gâtée.

— Je ne fais pas ce genre de travail. C'était Smitty qui le faisait toujours.

— Ne mets pas ton ignorance et ta stupidité sur le dos du pauvre empereur Smith calomnié, que tu as trahi en désertant son service.

— Ah ? Parce que maintenant c'est « le pauvre empereur Smith calomnié » ? Qui prend place à côté d'Hérode parmi les grands martyrs de l'Histoire, hein ? Où est ce « fou de Smith » à propos de qui vous avez rôlé pendant des années ? Hein ? Où est-il passé ?

— Je n'aurais jamais dû t'écouter, Remo, gémit Chiun, sa figure et sa voix exprimant la douleur. Je n'aurais jamais dû tourner le dos à l'empereur chargé

d'assurer la sécurité de la Constitution, simplement à cause de ta cupidité. Mes ancêtres vont me juger durement pour cela.

— Personne ne le saura jamais. Vous n'avez qu'à trafiquer les archives de Sinanju, comme vous faites toujours.

— Assez ! N'as-tu pas déversé assez d'insultes sur un pauvre vieillard pour aujourd'hui ? N'as-tu aucune pitié ? Les Perses ont toujours été sans cœur. Comme tu es vite devenu l'un d'eux !

Remo marcha vers la porte, ses vêtements raidis par le sel craquant à chaque pas. Sur le seuil, il se retourna.

— Petit père.

Chiun ne répondit pas.

— Petit père.

Chiun tourna vers Remo des yeux noisette fulgurant de colère.

— Petit père, j'ai quelque chose à vous dire, murmura tristement Remo.

— Bien. Pénitent, tu peux parler.

— Soufflez-le par vos oreilles et frottez-vous-le dans les cheveux, dit Remo et il s'esquiva promptement.

*

* *

Ils étaient censés observer. Ils étaient censés être sur le qui-vive. Mais les deux gardes qui arpentaient le corridor devant les bureaux et les appartements de la mission libyenne ne remarquèrent pas la bouche pincée de Remo. Pas plus qu'ils ne virent ses yeux sombres si noirs qu'ils n'étaient presque que pupilles.

Ils remarquèrent simplement qu'un mince Occidental suivait le couloir en parlant tout haut, tout seul.

— Je commence à en avoir assez d'être le bouc émissaire de tout le monde. Vous avez entendu ça ? cria Remo. J'en ai marre, vous entendez ? D'abord Smitty. Puis Chiun. Smitty m'en veut d'être parti et c'est la faute de Chiun. Chiun m'en veut d'être parti et c'est sa faute à lui. Tout le monde m'en veut. A qui vais-je en vouloir ? Hein ? Sur qui est-ce que je vais rejeter toutes les fautes ?

Les deux gardes libyens s'avancèrent devant Remo alors qu'il marchait tête baissée.

— Un instant, dit le plus costaud.

Il portait un costume noir rayé, une chemise noire et une cravate blanche.

Ses cheveux noirs étaient luisants de pommade. Il avait la peau basanée. Il allongea un bras et posa sa grosse main droite sur l'épaule de Remo.

Remo regarda l'homme, qui avait une bonne tête de plus que lui. L'homme débita un flot de paroles en arabe.

— Parle anglais, dugland. Je ne suis pas un de tes foutus marchands de tapis, dit Remo. Le grand garde sourit.

— Je vous demande ce que vous faites dans ce couloir, petit homme à la grande gueule. Ce corridor est interdit après vingt heures.

Remo sourit aussi. Ce n'était pas un sourire aimable.

— Je me promène, c'est tout.

L'autre garde s'avança à côté du premier. Il portait le même costume, personnalisé par des souliers noirs et blancs.

— C'est un Américain, dit-il.

Le grand sourit et sa main serra l'épaule de Remo.

— Ah, un Américain ? C'est vrai ? Vous êtes un chien de raciste impérialiste et fasciste ?

— Non, répliqua Remo. Je suis un *Yankee Dodle Dandy*, né le Quatre Juillet (1) sous la bannière étoilée pour l'éternité.

— Je crois que nous devons garder celui-là pour interrogatoire demain matin, dit le grand Libyen.

Il serra encore plus fort avec sa main droite mais ne remarqua pas que Remo avait l'air de ne rien sentir du tout.

— Comment ça va en Libye ? demanda Remo. Vos courageux pirates de l'air ont tué beaucoup de bébés cette semaine ?

— Ça suffit, chien, gronda le second garde. Emmène-le, Mahmoud. Nous allons l'enfermer dans une des salles d'interrogatoire.

— C'est ça, Mahmoud, dit Remo. Emmène-moi. Est-ce que tu sais que ça fait un quart d'heure que je me balade dans ces couloirs, furieux, vraiment furax, en cherchant quelqu'un sur qui passer ma colère ? Est-ce que tu sais quel service tu me rends ?

Mahmoud regarda son copain et haussa les épaules. Cet Américain devait être dérangé.

— Sais-tu ce que je vais te faire, Mahmoud ? Toi, comment tu t'appelles ? demanda Remo au second garde.

— Ahmed.

— C'est ça. Tous les Bicots s'appellent Mahmoud ou Ahmed.

— Pour ton insolence, déclara Ahmed, je me chargerai moi-même de ton interrogatoire.

Les deux gardes avaient maintenant dégainé des pistolets de leurs étuis sous l'aisselle.

— Allons-y, dit Mahmoud...

Il ôta sa main droite de l'épaule de Remo et, de la gauche, il lui enfonça dans le ventre le canon de son arme.

— Quel cadeau vous êtes, tous les deux ! s'exclama Remo. Une vraie paire de gagnants. Vous savez ce que vous pouvez faire avec ce flingue ?

— Je peux tirer avec, répondit Mahmoud.

Son pouce rabattit le chien. Son index gauche sentit le métal froid de la détente. Et puis le pistolet se trouva dans la main de l'Américain.

— Et maintenant à toi, Ahmed, dit Remo.

Ahmed recula d'un bond et essaya de tirer.

Remo le soulagea du pistolet et de son index droit, d'un seul petit mouvement sur sa main.

Il tint les deux pistolets devant lui, puis jongla avec. L'index d'Ahmed tomba dans le creux de sa main et Remo le jeta sur le tapis.

Ahmed regarda ses quatre doigts restants, puis Remo, puis de nouveau sa main. Il ouvrit la bouche pour hurler mais la trouva pleine de crosses de pistolets.

— Boucle-la un moment, Ahmed, dit Remo. D'abord Mahmoud.

Le grand Libyen sauta alors sur Remo par-derrière, les deux mains tendues vers le cou mince de l'Américain.

Remo le fit pivoter et enfonça deux doigts dans ses poignets. Mahmoud sentit ses mains se figer, les doigts écartés comme s'il tenait un ballon de basket invisible.

Il essaya de refermer les mains mais elles refusèrent de bouger. Il tenta de les laisser tomber, mais elles étaient clouées en l'air. Il voyait ses mains pour la première fois de sa vie, il les voyait vraiment, de grosses mains calleuses, laides, des mains de travailleur manuel. Le travail de Mahmoud était de tuer.

Mais il ne voulait plus de meurtres ; il ne voulait plus rien avoir à faire avec cet Américain fou. Il recula et Remo le poussa pour le faire asseoir par terre à côté d'Ahmed.

Remo considéra les deux hommes un moment, puis il se baissa et ôta les deux pistolets de la bouche d'Ahmed.

— Voilà, c'est mieux, dit-il. Alors, comme ça, vous n'aimez pas beaucoup les Américains, sous les deux, hein ? Ce n'est pas bien. Un Américain a le droit de ne pas aimer l'Amérique. Mais vous n'en avez pas le droit. Compris ?

Mahmoud et Ahmed hochèrent la tête si vite qu'ils la cognèrent violemment contre le mur derrière eux.

— Bien, dit Remo. Maintenant, nous allons chercher un moyen pour que vous ne l'oubliez pas. Jamais.

Ferensi Barlooni, le chef de la délégation libyenne, avait bu trop de champagne. Il dormait par terre, juste derrière la porte de l'aile libyenne, quand quelque chose lui chatouilla les oreilles, un bruit s'insinua dans sa tête et le força à se réveiller.

Il ne savait pas depuis combien de temps il dormait. Il cligna des yeux et secoua la tête pour tenter de s'éclaircir les idées. Mais le bruit bizarre était toujours là. Les gardes. Ce devait être les gardes. Eh bien, il allait régler cette affaire pas plus tard que tout de suite. Ils y réfléchiraient à deux fois avant de troubler encore le sommeil d'un ambassadeur.

Rageusement, il se leva et ouvrit la porte. Il regarda dans le couloir. Ses deux gardes du corps, Ahmed et Mahmoud, étaient assis par terre. Ils chantaient. Que signifiait ce cirque ? Des gardes, qui chantaient pendant leur service !

Les deux hommes levèrent les yeux vers Barlooni, sourirent d'un air penaud et reprirent leur chant :

*Pour les vagues dorées du grain
Pour la majesté des monts violets,
Au-dessus de la plaine fruitière.
America, America...*

A part eux, le couloir était désert.

CHAPITRE XII

Remo trouva le placard à balais dans le passage près de la mission libanaise, entra et puis ne sut ce qu'il faisait là.

Il se fichait éperdument des passages secrets de ce bateau. Il se fichait que des espions forent des trous dans le fond et le coulent. Il se fichait que toute la foutue délégation iranienne se noie, que Smith soit avalé par une baleine qui aurait des brûlures d'estomac toute sa vie, que tous les délégués finissent en bouffe pour les requins.

Il s'en fichait. Chiun et lui survivraient. Au diable tous les autres. Au diable Chiun, aussi, tout bien réfléchi.

Alors pourquoi était-il dans ce débarras en train de percer avec ses mains un trou dans la paroi d'acier pour entrer dans le passage secret ? La seule personne du bord qui s'intéressait à ces passages était Smith et Remo ne travaillait plus pour lui. Il ne travaillait plus pour les Etats-Unis.

— Je suis un Perse, dit-il au lambeau d'acier dans sa main droite. Tu entends ? Je suis perse. Est-ce qu'un Américain pourrait arracher un bout d'acier comme ça ? demanda-t-il en arrachant un grand panneau. Vive le glorieux trône du Paon ! cria-t-il en déchirant un nouveau panneau. Trois fois hurra pour Rizizi Palizy, Shah des shahs, Roi des rois, embauteur d'assassins !

Remo passa par le trou dans le mur et se retrouva dans la petite cabine au cœur du navire. Elle était éclairée par une seule ampoule rouge au plafond. Devant lui, il y avait une porte métallique sans bouton, le genre de porte de sécurité où l'on glisse une clef et la clef sert de bouton. Il la fit sauter d'une ruade de ses gonds d'acier.

— Pour la plus grande gloire de la Perse, terre historique, terre du melon !

Il souleva la lourde porte d'acier et la lança par terre.

— Et voilà pour les armateurs grecs.

Le couloir devant la petite cabine était désert. Remo le suivit lentement, en donnant des coups de pied dans chaque porte au passage. Toutes les pièces étaient vides. Dans l'une d'elles, il trouva une demi-douzaine de sacs de couchage sur le sol de métal froid et quelques boîtes de porc aux haricots.

Où était passé tout le monde ? La dernière fois, le secteur était plein de tueurs, de techniciens, d'hommes au travail. Maintenant, plus personne.

Vers le milieu du navire, Remo découvrit la salle des ordinateurs, métallique et grise, qui sentait le câble électrique neuf. A côté, il y avait une poubelle couverte, pleine de feuilles de papier et de boîtes de conserve vides. Au-dessus du pupitre de l'ordinateur il y avait une bouteille de gin, une de vermouth et une boîte de pilules faites par un pharmacien de Londres pour

Oscar Walker.

Remo vit un petit tas de papiers d'un côté du pupitre et s'assit devant l'appareil pour les lire. Il commença par voir son nom sur le premier feuillet.

« REMO. Nationalité : Américain. » Le formulaire laissait de la place pour les commentaires de quatre catégories.

La première catégorie était intitulée « Rythme diurne ». Ensuite, c'était écrit à la main bien proprement : « Rien de remarquable. Le sujet opère à plein rendement à toutes les heures. » Remo hocha la tête.

La deuxième catégorie était « Biorythmes ». Et le commentaire suivant : « Aucun. Pas de jours critiques apparents. Pas de périodes de dépression évidentes. » Remo approuva derechef.

La troisième, c'était « Caractéristiques physiques ». Et, écrit à la main : « Mauvais, cruel, violent, extrêmement dangereux. »

— Mauvais ? dit tout haut Remo. Violent ? Je vais vous faire voir, fils de putes !

Il enfonça son poing dans l'ordinateur. L'appareil crépita et grésilla.

La dernière catégorie s'intitulait « Caractéristiques émotionnelles ». Suivie du commentaire : « Imprévisible, arrogant, réaction anormalement forte aux intrusions mineures. »

— Intrusions mineures, dit Remo. Je m'en vais t'en donner des intrusions mineures, fumier !

Il introduisit sa main dans le trou qu'il avait pratiqué dans l'ordinateur et arracha une grande poignée de fils et de transistors. L'appareil poussa un soupir et s'arrêta. Remo déchira la feuille portant son nom et jeta un coup d'œil à la suivante. C'était celle de Chiun.

Remo lut tout haut. C'était exactement la même que la sienne. « Imprévisible, arrogant, réactions anormalement fortes aux intrusions mineures. »

— Ça, c'est bien vrai, dit-il tout haut. Vrai, vrai, vrai et vrai. Tout à fait vrai !

Il plia soigneusement l'analyse de Chiun et la mit dans sa poche pour la lui montrer plus tard.

Remo lut rapidement les autres feuillets, en cherchant une analyse de Smith. Il fut déçu. Il n'y en avait pas, rien que des rapports sur des diplomates dont Remo n'avait jamais entendu parler et dont il se contrefichait. Il les jeta tous par terre. En, retournant à la porte il souriait et marmonnait :

— Vrai, Chiun ! Arrogant, mauvais, vilain, *kvetch*, râleur, mesquin, petit, insensible, vaniteux et pas gentil. Maintenant il va voir !

Un peu plus loin dans le couloir, Remo défonça d'un coup de pied la porte

des téléviseurs de contrôle où des dizaines d'écrans couvraient tous les recoins du navire. Remo les alluma tous. Il obtint quatre orgies en plein boum, neuf beuveries et vingt-deux diplomates ronflant seuls dans leur lit, avant de casser tous les écrans et de quitter la salle dans un nuage de fumée âcre.

Il visita toutes les pièces. Mais il ne restait personne. A part un sac de couchage par-ci par-là et quelques boîtes de conserve, il n'y avait pas de provisions, pas d'armes, rien qui puisse donner une raison d'être aux multiples pièces et passages secrets.

Son grand tour le ramena dans le petit débarras contenant un balai, un seau et le mur par lequel il était entré. Il repassa par le placard à balais dans le couloir normal. En sortant, il bloqua la serrure du placard pour que personne ne puisse plus entrer.

La plupart des corridors du navire étaient déserts. Il aurait dû y avoir des gardes en service mais les libations copieuses de la veille avaient dû les atteindre et Remo entendit des ronflements un peu partout.

Sur un autre niveau, près de l'avant, il découvrit ce qu'il cherchait. Smith marchait lentement dans un couloir, faisait quelques pas, s'arrêtait, la tête penchée sur un des grands plans du navire qu'il tenait à deux mains.

Remo le reconnut de dos et le rejoignit rapidement, en silence.

— Smitty.

Smith se f.

— Ah, Remo. Vous allez nager ?

— Vous cherchez quelque chose ? demanda Remo sans répondre à la question.

— Le secret de ce navire, dit Smith.

Remo sourit.

— Il y a tout un tas de passages de l'avant à l'arrière du bateau.

— Navire, rectifia machinalement Smith. Et on dit de la poupe à la proue, pas de l'avant à l'arrière.

— Je m'en fiche. Et il y a des tas de cabines vides. Mais pas d'armes. Et un grand ordinateur.

— La figure de Smith s'illumina, exprimant presque de l'intérêt.

— Un ordinateur ? Où est-il ?

Remo le tenait. Il le tenait. Après toutes ces années, il le tenait !

— Je ne peux pas vous le dire, répondit-il.

— Pourquoi ?

— C'est un secret d'Etat. Un secret d'Etat iranien. A un de ces jours, Smitty !

Le pas léger, Remo tourna les talons et s'en alla en sifflotant. Mais quand il revint dans sa cabine, le bonheur s'était envolé. Il se coucha mais ne dormit pas.

CHAPITRE XIII

A midi, la *Nef des Etats* était flanquée de deux beaux yachts blancs élancés.

Aristote Thebos, à bord de l'*Ulysse* de soixante-dix mètres, avait appris l'arrivée de Démosthène Skouratis à bord du *Tina* de soixante-dix mètres cinquante et avait réuni dans une salle de conférences tous les hommes qui avaient travaillé dans les cabines secrètes du navire des Nations Unies.

Il leur expliqua avec grand soin ce qu'ils devaient faire en insistant sur la nécessité d'un minutage précis.

A bord du *Tina*, Skouratis préparait une réunion semblable de certains membres de son équipage, des nouveaux. Il s'était levé avant l'aube pour lire les fac-similés de la Une des journaux du monde entier.

Les articles n'avaient pas changé depuis les éditions du soir. Ils contenaient toujours le défi discret lancé à Skouratis pour le faire venir au navire de l'ONU.

Skouratis les lut en souriant. Demain. Demain, le *New York Times*, le *Washington Post*, le *Times* de Londres et *Paris-Match* publieraient probablement une tout autre histoire. Une histoire qui ferait la joie de Skouratis, cette fois.

S'il y avait un lendemain.

CHAPITRE XIV

Les boxeurs traînent souvent dans leur vestiaire, en espérant arriver le dernier sur le ring pour prendre un avantage psychologique sur l'adversaire obligé de les attendre.

Aristote Thebos le savait et il fut surpris quand la vedette du capitaine quitta le *Tina* de Skouratis qui croisait à bâbord de la *Nef des Etats* et se dirigea vers le siège flottant de l'ONU.

Il attendit que la vedette de Skouratis soit près de l'appontement du grand navire avant de s'y rendre lui-même à bord de sa propre vedette.

Celle de Skouratis accosta le long de la plateforme et y attendit une minute l'arrivée de Thebos. Les deux vedettes s'amarrèrent ensemble en se heurtant doucement, soulevées par la légère houle de l'Atlantique.

Thebos, immaculé en veste de smoking blanche et pantalon noir à bande de satin qui paraissait peint sur lui, monta à l'avant de sa vedette et se pencha à la rambarde vers celle de Skouratis.

Regardant du haut du pont supérieur de la *Nef des Etats*, Remo vit Helena Thebos apparaître derrière son père. Une demi-douzaine d'hommes se hâtaient derrière elle.

— Demo ! cria Thebos vers le bateau de Skouratis.

Pas de réponse.

— Demo, mon vieil ami ! Sors donc !

Un matelot malpropre apparut à l'arrière de la vedette de Skouratis. Il portait une chemise blanche et bleue déchirée à l'épaule et un pantalon blanc maculé de cambouis.

— L'est pas là, cria le matelot. Vous entendez ? L'est pas là.

Il se rapprocha de Thebos, qui recula comme si la saleté était contagieuse.

— L'est pas là, répéta l'homme et il rit.

Il largua les amarres et redescendit dans la cabine pour démarrer en trombe et s'éloigner du paquebot géant.

Remo vit Thebos se frapper le creux de sa main gauche avec son poing droit. Le Grec hocha la tête une fois, vigoureusement, comme s'il venait d'avoir la confirmation d'un fait encore douteux. Remo le vit chuchoter à Helena.

A quatre cents mètres, la vedette de Skouratis avait coupé ses moteurs et dérivait lentement en rond, comme si elle attendait quelque chose. Thebos aida Helena à débarquer sur la plate-forme. Il se retourna et fit un signe au groupe d'hommes sur sa vedette. Sept d'entre eux, portant tous un attaché-case, suivirent Thebos et sa fille sur la plate-forme-ascenseur, où ils furent

cachés aux yeux de Remo par la courbure du navire.

Au bout de quatre-vingt-dix secondes, l'ascenseur commença à remonter au flanc du grand paquebot. Remo suivit des yeux son ascension jusqu'au pont principal. La porte coulisssa et Thebos en sortit avec Helena, seuls. Ils s'arrêtèrent devant l'ascenseur et une foule de près de cent personnes, prenant l'air du soir sur le pont, applaudit.

Helena aperçut Remo à quelques mètres. Remo agita la main. Helena lui tourna le dos avec mépris.

L'ascenseur vide referma automatiquement ses portes et redescendit pour attendre à mi-hauteur le prochain appel, d'en haut ou d'en bas.

Sur le pont, les diplomates applaudissaient toujours Thebos et sa fille qui souriaient, remerciaient de la tête, agitaient la main. Les applaudissements cessèrent quand un autre bruit les couvrit, le bourdonnement claquant d'un hélicoptère rasant les superstructures. Tout le monde leva le nez et put voir un appareil jaune vif portant le nom de *Tina* faire le point fixe un instant puis se poser lentement sur le pont.

Remo observait Thebos pinçant les lèvres.

Puis il se pencha vers la mer et constata que la vedette du Grec s'écartait de la *Nef des Etats*, avec seulement son pilote à bord. Celle de Skouratis était toujours à mi-chemin entre le paquebot et le yacht de Thebos, traçant lentement des cercles dans l'eau comme un soldat marquant le pas.

Le moteur de l'hélicoptère se tut, les pales tournèrent paresseusement et s'arrêtèrent. Sur le pont, la foule se porta en masse vers l'appareil. Thebos et Helena furent abandonnés.

— Ne vous en faites pas, dit Remo à Helena. Vous me plaisez toujours.

— Allez-vous-en, gronda-t-elle.

Sa voix attira l'attention de son père qui se retourna, vit Remo et sourit.

— Remo, n'est-ce pas ?

— Nul autre.

Thebos entraîna sa fille, sans ménagements, et ils suivirent la foule vers l'hélicoptère dont la porte s'ouvrait lentement. Skouratis en sauta.

Il avait gagné la bataille de l'arrivée tardive et avait visiblement décidé de ne pas se mesurer à Thebos sur le terrain vestimentaire. Il était vêtu d'un costume gris fripé, mal coupé et formant des poches aux genoux et il avait les cheveux ébouriffés.

Il s'arrêta un instant sur la plate-forme d'atterrissage en bois et en acier, surélevée, et regarda tout ce monde autour de lui. La foule l'acclama.

— Vive Skouratis !

Le petit Grec trapu sourit et son sourire s'élargit quand il aperçut Thebos et

Helena.

— Salut, Telly ! cria-t-il.

— Démosthène, marmonna froidement Thebos en s'arrêtant au pied des marches avec sa fille. Je suis heureux que tu aies pu venir.

— Pour rien au monde je n'aurais manqué cette fête, assura Skouratis.

Il sourit à Helena et Remo remarqua la puissance qui émanait de cet homme. Ce n'était pas une puissance venant de la beauté ou de l'intelligence ni même de l'argent ou du génie de la finance. Elle irradiait d'un homme qui savait ce qu'il était et qui il était comme si cela lui donnait un ascendant sur tout le monde.

— Helena, dit-il, tu as fait de la *Nef des Etats* le Navire de la Beauté. Telly, nous devons le rebaptiser.

— C'est toi qui devras le faire, Démosthène, répliqua Aristote Thebos. C'est ton navire. A toi seul.

Skouratis rit bruyamment et Thebos parut en souffrir.

— A moi aujourd'hui. Ce soir celui d'Helena. Demain, qui sait ?

Puis, avec une agilité qui surprit Remo, il dévala les quelques marches et prit Helena dans ses bras.

— Chez les Grecs, dit-il, les hommes dansent entre eux. C'est la coutume. Mais ce soir, je danserai uniquement avec toi, parce que ta beauté est incommensurable.

L'expression d'Helena s'adoucit. Elle leva les yeux, croisa ceux de Remo, le toisa froidement et se tourna de nouveau vers Skouratis, qui avait une tête de moins qu'elle. Elle l'éblouit d'un sourire et l'embrassa sur le front.

— Qui disait qu'il n'y avait plus de galanterie ? Roucoula-t-elle.

— Quelqu'un qui ne te connaissait pas, répliqua Skouratis. Viens, Telly, allons-y.

Sur ce, Skouratis, visiblement maître de la situation, s'éloigna de la plateforme de l'hélicoptère avec Helena à son bras, laissant Thebos suivre dans leur sillage l'air tout à fait accablé.

La nouvelle de l'arrivée de Skouratis s'était répandue dans le navire et le pont principal était maintenant bondé de milliers de gens qui se pressaient autour de lui et de Thebos alors qu'ils essayaient de descendre vers le stade pour la fête du soir.

Remo recula d'un pas pour les laisser passer. Il eut l'impression de se heurter à un mur. Il pressa plus fort. Rien ne bougea. Il s'était fait mal aux épaules.

— Bœuf, dit une voix fluette derrière lui.

— Pardon, Chiun, marmonna Remo sans se retourner.

— Pardon ? Pour m'avoir presque assommé en t'écrasant contre moi comme un boulet de canon ? Rien qu'un pardon ?

— Mes plus plates, mes plus profondes excuses, Excellence, pour avoir permis à mon corps indigne d'avoir osé frôler le vôtre.

— C'est mieux. Qui sont ces gens ?

— Thebos et sa fille. Ils ont donné la réception hier soir. Le petit est Skouratis. Il a construit ce navire.

— Si tu as des affaires avec ces personnes, fais attention à celui-là qui est laid.

— Pourquoi ?

— Il se servirait de tes yeux comme de billes. C'est un homme à surveiller attentivement.

— Et l'autre ? demanda Remo en désignant Thebos.

— Il te volerait les yeux mais seulement la nuit, seulement à la manière d'un lâche. C'est un furet, l'autre est un lion.

— Remo... Maître de Sinanju...

Smith surgit près d'eux, le rouleau de plans sous le bras.

— Salut, Smitty, dit Remo. Vous avez trouvé des secrets ?

— J'y travaille. Comment allez-vous, Chiun ? Vos nouveaux clients vous plaisent ? Chiun parut mal à l'aise.

— Ils sont plutôt les clients de Remo. C'est lui qui a voulu quitter votre glorieux...

— Chiun, avertit Remo.

— Je comprends, dit Smith. D'ailleurs, je voulais simplement vous dire que l'Iran est très satisfait de votre travail, jusqu'ici.

— Il a toutes les raisons de l'être, affirma Chiun.

— Ah ? fit Remo.

— Oui. Je suis tombé sur un Iranien que j'ai connu il y a longtemps. Nous avons parlé de sécurité.

— Et alors ? demanda Remo.

— Il m'a dit que l'Iran avait de la chance d'avoir embauché...

— Embauché ? répéta Chiun sur un ton scandalisé.

— Embauché, répéta Smith. D'avoir embauché les deux tueurs à gages les plus redoutables, les plus sadiques qu'ils avaient jamais vus.

— Sadiques ? dit Remo.

— Je dois vous quitter, dit Smith. Je souhaite sincèrement que tout aille bien pour vous deux.

Il se tourna et se fondit dans la foule en disparaissant comme un caillou dans de la soupe aux pois.

— Vous avez entendu ce que vos chers Perses pensent de nous ? demanda Remo.

— Iraniens, rectifia Chiun. Il est évident qu'ils ne sont plus des Perses. Les Perses connaissaient la différence entre les assassins et les tueurs. Ils savaient distinguer entre l'embauche, comme l'embauche de domestiques, et l'offre faite à des hommes de valeur comme ceux de la Maison de Sinanju. Oh non. Tes amis ne sont plus des Perses.

— Mes amis ?

— Je ne veux plus que tu m'en parles, déclara Chiun. Je suis écœuré par les événements de ce soir. Je retourne dans ma cabine.

Il s'en alla et la foule grouillante parut l'engloutir mais il s'y fraya un passage comme une scie dans du bois tendre. Il passait entre les gens comme la nageoire dorsale d'un requin fend les eaux, sans être gêné par personne.

Skouratis, Thebos et Helena s'étaient arrêtés à la rambarde et contemplaient le yacht de Thebos. Remo remarqua que Skouratis regardait surtout sa petite vedette, tournant toujours en rond à quelques centaines de mètres de la *Nef des Etats*, et faisait un signe de tête.

Des gardes du corps escortèrent le trio vers l'escalator puis jusqu'au vaste auditorium et la foule grossit derrière eux, laissant Remo sur le pont. Il tourna la tête vers la vedette de Skouratis, un petit point pâle dans la nuit de l'Atlantique. Le bateau ne dérivait plus mais se dirigeait vers le yacht de Thebos. Soudain, deux petites traînées de bulles s'en échappèrent et filèrent en direction du yacht.

Remo s'adossa à la porte de l'ascenseur en attendant que la foule se disperse. Quelque chose d'indéfinissable le rongait. Il avait bloqué l'entrée des passages secrets mais il devait y avoir d'autres issues. Quelque chose. Il y avait quelque chose qu'il devrait savoir, se rappeler, mais il ne trouvait pas quoi. Il n'y avait que son instinct qui lui disait qu'il ne devait pas perdre de vue Skouratis et Thebos, ce soir.

Les deux hommes et Helena étaient dans la loge royale de l'auditorium quand Remo y arriva. Trois hommes armés montaient la garde à la porte.

La loge iranienne était trop loin pour servir de poste d'observation, alors Remo se glissa dans celle qui jouxtait celle des Thebos.

Les loges étaient disposées sur le périmètre ovale de l'immense cirque par ordre d'importance. La loge royale était au milieu d'un des côtés les plus longs, avec des fauteuils de balcon au-dessus et des fauteuils de parterre au-dessous. De part et d'autre de la loge royale, il y avait celles attribuées à d'autres nations par l'Assemblée générale de l'ONU. L'Inde, la Libye, le Cambodge et une poignée d'Etats africains.

En face, ils y avait celles de pays jugés d'importance secondaire : l'URSS, la Chine, la France, l'Allemagne de l'Est. Les plus mal situées, aux deux extrémités de l'auditorium, étaient réservées aux nations les moins importantes : les Etats-Unis, Israël, la Grande-Bretagne, le Japon, l'Allemagne de l'Ouest.

Remo regarda autour de lui et comprit que l'ONU avait calculé une nouvelle équation. L'importance d'un pays était en rapport direct avec son incapacité de se nourrir.

Il était maintenant dans la loge de la délégation de l'Inde. L'ambassadeur indien l'occupait, avec deux jeunes Occidentales, assis dans de profonds fauteuils de velours. Les filles étaient blondes, en robes du soir dévoilant de vertigineux décolletés et l'ambassadeur leur versait du champagne dans des flûtes de cristal.

Il tourna la tête en entendant la porte se fermer. Remo descendit les quelques marches et s'assit sur une chaise, d'où il pouvait voir au-dessus de la murette d'un mètre séparant la loge indienne de celle de Thebos.

— Je vous demande pardon ? dit l'ambassadeur.

— Tout va bien, répondit Remo. Vous ne me gênez pas.

L'Indien sourit aux deux filles, comme pour s'excuser de l'intrusion et promettre une solution rapide à ce problème mineur.

— Vous n'avez pas l'air de comprendre. C'est une loge privée.

— Ecoutez voir, Mahatma, dit paisiblement Remo, je suis ici et j'y reste. Buvez votre champagne que quelqu'un d'autre a payé, amusez-vous avec vos femmes que quelqu'un d'autre a payées et assistez à la fête qui est payée par quelqu'un d'autre. Mais laissez-moi tranquille. Si vous m'interrompez encore, c'est *vous* qui allez le payer.

Les yeux noirs de Remo se plissèrent quand il dévisagea l'ambassadeur, qui portait une tunique Nehru et un pantalon serré en soie blanche. L'ambassadeur soutint son regard, puis il se tourna vers les deux filles. Toutes deux examinaient Remo.

— Ah, laissez-le rester, murmura une des blondes.

— Oui. Il ne nous gênera pas, dit la seconde.

— Si vous insistez... Ces dames disent que vous pouvez rester.

— Quelle chance pour vous, répliqua Remo.

Il se pencha sur le mur bas et tira Helena par la manche. Elle était assise sur la droite, Skouratis en sandwich entre elle et son père, dans des fauteuils de velours violet. Elle tourna la tête et son expression s'aigrit quand elle vit Remo.

— Vous ne comprenez pas quand on ne veut pas de vous, n'est-ce pas ?

— Si. On ne veut pas de moi ici. Mahatma vient de me le dire mais, contre son gré, il m'a invité à être son hôte pour la soirée. Puisque nous sommes voisins, autant être amis, vous et moi.

— Allez-vous-en, Américain.

Helena tourna le dos à Remo et posa une main sur la nuque de Skouratis. Le Grec basané la regarda en souriant, se pencha, chuchota à son oreille et elle rit. Pendant ce temps, Thebos était accoudé sur le rebord de la loge et faisait signe à des gens, en bas.

Le brouhaha se calma tandis qu'un roulement de tambours se répercutait dans l'auditorium. Remo se leva pour mieux voir l'arène, les lumières baissèrent, des projecteurs se braquèrent et tout le monde se dressa sur la pointe des pieds pour regarder arriver le plus grand gâteau qu'on avait jamais vu.

Le gâteau était blanc, comme la *Nef des Etats* dont il était la reproduction. Un tracteur John Deere le remorquait sur une plate-forme dix fois plus longue qu'une grande caravane. Le programme apprenait aux invités que le gâteau avait nécessité assez de blancs d'œufs pour faire travailler pendant six mois trois fermes américaines, quinze tonnes de farine et six cents kilos de sucre.

Il y avait de vraies lumières dans les superstructures du navire en pâtisserie et ses ponts étaient recouverts de sucre glace et de frangipane représentant la production entière de la Belgique et du Luxembourg. Le gâteau avait coûté deux cent douze mille dollars. L'architecte qui l'avait conçu avait touché vingt et un mille dollars.

Un orchestre salua la chose par une musique grecque. Il n'y avait qu'une différence d'aspect entre le navire géant faisant lourdement route vers l'Afrique et sa réplique sucrée : les immenses lettres noires, aussi grandes qu'un chêne de quarante ans, qui formaient le nom de l'original. Et quand le gâteau eut été remorqué au centre de l'arène, des ampoules dissimulées dans les lettres de plastique clignotèrent comme pour envoyer un message aux dieux des ténèbres spatiales. Elles épelaient un nom : SKOURATIS.

La voix d'Aristote Thebos tomba alors de tous les haut-parleurs :

— Skouratis ! Que la grandeur de ce navire porte à jamais son nom. Démosthène Skouratis. Cette fête est donnée en l'honneur de Skouratis. Ce gâteau honore Skouratis, tout comme ce grand navire. Que ce navire soit éternellement Skouratis et Skouratis ce navire. Que tous deux passent à la postérité, unis jusqu'à la fin des temps.

Des applaudissements crépitèrent, comme un tonnerre de gravier roulant au flanc d'une vallée en fer galvanisé.

Et quand Remo regarda Aristote Thebos, il le vit renversé dans son fauteuil et riant aux larmes.

CHAPITRE XV

— Skou-ra-tis ! Skou-ra-ris !

Quelques personnes commencèrent à scander le nom, le cri fut repris et s'enfla dans l'immense salle, se répercuta contre le haut plafond, semblant faire écho aux vagues s'écrasant contre les flancs de la *Nef des Etats*.

Le signal avait été donné par deux hommes seulement, assis au parterre juste en face de la loge royale. Depuis qu'il était là, Remo les regardait observer Aristote Thebos. Et quand le gâteau était arrivé, quand il eut débité son allocution, Remo le vit faire un signe à ces deux hommes.

— Skou-ra-tis ! Skou-ra-tis !

Skouratis se tourna vers Thebos, l'air un peu embarrassé. Thebos hocha la tête et Skouratis se leva. Derrière son dos, Thebos fit un nouveau signe à ses deux hommes.

Dans le tumulte de l'ovation, alors que Skouratis, debout sur le devant de la loge, levait les deux bras, les hommes donnèrent encore une fois le signal des cris :

— Ici ! Coupez le gâteau ! Ici ! Coupez le gâteau !

Et le chœur des invités devint un rugissement :

— Ici ! Coupez le gâteau !

Démosthène Skouratis se tourna vers Helena pour s'excuser et remonta les marches de la loge royale. Il s'arrêta et fit signe à Thebos de le suivre mais Thebos secoua la tête.

— Non, va. C'est pour toi, Demo. Va.

Quand la porte de la loge s'ouvrit pour laisser sortir Skouratis, un homme à la figure en béton se pencha à l'intérieur. Thebos le vit et l'homme hocha la tête.

Dans l'incroyable vacarme, Thebos chuchota à Helena et Remo écouta. Le secret, c'était de braquer ses oreilles comme on braque ses yeux. Si on pouvait réduire l'angle par lequel les oreilles captent les sons, alors même un murmure devient audible dans le tumulte parce que le bruit de fond s'estompe.

— Je savais que le petit cireur ne pourrait résister à un gâteau d'anniversaire, murmura Thebos, mais Helena ne répondit pas. Retourne sur le yacht, maintenant. Et puis renvoie la vedette me chercher.

— Je veux rester, papa.

— Ce que tu veux ne m'intéresse pas. Tu dois retourner sur le yacht. Tout de suite. Le temps presse.

Helena eut l'air de vouloir encore protester mais se ravisa. Sans rien ajouter, elle se leva, se pencha au bord de la loge pour un dernier regard à Skouratis qui s'avavançait vers le gigantesque gâteau, un long couteau d'argent à la main, puis elle remonta vers la porte de la loge royale.

— Elle n'allait pas partir. Remo le devinait à l'éclat de ses yeux, à son air buté, à son menton volontaire. Elle n'avait aucune intention d'être une fille docile et de retourner à bord du yacht.

Il la suivit dans le couloir. Les gardes de Thebos se massaient autour d'elle.

— Je n'ai pas besoin de vous, leur dit-elle froidement. Je peux trouver toute seule le chemin du pont. Restez ici.

Elle les écarta avec colère et partit dans le corridor. Remo se mêla au groupe de gardes à la porte de la loge, allant et venant entre eux pour que personne ne le remarque, jusqu'à ce qu'Helena disparaisse à un tournant.

Quand il la revit, elle descendait par un escalier au lieu de monter sur le pont vers l'ascenseur qui lui permettrait de rejoindre la vedette.

Helena descendit deux étages et, avec assurance, elle écarta la foule et alla se placer juste sous l'aplomb de la loge royale d'où son père ne pouvait la voir.

Elle regarda Skouratis. Il leva les yeux du gâteau qu'il découpait, l'aperçut et lui sourit d'un air possessif. Il agita la main, levant le couteau géant barbouillé de crème fouettée.

Remo s'approcha d'elle.

— Je croyais qu'il n'était qu'un petit cireur. Helena sursauta.

— Ça ne vous regarde pas.

— Papa ne va pas être content que vous ne lui obéissiez pas.

— J'ai souvent mécontenté papa. Je crois qu'après ce soir je le mécontenterai encore plus. Beaucoup plus.

Elle gardait les yeux sur Skouratis et lui souriait.

Remo se dit qu'il était impossible de comprendre les femmes. Elle avait détesté Skouratis, elle l'avait réellement haï. Il était laid, laid comme un crapaud. Et elle était là à lui faire les yeux doux, à se pâmer devant lui comme s'il était la réincarnation d'Hercule et d'Achille réunis.

— Et hier soir ? lui demanda Remo.

— Quoi, hier soir ? Ça ne signifiait rien et vous n'êtes rien. Laissez-moi tranquille.

— Oui. Arrête d'importuner la gentille dame, dit Chiun à côté de Remo. Des tas de choses à faire dans ce vaisseau, toujours des tas de choses à faire et je dois les faire toutes parce que tu es trop occupé à embêter les gens.

— Ça va, Chiun. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il faut que tu viennes avec moi. L'empereur Smith est blessé.

— Smitty ?

— Tu connais un autre empereur Smith ? Ils fendirent la foule comme si elle n'existait pas, Chiun en tête, Remo suivant dans son sillage.

— Où est-il ?

— Dans notre cabine.

— Où l'avez-vous trouvé ?

— Caché dans les entrailles du navire.

— Les passages secrets ?

— Si tu veux.

— Qu'est-ce que vous faisiez là ?

— Je n'avais pas envie de voir ces animaux se gaver de gâteau, ce soir. Et il n'y a pas de beaux drames de télévision, pas de belles histoires à bord de ce navire. Alors j'ai voulu trouver la source de la télévision secrète dans notre chambre. J'ai pensé qu'il y aurait peut-être une télévision qui vaudrait la peine d'être regardée. Et je l'ai trouvée, dans une salle, cachée au milieu du navire.

— Je sais. J'y suis allé. Et Smitty ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Qu'est-ce qui s'est passé alors ?

— Ce qui s'est passé alors était terrible, dit Chiun.

— Ah oui ?

— Terrible.

— Vous l'avez déjà dit Qu'est-ce qui était terrible ?

— La télévision était cassée. Il y avait là un grand ordinateur avec un grand écran de télévision sur lequel on fait passer des bandes. Mais un fou l'avait cassé. Tout arraché. Cassé l'écran. Et pareil dans une autre salle pleine de postes de télévision. Terrible.

— Je sais. C'est moi qui ai fait ça. Et Smitty ?

— C'est toi qui as tout cassé ?

— Chiun, nous parlerons plus tard de télévision. Qu'est-ce qui est arrivé à Smith ?

— Je l'ai trouvé par terre dans une de ces salles secrètes. Il avait été battu.

— Salement ?

— Très salement. On dirait qu'il a été frappé sur la tête mais le frappeur n'a pas dû aller au bout parce que la tête de Smith est encore intacte. Il avait aussi des marques sur la poitrine et le ventre mais, là encore, l'assaillant a été maladroit. La peau n'est pas perforée, donc la force des coups n'était pas

appropriée à la tâche. Oui, je dirais qu'il a été très salement battu.

— Bon Dieu, Chiun, je ne m'intéresse pas à une critique du style des autres. C'est Smitty qui m'intéresse. Ça va aller pour lui ?

— Il vivra. Il est inconscient. Je l'ai laissé parce que le corps a besoin de repos dans ces moments-là. Et tu devrais faire attention quand je te fais observer les erreurs des attaques d'autres gens, puisque tu es si capable de commettre les mêmes.

Ils étaient maintenant devant leur appartement dans le secteur iranien. Remo écarta Chiun et entra dans la cabine où Smith gisait sans connaissance, par terre sur une natte. Du sang coulait sur sa joue gauche d'une blessure à la tête. Ses vêtements avaient été déchirés, soit par l'assaillant, soit par Chiun pour examiner ses blessures.

Remo s'accroupit à côté de lui.

— Chiun, vous dites qu'il ira bien ?

— Je n'ai pas dit qu'il irait bien. J'ai dit qu'il vivrait. Bien, ce n'est pas désagréable, fou, ladre, et sans appréciation.

— Ça va, Chiun, ça va !

Remo ôta le soulier gauche de Smith et appuya ses pouces sur la cambrure de la plante. Smith gémit.

— Pas trop de hâte, avertit Chiun. Lentement.

Remo relâcha la pression et recommença. La respiration de Smith devint plus rapide, plus légère. Par les vaisseaux sanguins enfouis dans le pied, Remo sentit les battements de cœur du blessé s'accélérer.

Smith ouvrit les yeux. Il tourna la tête pour regarder autour de lui et gémit encore une fois.

— Tout va bien, Smitty. Nous sommes là.

— Remo. Remo. Il faut vous dépêcher, marmonna Smith.

— Non. Ne nous dépêchons pas. Chiun a dit lentement.

— Si... Vite... Navire va sauter... Incendié. Remo lâcha le pied de Smith qui heurta le sol lourdement et fit grimacer le blessé.

— Quoi ? s'exclama Remo.

— Passages secrets, au milieu du navire. Entendu des gens préparer des explosions. M'ont surpris.

— Comment diable est-ce que vous vous êtes introduit là-dedans ? demanda Remo, en se souvenant qu'il avait bloqué la porte d'entrée.

— Levier... pour ouvrir une porte fermée.

— Et ils étaient déjà à l'intérieur ?

Smith essaya de hocher la tête et laissa échapper une plainte. Remo

comprit qu'il devait y avoir une autre entrée.

Smith fit un effort et se redressa.

— Remo. Allez éteindre cet incendie. Des milliers de gens vont mourir. Des milliers.

— Vous êtes sûr qu'on peut vous laisser ?

— Oui, oui. Allez.

Remo courut dans le couloir vers l'escalier du pont supérieur, Chiun à côté de lui.

— Je suis fier de toi, mon fils.

— Pourquoi ?

— Parce que tu agis bien.

— Comment ça ?

— Tu t'enfuis. Nous allons monter et nous emparer d'un petit bateau et nous serons loin de ce vaisseau maudit avant qu'il arrive malheur.

— Faux, dit Remo. Nous allons désamorcer ces bombes.

— Alors pourquoi cours-tu en haut alors que les bombes sont en bas ?

— Je vais nous chercher de l'aide.

— Qui a besoin d'aide ?

— Je suis heureux que vous disiez ça, Chiun. Descendez et commencez à désamorcer ces bombes. J'arrive tout de suite.

— Des ordres, des ordres, des ordres, maugréa Chiun alors même qu'il tournait les talons pour se précipiter dans le ventre du navire.

Remo arriva sur le pont supérieur juste à temps pour voir Aristote Thebos entrer rapidement dans l'ascenseur, fermer la porte et descendre la plate-forme où attendait sa vedette.

Il y avait beaucoup de monde sur le pont. La mer était calme et quelques diplomates, avec leur personnel, s'étaient offert un entracte et ils étaient montés pour respirer un peu d'air frais. Ils entouraient l'hélicoptère de Skouratis.

Remo se pencha par-dessus bord. Thebos sortit sur la petite plate-forme où une demi-douzaine d'hommes l'attendaient, portant des attaché-cases.

Remo se demanda d'où ils étaient venus mais n'eut pas le temps de s'en inquiéter. Il fendit la foule, vers l'hélicoptère. Tous ces gens l'avaient caché mais, de près, Remo vit qu'il avait été démolé. Des fils étaient arrachés, le moteur en miettes. Des pièces détachées jonchaient le pont. Skouratis et Helena levaient les yeux vers le pilote qui examinait les dégâts. L'armateur avait un bras autour des épaules d'Helena.

Elle avait désobéi à son père et, à moins de se tromper lourdement, Remo

pensait qu'elle entendait lui désobéir encore plus en passant la nuit à bord du yacht de Skouratis.

— Grec, dit Remo en s'approchant d'eux.

Skouratis le toisa d'un air malveillant et demanda à Helena :

— Qui est cette personne ?

— Ne faites pas attention à lui, chéri.

— Ce bateau va sauter, Grec, et c'est votre œuvre, accusa Remo. Venez.

Skouratis essaya de faire signe à ses gardes parmi la foule, mais son bras droit ne lui obéit pas. Remo pinçait le coude entre le pouce et le majeur.

— Ne criez pas, ne faites pas de signes, venez, c'est tout, ordonna-t-il et il poussa Skouratis devant lui comme si le Grec était un jouet d'enfant à roulettes.

Deux gardes s'avancèrent vers eux.

— Dites-leur que tout va bien, ordonna Remo.

— Tout va bien, leur dit Skouratis et ils s'écartèrent pour les laisser passer.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ce navire va sauter ? demanda Skouratis alors que Remo le poussait vers un escalier.

— Ça veut dire que vos malfrats ont déposé des bombes et que si ça saute, vous sautez avec.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— On va bien voir.

En bas, Remo trouva grande ouverte la porte du placard à balais que Smith avait forcée. Le trou dans le mur d'acier avait été élargi par Chiun et Remo y poussa Skouratis.

Dans le passage secret, l'armateur regarda autour de lui avec stupéfaction.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi vous voulez faire sauter votre propre navire, dit Remo.

— Espèce de cinglé d'Américain ! Je ne comprends rien à ce que vous racontez. Où sommes-nous ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Comme si vous ne le saviez pas !

— Non, je ne le sais pas. Je n'ai jamais construit ça. C'était les réserves de pétrole. Les citernes. Ça n'a pas été modifié quand le pétrolier a été transformé. Il ne devrait pas y avoir de couloirs, ici, ni de cabines.

— Il y en a maintenant. Des couloirs, des salles, des ordinateurs, de la télévision en circuit fermé. Et des bombes.

Chiun arriva à leur rencontre dans le passage.

— C'est très mauvais, dit-il en secouant la tête.

— Quoi donc ? demanda Remo.

— J'ai trouvé des bombes. Je les ai détruites. Il en reste encore beaucoup.

— Eh bien, nous les détruirons toutes.

— Et il y a de l'essence partout. Des bouteilles d'essence. Des vêtements trempés d'essence et des systèmes de radio partout.

— Thebos, cracha Skouratis. Ce maquereau.

— Qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans ? demanda Remo.

— C'est pour ça qu'il répétait que ce navire était le mien. Il voulait le couler et moi avec. La « catastrophe Skouratis ». Cette répugnante ordure.

Il s'arracha à Remo qui fut étonné par la force de ce petit homme. Remo fit un pas vers le mur défoncé pour devancer Skouratis. Mais au lieu de cela, le Grec s'engagea plus loin dans le corridor.

— Où sont ces bombes ? Cette essence ? demanda-t-il à Chiun.

— Là en bas. Partout.

— Skouratis se mit à courir à toute vitesse.

— Aucun maquereau en souliers vernis ne va détruire un navire Skouratis ! Rugit-il.

Sa voix se répercuta entre les parois métalliques comme les trompettes du Jugement dernier.

CHAPITRE XVI

Aristote Thebos sauta précipitamment de la vedette à bord de l'*Ulysse* et prit les jumelles marines que lui tendit immédiatement un homme d'équipage.

Il s'accouda à la rambarde et les braqua sur la *Nef des Etats* qui naviguait majestueusement dans la nuit, en écrasant les vagues sous sa proue géante.

— Combien de minutes ? demanda-t-il. Un des six hommes montés à bord derrière lui regarda sa montre.

— Plus que trois, annonça-t-il.

— Et l'hélicoptère ne volera -pas ? Vous en êtes sûrs ?

— Pas à moins qu'ils trouvent le moyen de faire voler un hélicoptère sans moteur.

Thebos rit et abaissa les jumelles. Il se tourna vers un officier en uniforme.

— Dites à Mlle Helena de monter sur le pont. Il est temps qu'elle apprenne que les affaires de transport maritime ne se réduisent pas à des sourires polis et à de la crème fouettée.

— Mlle Helena, monsieur ?

— Oui.

— Mademoiselle n'est pas revenue à bord. Elle n'est pas avec vous ? S'étonna l'officier.

Thebos lâcha les jumelles. Elles rebondirent contre la rambarde et plongèrent dans l'Atlantique.

— Vous voulez dire qu'elle est encore...

Personne ne répondit. Thebos tourna la tête et contempla le navire des Nations Unies. Ses mains se crispaient sur la lisse comme des étaux. Plus que quelques minutes. Pas le temps de retourner la chercher. Sa fille allait mourir sous ses yeux.

*

* *

— Il y en a trop ! cria Skouratis en arrachant les fils d'un bouquet de cartouches de dynamite. Trop !

Il se redressa et regarda autour de lui. Partout, dans tous les corridors, il y avait des explosifs et des bombes incendiaires, tous avec des systèmes à retardement individuels.

— Nous ne pouvons pas les désamorcer tous. Remo et Chiun aussi arrachaient des fils.

— Remo, dit Chiun, nous avons des obligations. Il est temps que nous partions d'ici.

— Pas encore, répliqua Remo.

— C'est maintenant ou jamais, insista Chiun. Ce n'est pas notre affaire. Nous avons fait tout ce que nous pouvions pour ces Perses qui n'ont pas la télévision et qui considèrent les assassins comme des tueurs.

— Taisez-vous et continuez d'arracher des fils. Nous ne le faisons pas pour des foutus Perses.

— Pour qui, alors ? Personne d'autre n'a signé de contrat pour nos services.

— Je le fais pour moi, déclara Remo en tirant sur un fil orangé reliant un mouvement d'horlogerie à une demi-douzaine de cartouches de dynamite en paquet. Pour l'Amérique.

— Pour l'Amérique ? Bientôt tu vas me dire que nous donnons notre vie pour ce fou d'empereur Smith.

— C'est ça. Pour Smitty. Continuez de travailler.

— Je ne vous comprendrai jamais, dit Chiun.

— Au moins nous ne nous ressemblons pas tous.

Skouratis se releva.

— Inutile. Les bombes vont sauter, nous ne pouvons pas toutes les désamorcer à temps. Elles vont balancer ce navire hors de l'eau.

De rage et de dépit, il tapa des poings contre la paroi d'acier séparant le passage des compartiments des moteurs. Des larmes coulaient dans les rides de ses joues.

— Le porc. L'ignoble porc grec !

Remo perçut le premier souffle d'incendie. Cela commença par un bruit sourd au tournant du corridor et, sans rien voir encore, il sentit les âcres vapeurs d'essence. Puis il vit un tortillon de fumée contourner la paroi et venir vers eux dans le couloir.

— Mon navire ! Mon navire ! Glapit Skouratis.

— Nous ferions mieux de partir, conseilla Remo.

— Non ! Je reste ! Mon navire, sanglota Skouratis. Je reste.

— Il est peut-être encore temps de sortir d'ici, insista Remo.

Une nouvelle explosion assourdie secoua les parois. Une autre bombe.

— Venez, dit Remo.

— Attendez ! cria Skouratis. Nous pouvons le noyer. Le noyer. Noyer les explosions et le feu.

— Noyer ?

— Si nous faisons pénétrer de l'eau ici, ça noiera tout.

— Si on remplit d'eau le bateau, il coulera.

— Non. Il n'y a rien que des compartiments. Nous pouvons inonder cette partie-là, et le navire ne risquera rien... Mais à quoi bon ? Nous ne pourrions pas faire venir de l'eau ici à temps.

— Chiun rit de son petit rire caquetant.

— Dans un océan, il n'y a pas pénurie d'eau. Une nouvelle bombe explosa.

— Où y a-t-il un mur avec de l'eau de l'autre côté ? demanda Remo.

— Par là, dit Skouratis. Mais nous ne pouvons pas...

— Si, nous pouvons. Montrez-nous.

Skouratis se mit à courir. Il n'était qu'un petit homme vieillissant en costume gris fripé mais il chargeait dans la fumée comme Alexandre à la tête de son armée.

Il s'arrêta au tournant d'un corridor et montra l'épaisse paroi blindée.

— Là. L'océan est juste derrière. Mais c'est épais de dix centimètres.

— L'acier n'est que de l'acier, dit Remo.

— Mais les êtres sont réels, dit Chiun.

— Vous feriez mieux d'aller à la porte pour sortir d'ici, conseilla Remo à Skouratis.

Il leva les yeux et, très haut, il aperçut un panneau coulissant qui avait l'air d'une porte d'ascenseur. Il comprit ce que c'était. De la petite plate-forme au niveau de la mer, où s'amarraient les vedettes, un panneau s'ouvrait, donnant accès à l'intérieur du navire. C'était par là que les terroristes étaient montés à bord.

Il se rappela le petit groupe d'hommes débarquant de la vedette de Thebos avec lui, mais quand l'ascenseur avait atteint le pont supérieur, il n'y avait que lui et sa fille. Les autres étaient l'équipe de démolition de Thebos et ils avaient pénétré dans la partie secrète du navire par ce panneau, pour déposer leurs bombes et leurs engins incendiaires.

Remo hocha la tête. Il s'occuperait de Thebos plus tard.

Une bombe explosa derrière eux. L'onde de choc repoussa Remo contre la paroi.

— Sortez de là ! cria-t-il à Skouratis.

A côté de Remo, Chiun passait le bout de ses doigts sur le mur.

— Ce n'est que de l'acier, dit-il avec assurance. Allons-y !

Comme des pistons, ses poings et ceux de Remo martelèrent la paroi d'acier, pas à l'unisson mais selon une séquence de coups bien réguliers, chacun quelques millisecondes après le précédent. Les coups déclenchaient

des vibrations à l'intérieur du métal et à mesure que l'acier vibrait à chaque choc, un nouveau coup brisait ces vibrations et provoquait un nouveau stress différent. Le métal craquait, comme s'il souffrait. Remo entendit s'éloigner les pas de Skouratis.

Leurs coups de poing – gauche, droite, gauche, droite – se poursuivirent contre la paroi et, sous la pression des muscles et des os, l'acier commença à se désintégrer. Des éclats en tombèrent et finalement Chiun pivota et frappa du bout des doigts de sa main droite.

Sa main traversa l'acier comme si c'était du pain de mie et, quand il la retira, l'eau verte et froide de l'Atlantique jaillit par le trou.

Remo et Chiun empoignèrent chacun un côté de la fissure et la rabattirent, comme le couvercle d'une boîte de sardines. Le flot se déversa à gros bouillons dans un grand bruit de cataracte et la pression repoussa Remo et Chiun contre la paroi d'en face.

— Partons, maintenant. Tout de suite, petit père.

Tous deux coururent, avec de l'eau jusqu'aux chevilles, vers la sortie. Ils entendaient derrière eux, autour d'eux, des explosions sourdes mais bientôt ils se ruèrent par l'énorme fissure dans le mur du placard à balais. A la force du poignet, ils refermèrent presque complètement le trou avec le métal déchiré, puis ils sortirent dans le corridor et bloquèrent de nouveau la porte du placard.

Les couloirs étaient envahis par des gens courant en pleine panique dans toutes les directions. Des diplomates se piétinaient, des gardes du corps s'enfuyaient sans se soucier de leurs responsabilités.

— Tu vois ce qui arrive quand on embauche de la main-d'œuvre bon marché ? dit Chiun.

— Montons tout en haut.

Sur le pont supérieur, ils trouvèrent Démosthène Skouratis qui s'adressait au second du bord, il agitait un doigt et, bien que son interlocuteur ne soit pas en uniforme, l'officier reconnaissait très bien la voix du commandement.

— Une fois que tout le monde aura quitté l'aile centrale, verrouillez toutes les cloisons étanches menant dans d'autres secteurs du paquebot.

— L'aile centrale se remplira d'eau.

— C'est ce que nous voulons. Elle y restera. Le navire flottera. Vite ! Dépêchez-vous ! Skouratis aperçut Remo et Chiun. Deux diplomates le bousculèrent et le firent pivoter, en courant vers les embarcations de sauvetage à l'arrière. Chiun leur fit un croc-en-jambe et ils achevèrent le trajet en glissant sur le ventre.

— Je ne sais pas comment vous avez fait, déclara Skouratis, mais je vous dois mon navire.

Des bruits de bataille venaient de l'arrière. Des hommes en smoking et en

habit, des gardes du corps en costume de ville, des femmes en robe du soir se bagarraient et se griffaient pour essayer de monter à bord des chaloupes.

— Regardez-les, grogna Skouratis. Comme des fourmis prises de panique ! Ils prennent la fuite ! Et ça gouverne le monde !

— La plupart des hommes vivent comme des fourmis, dit Chiun. Le seul monde qu'ils gouvernent est un monde de fourmis. Les vrais hommes gouvernent leur propre vie.

— Vous êtes un homme très sage, vieillard, approuva Skouratis.

Ils sentaient sous leurs pieds les vibrations étouffées des explosions. Quelqu'un s'approcha derrière Remo et en se retournant, il vit Smith. Le sang avait séché sur sa figure.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Tout va bien, Smitty. Le navire ne risque rien.

— Bien, Remo, bien.

La voix de Smith devint lointaine et il commença à s'affaïsser. Remo le retint et l'assit contre une superstructure.

Il se redressa vivement en entendant claquer un coup de pistolet. A l'arrière, le délégué indien avait mis la main sur une arme et venait d'abattre un délégué cambodgien. Il arrachait maintenant une brassière de sauvetage au cadavre. Deux femmes hurlèrent.

— Un instant, dit Remo à Skouratis. Il faut que j'aïlle mettre un peu d'ordre.

— Comment va-t-il faire ça ? demanda le Grec à Chiun. Il y a tellement de monde là-bas. Chiun secoua la tête.

— Il y a beaucoup de fourmis mais il n'y a qu'un seul homme. C'est Remo.

Suivi des yeux par Skouratis, Remo se promena parmi l'essaim d'hommes qui se battaient entre eux pour des brassières de sauvetage et pour les chaloupes. L'armateur eut l'impression de regarder un enfant entassant des cubes de bois quand il vit la foule grouillante se former lentement en rangs bien droits, en baissant la voix.

Quand Remo revint vers Skouratis et Chiun, une musique déferla sur le pont, des hommes de l'arrière. Un chant. Ils chantaient tous God bless America.

— Je ne vous demanderai pas comment vous avez fait ça, dit Skouratis.

— Mon charme naturel, simplement, je suppose.

Le second les rejoignit.

— Tout est verrouillé, monsieur Skouratis.

— Bien. C'est très bien. Vous êtes un bon marin.

Le Grec prononçait ce mot avec le respect généralement réservé au nom de Dieu. Le jeune officier rougit de plaisir et de fierté.

— Merci, monsieur.

Soudain, deux bras se nouèrent autour du cou de Skouratis, par-derrrière.

— Ah, Demo ! J'étais si inquiète ! s'écria Helena.

Elle voulut embrasser l'armateur mais il se retourna et la repoussa.

— Ton père est un maquereau, lui dit-il sur un ton haineux.

— Je ne suis pas mon père.

— Non. Mais tu es une Thebos. Et la vase puante qui coule dans ses veines coule dans les tiennes. Ce maquereau a essayé de détruire ce vaisseau.

— Je ne... Je ne...

Elle était figée comme une suppliante dans sa longue robe blanche, les mains tendues, cherchant un réconfort mais n'en trouvant aucun dans les yeux de Skouratis.

— Et autre chose, reprit-il froidement. Demain, dans la presse du monde entier, il y aura un article laissant entendre que ton père était mon associé secret pour la construction de ce navire. Je veux que tu saches que ce n'est pas vrai. J'ai fait publier cette fausse nouvelle pour embarrasser ton père. Mais c'est un navire. Il a été construit par des marins. Par moi, Skouratis. Comment est-ce que ton père aurait pu construire cette merveille ? Les maquereaux ne créent rien, rien que des filles idiotes. Va-t'en, pauvre loque.

Helena recula comme si ces mots étaient des gifles. Sa figure devint blanche puis écarlate.

— Petit cireur ! cracha-t-elle. Mon père t'écrasera comme le mendiant des rues que tu es. Et je l'aiderai. Il n'y aura pas de repos pour le clan Thebos tant qu'une ordure comme toi n'aura pas été balayée. Porc !

Skouratis agita une main, comme s'il congédiait une enfant dissipée, trop stupide pour être punie.

Helena recula encore de quelques pas, dévisagea l'armateur comme si elle gravait ses traits dans sa mémoire, puis elle s'éloigna sans se retourner, le dos raide, les épaules droites.

— Vous n'avez pas précisément gagné des points, fit observer Remo.

— Il fallait que ce soit fait, répondit le Grec.

— Bien sûr. Il le fallait, dit Chiun.

— Elle vous hait, vous savez, ajouta Remo.

— C'est ce que je veux. Que serait la vie sans des Thebos dont je peux frotter le nez dans du caca ? Et il n'y a pas de joie s'ils ne sont que des

victimés. Ils doivent me haïr, pour rendre ces moments encore plus doux.

Remo se tourna vers le yacht de Thebos, à peine visible à mille mètres du paquebot géant, croisant tout seul dans l'Atlantique.

— Je crois qu'il vous hait assez sans que vous tourniez aussi sa fille contre vous.

Skouratis regarda sa montre.

— Pour lui, c'est trop tard. Trop tard.

Une formidable explosion couvrit ses derniers mots. A mille mètres, tout le centre de l'*Ulysse* faisait éruption en boule de feu.

La violence de la déflagration fit jaillir des flammes vers le ciel qui illuminèrent des cadavres volant dans les airs. Puis une seconde explosion fit sauter tout l'arrière. Helena, cramponnée à la rambarde, hurla.

— Trop tard pour Thebos, dit Skouratis avec un petit sourire. Il est toujours trop tard pour un maquereau.

— Comment diable est-ce arrivé ? demanda Remo.

Une troisième explosion et l'avant du yacht de Thebos se déchiqueta en morceaux qui tombèrent dans l'eau et coulèrent à pic. Il n'y avait plus de yacht du tout.

— Qui sait ? murmura Skouratis avec un haussement d'épaules éloquent. Peut-être tous les explosifs qu'il avait entreposés à bord ?

Remo se rappela alors les deux minces traînées de bulles partant de la vedette de Skouratis vers le yacht de Thebos.

— Ou peut-être des mines sous-marines déposées par des hommes-grenouilles ? hasarda-t-il en observant bien Skouratis.

— On ne sait jamais. La mer est une maîtresse dangereuse, dit Skouratis en contemplant l'océan qui venait d'engloutir son rival. Adieu, maquereau ! Tu n'as jamais eu l'étoffe d'un marin...

Helena ne hurlait plus. Elle glapit à Skouratis :

— Assassin ! Assassin ! Assassin !

— La mort d'un maquereau n'est pas un assassinat. C'est du ramassage d'ordures.

— Je sais maintenant ce que les gens veulent dire, murmura Remo.

— Quoi donc ?

— Ne tournez jamais le dos à un Grec. Skouratis rit.

— Vous me plaisez bien, vous et le vieux monsieur oriental. Voulez-vous travailler pour moi ?

Chiun haussa les sourcils et, comme Remo allait répondre, il lui tapa sur l'épaule.

— Remo, je t'en prie, laisse-moi faire. C'est moi qui dois m'occuper de toutes les négociations.

— Pas cette fois, petit père. La dernière fois, vous nous avez fait travailler pour les Perses, dit Remo et il se tourna vers Skouratis. Merci. Non merci.

— Vous avez du travail ?

— Nous en avons.

— Avec qui ? demanda Chiun. Pour qui travaillons-nous ? J'aimerais bien le savoir. C'est la première fois que j'en entends parler. Qui a du travail ?

— Ne faites pas attention à lui, conseilla Remo. Nous avons un emploi.

Remo pinça les lèvres. Skouratis soupira.

— Simple curiosité, mais pour qui travaillez-vous ?

Remo désigna le Dr Harold W. Smith, assis sans connaissance sur le pont.

— Pour lui.

— Oh, protesta Chiun. Remo, tu es grossier.

— Chut, fit Remo.

Si jamais vous changez d'avis, dit Skouratis, vous n'avez qu'un coup de fil à me donner.

— Nous le ferons, promit Chiun. Nous le ferons. Très certainement.

— Ne comptez pas dessus, dit Remo.

*Achevé d'imprimer en mai 1982
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'Édition : 10968. — d'Impression : 1131. —

Dépôt légal : mai 1982.

Imprimé en France

(1) 4 juillet 1776, jour de la déclaration d'indépendance des Etats-Unis.